

Histoires de politique fiction

Vázquez Montalbán, Manuel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

M.V. Montalbán

Histoires de politique fiction

1



2

grands détectives

10

18

Manuel Vázquez Montalbán

Histoires de politique fiction

Titre original :
Historias de política ficción

© Manuel Vázquez Montalbán 1987.
© Christian Bourgois Éditeur 1990
pour la traduction française.

Le personnage de Carvalho est né dans un roman qu'on pourrait ranger dans la catégorie de la « politique fiction », à supposer qu'une telle marchandise existe dans le catalogue littéraire. Mon œuvre romanesque, dont le cycle Carvalho n'est qu'une partie, commence avec un roman de politique fiction supposée (*Recordando a Dardé*), et la mise en fiction de situations « politiques » apparaît dans *Happy End*, ou dans *Questiones marxistas*, ou dans *Assassinat au Comité central*, ou encore dans *Le Pianiste*. La politique est un ingrédient de ma vie, de ma mémoire et de l'histoire, et mes romans-chroniques tendent à la reconnaître comme un ingrédient littéraire.

Les trois histoires de politique fiction que je propose dans le présent volume ancrent dans l'époque contemporaine, à côté du thème toujours présent et obsessionnel du « coup d'État » à l'espagnole, une mémoire politique commune qui devient le détonateur de drames actuels, à la manière d'une bombe à retardement continuant à menacer, au-delà du temps, ceux qui la détiennent. Dans « Federico III de Castille et León », une tentative de régicide sert de prétexte pour décrire l'actuelle Espagne occulte de l'extrême droite nostalgique, en contrepoint avec le pathétique utopisme de Federico III, le pauvre et vieil aspirant à un trône impossible.

Dans « La guerre civile n'est pas finie » s'accomplit un règlement de comptes annoncé... il y a plus de quarante ans, presque cinquante. Annoncé par l'orgueil et la passion que les acteurs de la guerre civile mirent dans leur pari contre le destin, individuel et collectif.

Dans « Un certain 23 février », un détonateur contemporain agite la boue de la peur civile de l'Espagne en guerre et offre à Carvalho une enquête sur un cas de perversion des sentiments différée, la vengeance de bourreaux implacables et bêtes qui, en leur temps, furent les victimes d'une histoire qui les dépassait. Je ne cache pas ma croyance, si évidente dans *Le Pianiste*, que les générations qui vécurent la guerre civile espagnole acquièrent une stature polysémique sans équivalent en ces temps de survivants sans espoir.

Mon ami Doménech Font m'a fait un jour remarquer que ces trois histoires paraissent être consacrées à ce secteur social euphémiquement appelé « troisième âge ». Les vieux sont des condamnés à mort qui n'attendent plus le coup de téléphone du gouverneur qui commuera leur peine. Aussi bien leur rage que leur

sincérité me semblent des valeurs intellectuelles de première grandeur.

Manuel Vázquez Montalbán.

FEDERICO III DE CASTILLE ET LEÓN

Carvalho a une mémoire à la place du palais, comme certaines femmes leur sexe dans la gorge. D'où sa méfiance, depuis des années, de ce que propose la *nouvelle cuisine*(1), surtout la nouvelle cuisine qui prétend faire avaler au client du lézard mariné au caviar ou des macaronis à la cervelle de primate australien. La voie royale qui mène tout droit au cannibalisme et au bestialisme alimentaire de l'égout, rappelle-toi le siège de 70, quand les Parisiens ont mangé tous les animaux du jardin des Plantes et qu'il n'est pas resté un seul rat pour le raconter. L'homme qui discourait ainsi, au cours d'une soirée à caractère gastronomique, était le gérant Fuster, plus traditionaliste encore que Carvalho si faire se peut, l'ami Fuster, dont les papilles étaient partagées pour moitié entre la cuisine d'une famille enracinée à Villores, aux confins de l'Aragon et de la province de Castellón, et certaines expéditions gastronomiques dans le sud de la France en compagnie d'une fonctionnaire socialiste en poste à la mairie de Barcelone et de son mari, professeur de droit politique. Bien qu'ils fussent socialistes et eussent des professions discursives, ces deux-là n'en possédaient pas moins un fameux coup de fourchette et Fuster s'émerveillait de l'appétit de la fonctionnaire. À chaque retour d'expédition, il convoquait Carvalho pour lui raconter les prouesses gourmandes de la Carmeta :

— Je t'assure que je me demande où elle le met.

— Les socialistes sont passés maîtres dans l'art de paraître moins que ce qu'ils sont, quelquefois, et plus que ce qu'ils sont, presque toujours.

D'une de ses virées françaises, Fuster revint bouleversé par la découverte de la *nouvelle cuisine** et pria Carvalho de lui déguster des restaurants barcelonais convertis en laboratoires du goût. Carvalho s'attela à la tâche, utilisant Charo comme cobaye – cochon d'Inde sincère dont on attendait qu'il clamerait haut et fort, plus qu'il n'expliquerait, les peines et les joies de son palais soumis à l'expérimentation. Ils en étaient, tous les deux, à leur quatrième soirée expérimentale et Charo se faisait attendre.

Carvalho s'adosse, tranquille, à sa chaise et observe la faune qui vient peupler le restaurant. Des couples bien sous tous rapports. Dîners de couples mariés qui ont chez eux un garde-manger garni dont ils cachent la clé dans l'armoire. Des jeunes gens nés, aurait-on dit, à l'âge de la pergola et du tennis. Et une conversation attrapée au vol.

— Cette situation ne peut plus durer.

Cela dit par un jeune lion du capitalisme, un morceau de poulet en sauce piqué aux dents de sa fourchette. Il gesticule, son poulet au bout de sa fourchette, et ajoute à l'intention de ses compagnons de table, apparemment d'accord avec lui :

— On est embarqués dans une galère où l'ouvrier ne trouve plus de travail et où l'industriel n'a surtout pas la moindre intention d'investir un sou. Tu prendrais le risque d'investir, toi ?

— Qui ? Moi ?

Il en a presque avalé de travers, celui qui a répondu.

— Moi non plus. Il faut faire quelque chose.

Carvalho boit une gorgée de martini sec et se tourne tout entier vers la porte où Charo vient d'apparaître, habillée discrètement, mais qui s'est donné un air de fête avec un collier tintinnabulant sur son décolleté bronzé par un soleil d'intérieur, et avec un bracelet assorti. Des têtes se tournent sur son passage.

— Je suis en retard ? Qu'est-ce qu'ils ont à me regarder comme ça ? Ils veulent ma photo ?

— Tu portes en toi toute la splendeur du peuple souverain et puis, si ça se trouve, ils font partie de ta clientèle.

Charo les passe en revue du regard en s'asseyant et fait non de la tête.

— Pas un seul. Avec la crise qu'il y a en ce moment, je vais bientôt être obligée de m'inscrire au chômage. Quand je pense qu'on dit que c'est un métier où on ne risque pas de s'y retrouver, au chômage ! Ah, Pepe ! Si tu savais ce que je suis contente que tu m'aies invitée dans un endroit comme ça ! C'est comment ? Encore de la *nouvelle cuisine* ?

— Je ne sais pas. C'est la première fois que je viens. Oui, je pense qu'ils font de la *nouvelle cuisine**, comme on dit, et j'ai l'intention de commander ce qu'il y a de plus bizarre et de plus cher, comme une vraie pute.

— Moi aussi !

Charo est ravie et boit le fond de martini qui reste dans le verre de Carvalho, tandis que le maître d'hôtel s'approche d'eux et leur tend la carte.

— Non, merci, l'arrête Carvalho.

— Nous voulons ce qu'il y a de plus bizarre et de plus cher.

Désarçonné, le maître d'hôtel hausse les sourcils.

— De bizarre, nous n'avons rien. Le goût est d'abord une question

d'éducation.

— Je vous vois venir. Il faut apprendre à regarder un tableau abstrait, il faut apprendre à écouter la musique contemporaine et il faut avoir le palais éduqué pour pouvoir apprécier la nouvelle cuisine.

— Je ne vous le fait pas dire.

— Alors imaginez que madame et moi sommes deux ignares et tâchez de nous surprendre.

Le maître d'hôtel regarde vers le coin de la salle où se trouve, sans doute, le patron, et un bel automnal, tout sourire dehors, se précipite vers leur table :

— Un problème ?

— Monsieur et Madame veulent ce que nous avons de plus bizarre et de plus cher.

— Eh bien, donnez-le-leur, Miguel, donnez-le-leur. Madame et Monsieur seront satisfaits.

Carvalho renvoie son sourire au patron et observe avec surprise la fuite du maître d'hôtel vers la cuisine. Charo essaie de réprimer un fou rire plus fort qu'elle et prend la main de Carvalho sous la table. Arrive le *sommelier*^{*}, pourvu de tous les impedimenta de son office, qui s'incline et leur tend la carte des vins.

— Demandez au maître d'hôtel ce qu'il va nous servir et choisissez un vin qui va avec.

— Vous ne savez pas ce que vous allez manger ?

— Nous nous sommes remis entre les mains du maître d'hôtel.

Le *sommelier*^{*} s'en va et Charo demande à voix basse :

— Qui c'est, celui-là ?

— Le *sommelier*^{*}. Celui qui s'occupe des vins.

— Mince ! Et ils ont aussi un gars comme ça qui s'occupe des desserts ?

— Bien sûr.

— Tu es fou. Dire qu'on mange si bien chez *Casa Leopoldo* et que Germán est si sympathique.

— L'aventure, c'est l'aventure.

Le maître d'hôtel toussote au-dessus d'eux.

— J'ai pris la liberté de commander, en entrée, des escargots gratinés à la béchamel à la menthe et aux grains de grenade, ensuite une épaule de chevreau à l'eau-de-vie d'herbes.

— Eau-de-vie de Galice ou du Bierzo ?

— Étant donné qu'il s'agit d'une eau-de-vie d'herbes, un peu sucrée par conséquent, nous avons considéré plus adéquat d'utiliser celle de Galice. Madame et Monsieur sont satisfaits ?

— Excellent menu.

Charo a toujours son fou rire et quand le maître d'hôtel s'éloigne, elle ajoute :

— Et pourquoi pas une soupe de millet au caviar et une demi-douzaine de sardines en papillotes, tant qu'il y est ?

— Il faudra que j'essaie ça un jour.

Léger remue-ménage à l'entrée. Un vieillard vêtu d'une cape, d'un tricorne et d'un habit à la Frédéric lutte avec le maître d'hôtel et parvient à se frayer un passage jusqu'au centre du restaurant.

— Debout devant Federico III de Castille et León, futur roi des Espagnes ! crie le vieillard, à la stupeur générale.

Les garçons l'entourent et le poussent, apparemment sans violence.

— Comment osez-vous toucher au roi ? Vous ne savez pas qui je suis, coquins, vile plèbe ! Je suis Federico III de Castille et León !

— Mais oui, monsieur, mais oui. Vous me raconterez tout ça dehors – répète le maître d'hôtel en suivant le cortège des videurs.

Les cris s'éteignent avec la disparition du vieil homme et le maître d'hôtel sourit de table en table, donne une explication ici ou là mais quand il arrive à la table de Carvalho, il toussote et ne trouve rien à dire à ces étranges clients.

Carvalho lui demande d'un air innocent :

— Un employé de la maison ? Excellente attraction, je vous félicite.

— La maison se passerait volontiers d'attractions aussi déplaisantes.

Le maître d'hôtel s'en va et Charo pioche dans le premier plat, le goûte avec méfiance, fait une moue d'agrément.

— Ça se laisse manger.

Carvalho regarde des papiers inconnus sur son bureau, lève la tête en entendant des doigts cogner sur la vitre biseautée de la porte.

— Entrez.

Entre Bromure. Sa boîte à cirage dans une main et son béret dans l'autre. Toute sa figure, couverte de boutons, de points noirs et de rides paraît affligée et s'excuse :

— Pardon, Pepe, mes excuses, mais j'étais pressé et...

— Tu es le bienvenu, Bromure.

— C'est que j'ai un ami qui a des ennuis, Pepe, et il n'y a que toi qui...

— Mais entre et assieds-toi. Biscuter ! Biscuter apparaît dans l'encadrement de la porte qui donne sur le couloir, la petite cuisine, les cabinets et le cagibi où, sur un divan, couche l'assistant de Carvalho. Il s'essuie les mains avec un torchon et en tend une à Bromure, qui la lui serre avec gravité et énergie.

— Bon sang, comment qu'il serre la main, la vache, il a tout du vrai légionnaire. J'aime ça.

Biscuter lui fait le salut militaire, pour rigoler.

— Alors, Bromure, qu'est-ce qui t'amène ? Tu as enfin découvert qui est le type qui rajoute du bromure dans l'eau de Barcelone ?

— Avec le goût qu'elle a, le bromure, c'est encore le moins pire, je

crois qu'ils nous font boire l'eau qu'ils ont en trop à la centrale nucléaire, tu sais bien, celle d'Ascon.

— Aseó.

— Ascon, Aseó, c'est du pareil au même. Mais c'est pas pour ça que je suis venu, Pepiño. Figure-toi que j'avais un bon ami à moi, un monsieur comme on n'en fait plus, un peu dingo, d'accord, mais, pour être un monsieur, il faut être un peu dingo. Vrai ou pas vrai ? Le monsieur en question se prend pour le roi de Castille et León, rien que ça...

— Je vois qui c'est.

— Comment, tu vois qui c'est ?

— Il a débarqué l'autre jour dans un restaurant où j'étais en train de dîner.

— Et il a foutu sa merde. Une sacrée merde. Je le connais. Pauvre vieux. Sa vie, c'est zéro, c'est que dalle depuis des années, mais ces derniers temps, il lui arrive des choses bizarres. Un jour, en plein devant moi, j'étais en train de cirer les bottes au fils de pute qui tient le bureau de tabac, l'ignoble manchot qui pose sa botte comme ça sur ma boîte, comme s'il allait se faire foutre les fers : et que ça brille. Rien qu'à la manière dont un type met le pied sur ma boîte, je vois tout de suite à qui j'ai affaire, un monsieur ou un moins que rien. Donc, j'étais en train de nettoyer les pompes au manchot quand je vois mon ami don Federico, Federico III, c'est son nom de guerre, qui va traverser la rue à la hauteur du monument à Pitarra. Voilà qu'il se met à traverser bien tranquillement et une énorme bagnole se jette sur lui, encore heureux que j'aie crié, sinon elle l'aurait écrabouillé. Tu crois que la bagnole se serait arrêtée ? Penses-tu ! Elle a foncé vers le haut des Ramblas. Un autre jour, des gars l'ont coincé et ils l'ont roué de coups, lui, tu parles, il a une grande gueule mais il ne ferait pas de mal à une mouche. Une autre fois, d'autres gars l'ont menacé avec un revolver, ils l'ont complètement terrorisé, le pauvre vieux, pas loin d'ici, juste derrière, là où il y avait le Cadix, dans le temps. En plus, ils lui envoient des lettres de menaces, de menaces de mort. Je lui disais de venir te voir, note bien, il n'a pas le sou, mais je lui disais, don Federico, ne vous inquiétez pas pour mon ami, de temps en temps il accepte de donner un coup de main gratis, mais lui, c'est un roi, tu comprends, il ne peut pas se permettre de demander un coup de main... Bref, Pepiño, il ne va pas tarder à lui arriver des bricoles, si c'est pas déjà fait.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Figure-toi que je ne l'ai pas vu depuis deux jours et que d'habitude il passe toujours me voir au bar, parce que le patron a pitié de lui et lui sert double ration de *tapas*(2). Avec ses deux *tapas*, il repart le ventre plein. Il a promis au patron qu'il le nommerait

Fournisseur de la Maison du roi dès qu'il serait monté sur le trône.

— Et toi ?

— Chef de la Maison militaire.

Biscuter éclata d'un rire strident qui ne plut pas à Bromure.

— Qu'est-ce qui le fait rire, celui-là ? J'ai été légionnaire, dans la Division Azul et dans l'autre, et j'ai servi sous les ordres du plus grand général que l'Espagne ait connu depuis Trajan : le général Muñoz Grandes. Tu m'as déjà vu marcher au pas ? Tu sais ce que c'était que crapahuter avec un sac à dos plein, Bromure. Biscuter ne voulait pas te fâcher. Et si je l'aide, ton copain, il me nommera quoi ? Pourquoi est-ce que je pourrais pas être chef de la Maison militaire ?

— Ce que tu voudras, Pepe, Federico III a le cœur sur la main. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— Être ambassadeur aux Seychelles. Pour renforcer les liens d'amitié traditionnels qui ont toujours uni nos deux peuples.

— Quels peuples ?

— Le peuple espagnol et celui des îles.

— J'étais pas au courant.

— Voilà, nous sommes casés, nous deux, Bromure, mais il reste encore Biscuter et Charo.

— Moi, chef, je voudrais qu'il me fasse partir avec vous dans les îles, comme pêcheur de requins. Pour apprendre la pêche sous-marine, et à nager.

— C'est comme si c'était fait, Biscuter. Federico ne se laisse pas marcher sur les pieds mais il a le cœur sur la main.

— Il ne nous reste plus qu'à trouver une place pour Charo, mais Charo ne se laisse pas marcher sur les pieds non plus et elle a des idées très arrêtées sur son avenir.

Son Excellence le Gouverneur aime les titres lourds de signification et se plaît à les prononcer avec l'emphase qu'exige la solennité de l'événement. Aussi, Monsieur le Gouverneur civil de Barcelone fait en sorte que tous les événements soient solennels ou, s'il n'y a pas moyen qu'ils le soient, qu'ils le paraissent. Depuis qu'il a mis les pieds dans son bureau, il a prononcé deux cent quatorze fois l'expression « Commission spéciale 303 », commission qui réunit les plus hautes autorités de la police, de l'armée et de la protection civile, ou de leurs différents services pour les affaires de sécurité. Ce n'est ni la première fois ni la dernière qu'une personnalité aussi importante vient en visite officielle chez nous, mais nous sommes en période préélectorale et il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark, répète à tout bout de champ Son Excellence le Gouverneur civil, magnifiquement adossé au portrait du roi d'Espagne.

— La visite aura lieu dans une semaine et, cette fois-ci, les mesures habituelles ne suffiront pas, il est indispensable de les renforcer. Nous

avons en notre pouvoir un rapport alarmant sur une tentative de déstabilisation préparée par une société secrète qui ne se trouve nulle part dans nos fichiers.

— Les habitués, nous les connaissons bien et s'ils ont l'intention de la ramener, nous les mettrons au frais le temps de la visite, voilà tout.

— Je suis certain que vous en savez plus long que moi sur la question, commissaire Contreras. Mais le rapport que j'ai là a un caractère politique et je désire vous le communiquer dans son intégralité afin que vous voyiez si vous pouvez en tirer davantage que nous. De toute manière, je vous le répète : ce n'est pas une visite comme les autres et il y a de sérieuses raisons de croire que certains vont en profiter pour faire du grabuge. Je n'ai aucune crainte qu'ils réussissent dans leur dessein criminel, je sais que nous saurons trancher net... — et la main du gouverneur se transformait en lame faucheuse de mauvaise herbe. Ce qui m'inquiète, c'est le désordre en soi, l'idée de désordre en soi.

Contreras sentit venir un discours à rallonges et il essaya de le contrecarrer par des questions et des obstacles dialectiques. Il savait que, dans un premier temps, son procédé agacerait le gouverneur mais que celui-ci finirait par s'attacher avec un égal enthousiasme à résoudre la cargaison de doutes du commissaire, tel un joueur de tennis aguerri montant au filet pour renvoyer les balles impuissantes d'un néophyte fatigué.

— Je trouve dangereuse cette tactique qui consiste à laisser grandir la conspiration et à la faire avorter juste au moment que monsieur le Gouverneur qualifie d'exact.

Le représentant du capitaine général réaffirma cinq fois que l'armée était pour l'exécution du plan établi par monsieur le Gouverneur civil ; quant au conseiller de Governació du gouvernement autonome de Catalogne, s'il paraissait saisir le problème en surface, on sentait qu'il n'avait aucunement l'intention de gratter plus profond. Pis, par l'effet de sa seule présence, la réunion dévia de son véritable objectif, tout bonnement parce qu'il était arrivé en fumant un Sancho Panza et que la conversation avait fini par tourner autour des meilleures marques et des variétés de havanes. Plus tu fumes, moins tu baisses, se répète mentalement Contreras, qui a du mal à dissimuler le peu de foi que lui inspirent les hommes politiques catalanistes.

— S'ils pouvaient, ils nous étrangleraient tous. Très bonnes manières, très aimables, mais ils ont des poignards dans les yeux. Les Basques, c'est différent. Ils vous mettent une bombe dans la braguette et, paf, elle éclate. Avec eux, on sait à quoi s'en tenir. Ces Catalans sont tout sauf francs du collier.

Contreras n'ose pas dire en pleine réunion ce qu'il dira plus tard au colonel représentant le capitaine général alors qu'ils descendent de

conserve les escaliers du Gouvernement civil. Le colonel est plus attentif à trouver des gens ou des raisons qui lui donneront l'occasion de saluer martialement qu'aux assertions d'un policier qui a la réputation d'être efficace mais rouspéteur.

— Au fond, se bagarrer avec les Basques, c'est pareil que de se battre à coups de poing avec un gorille. Mais ces Catalans ont des poignards florentins cachés dans leurs ceintures de flanelle de bons paysans. Vous n'êtes pas d'accord ?

— J'informerai le capitaine général de tout ce que nous avons dit et nous attendrons les ordres. L'armée est pour l'exécution au pied de la lettre du plan prévu par Son Excellence le Gouverneur civil.

Au pied de la lettre. Son Excellence le Gouverneur civil. On se croirait à Versailles, grogna Contreras quand il fut seul, et les deux gardes qui l'accompagnaient l'entendirent marmonner :

— Ces histoires de politique finiraient par rendre pédés les gars qui les ont le mieux accrochées.

La patronne de l'hôtel est une maniaque du ménage et cela se remarque. Pendant que Carvalho lui explique pourquoi il est venu la voir, elle passe le doigt dans tous les recoins possibles, le retire et le regarde et regarde encore et grogne de confuses accusations.

— Je ne sais pas avec quoi elles nettoient ! Il y a de la poussière partout ! C'est dégueulasse ! Elles sont moins feignantes quand il s'agit de me demander de l'argent. Eh bien, je ne peux pas vous dire grand-chose. Don Federico retrouvait ses amis dans un bar par là, je crois que c'est du côté de la rue San Rafael, ou alors ils étaient tous dans le jardin de l'Hôpital, l'ancien hôpital San Pablo. Tous plus vieux les uns que les autres, ils passent leur vie à discuter, ils ne font rien d'autre. Salope ! Foutue salope !

Pour qu'il se rende compte par lui-même, elle tend vers Carvalho un doigt apparemment noir de poussière.

— Vous savez combien je les paye de l'heure ? C'est pas ce qui les empêche de me laisser la maison pleine de merde.

— Je sais combien elles sont payées de l'heure.

— Ça m'étonnerait, en général les hommes ne savent jamais combien elles sont payées de l'heure.

— Il ne faut pas généraliser, madame. Je sais combien elles sont payées de l'heure.

— De ma vie je n'ai jamais rencontré un homme qui sache combien elles sont payées de l'heure.

Elle aurait continué ainsi jusqu'au soir si n'était apparue celle dont les oreilles avaient dû tinter, la salope, une lamentable femme de ménage qui tramait ses quatre-vingt-dix kilos avec le style d'un champion de ski de fond.

— Il me semblait bien vous entendre crier et je me suis dit : c'est

drôle que Mme Leocadia soit déjà en train de gueuler, de si bonne heure !

— Moins de bagout et plus de ménage. Même ce monsieur est témoin. Regardez.

Elle lui tend ses doigts, noirs de poussière.

— Vous vous êtes passé les doigts sous les bras ?

Ce qui se respire dans cette atmosphère, ce que traduisent les paroles de la grosse femme quand elle prend Carvalho pour point de référence dialectique est tout sauf de la cordialité.

— Vous voyez, elle est complètement hystérique mais je peux me permettre de lui dire tout ce que je veux, elle ne me mettra jamais à la porte, vous savez pourquoi ?

— Pas la moindre idée.

— Parce qu'elle me doit six mois de paye et que, le jour où elle la ramène trop, je vais à la police et je lâche tout ce que je sais sur cette boîte. Ils auront vite fait de lui coller une inspection sur le cul qui va la laisser sans un poil. Même sa moumoute, ils vont lui prendre.

— La moumoute, c'est à votre pute de fille qu'ils iront la prendre, celle qu'elle se met où je pense !

— Ne salissez pas le nom de ma fille avec votre langue pourrie !

Carvalho avait eu l'occasion d'assister, pour des motifs verbaux moins graves, à de mémorables corps à corps entre des femmes aguerries et montant vite en température. Mais ces deux-là semblaient ne devoir jamais en arriver au corps à corps. Elles se suivaient l'une l'autre dans le couloir, aboyant les insultes les plus épurées et les plus épouvantables, mais comme si chacune avait rempli un engagement conclu au préalable : l'une passant le chiffon une fois sur trois et l'autre ramassant des échantillons de poussière de différentes qualités, preuves absolues du crime contre lequel elle s'élevait.

Les vieux écoutent la question de Carvalho sans broncher, mais ils se regardent entre eux, comme si ce que leur disait le nouveau venu ne faisait que confirmer leurs présomptions. Ce sont des vieux bien propres, des retraités qui se chauffent au soleil parmi les architectures gothiques et néogothiques du jardin de l'ancien hôpital de Santa Cruz y San Pablo.

— Les hommes qui ont un grand destin se doivent d'aller jusqu'au bout – énonce finalement le porte-parole du groupe, et les autres acquiescent. Federico était roi de droit, roi légitime. Descendant direct de Juana la Beltraneja et par conséquent autorisé à réclamer la couronne usurpée par Isabelle de Castille.

— Pourquoi s'appelait-il Federico III ?

— Deux Federico figuraient parmi ses ancêtres. Le premier revendiqua le trône pendant le règne de Philippe III et fut condamné au bûcher. Le deuxième combattit Isabelle II dans les rangs carlistes et

dut s'exiler. Il partit pour l'Amérique et s'y fit une gentille petite fortune. Celui-là était l'arrière-grand-père de Federico. Il est ensuite revenu avec sa famille en Espagne et ils ont bien été obligés de mettre une sourdine pendant la République et sous Franco après, mais quand la démocratie est arrivée, Federico a décidé de faire valoir ses droits. Ici, nous sommes plusieurs à avoir été malmenés par les aléas de l'histoire. Ce monsieur... – il désigna un petit vieux qui soutenait son impassibilité sur l'architrave d'une vieille canne retenue par ses deux mains jointes et son menton –, ce monsieur est le descendant d'une lignée bâtarde du prince de Viana et pourrait être roi de Catalogne et d'Aragon.

— Et des Baléares – ajouta le petit vieux dans un sursaut de nervosité causée par cette soudaine déposssession.

— Bien entendu, don Ferrán, bien entendu.

— Si je règne un jour, j'aimerais me faire appeler Ferrán VI le Justicier.

— Don Federico le lui avait promis. Don Federico était monarchiste mais azañiste, il avait des idées sur l'Espagne très azañistes. Et puisque nous parlons d'Azaña(3), je vous présente don Carlos Muñoz, le véritable président de la République dans la clandestinité.

Don Carlos soulève son feutre de la main, pour saluer Carvalho.

— Et don Carlos et Federico III trouvaient le moyen de s'entendre ?

— Parfaitement. Pourtant, don Federico n'avait pas caché que, le jour où il régnerait, don Carlos serait obligé de faire une demande d'amnistie s'il voulait rester, sinon, qu'il serait obligé de le bannir du royaume.

— Tous les rois sont pareils, se lamenta le vieux président de la République.

— Que feriez-vous à sa place ?

— Moi, je lui ai dit clairement : que le meilleur gagne. Et si le peuple espagnol vous choisit, je partirai pour l'exil avec les miens.

— Pauvre Federico. Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ? Il y avait des voyous qui venaient ici ces derniers temps, ils nous regardaient avec l'air de se foutre de nous et ils portaient en nous faisant le salut militaire. Ils ne me donnaient pas envie de rigoler, je vous assure. Un jour, ils ont fait la haie et ils ont obligé Federico à passer entre eux. Lui, c'est un naïf au fond, il s'est prêté au jeu, il leur disait : « C'est trop, vous ne devriez pas. »

— Tous les rois sont infatués de leur personne, même ceux qui sont restés simples, comme Federico. C'est la fonction qui veut ça, remarqua, non sans malice, Son Excellence le Président de la III^e République espagnole, don Carlos Muñoz.

Le porte-parole d'un troisième ou quatrième âge aussi combatif ne peut cacher sa désapprobation en entendant les mots prononcés par le

président de la République en exil intérieur.

— Vous avez entendu ce qu'il a dit ? Je croyais pourtant que tout était réglé depuis l'accord du parc Güell. À l'heure actuelle, la monarchie, quel qu'en soit le titulaire, je répète, quel qu'en soit le titulaire, n'est pas remise en question. Mais vous avez entendu aussi bien que moi ce qu'a dit le président. Tous les rois sont infatués de leur personne ! Nous retournons au point de départ, aux vieux démons de la discorde, des deux Espagne. Quand on a signé un accord, on s'y tient, bon sang, surtout quand il est dicté par les intérêts majeurs de la nation. On dit, monsieur Carvalho, que l'homme est le seul animal à buter deux fois contre la même pierre, mais je vais plus loin, moi, je vous assure, si cet homme est espagnol, il ne butera pas deux fois contre la même pierre, pas cinq fois, ni cinquante... Il butera mille fois ! Et notez que j'ai fait lire à Carlos Veillée à Benicarló, d'Azaña, pour qu'il s'imprègne un peu de la pensée et de la modération du président, mais c'est comme si je pissais dans un violon, Carlos a un fond anarchiste et vous verrez, un de ces jours, il va nous faire un sale coup. Il jettera aux orties ce que nous avons eu tant de peine à construire.

— Vous voulez parler de l'accord du parc Güell ?

— Précisément. Ce n'est pas pour m'envoyer des fleurs, mais il faut reconnaître que j'en ai été le principal ouvrier et que ça nous a pris vingt ans.

— On peut connaître les points fondamentaux de cet accord ?

— Adhésion à la forme d'organisation de l'État que les Espagnols auront choisie par référendum, le jour venu. Au cas où la formule monarchique l'emporterait, comme nous l'espérons, création d'autant de vice-royautés qu'il y a de communautés autonomes, ce qui revient à dire que nous nous retrouverions fatalement dans un système de monarchie fédérale héréditaire.

Le soir tombe et Carvalho est toujours assis sur un banc public, au milieu de la place, en compagnie de ce vieillard étrange, qui chantonne plus qu'il ne parle. Le banc est situé juste en face d'une discothèque autour de laquelle s'agglutinent et s'agitent des jeunes, travoltas, punks locaux, anges noirs exhibant plus de fermetures Éclair que de peau, jeunes athlètes impeccables en attirail paramilitaire. Le vieux baisse la tête en aiguisant son regard et désigne l'un des garçons.

— Celui-là. Celui qui est habillé en je ne sais pas quoi. En parachutiste ou quelque chose comme ça. C'en est un de la bande qui venait nous casser les pieds dans le jardin. C'est lui qui commandait quand ils ont fait la haie pour que Federico les passe en revue.

— Vous êtes sûr ?

— Sûr et certain. Un jour, je suis passé devant cet enfer et je lui suis

presque rentré dedans. J'ai continué jusqu'au coin de la rue, je me suis arrêté et je l'ai bien regardé, pas de doute, c'est lui. Sûr et certain.

— Vous reconnaissez les autres aussi ?

— Non. Pas les autres. Mais sa tête à lui m'avait frappé. Ce garçon n'a pas bon fond. Il a un regard d'assassin. Il a des yeux de fasciste.

— Les fascistes n'ont pas tous les mêmes yeux.

— Je ne dis pas que tous les fascistes sont pareils, mais ils ont un fond de mépris, comme un mépris caché qui affleure dans leurs yeux.

Carvalho regarda le vieux, son petit corps plein d'os d'oiseau, prêts à casser au moindre souffle de la vie ou de l'histoire, et il baissa la voix pour lui recommander la prudence :

— Faites très attention. S'il s'avère qu'il est arrivé quelque chose à Federico, ses amis ne seront pas non plus à l'abri d'un mauvais coup.

C'était exactement ce qu'il ne fallait pas dire. Le vieux se dresse comme une flamme de passion historique.

— Le franquisme ne nous a pas eus, alors ce ne sont pas ceux-là qui réussiront à nous avoir !

Malgré tout, Carvalho est parvenu à le faire partir, il s'installe à nouveau sur le banc et observe distraitement les jeux oraux et corporels des apprentis exécuteurs historiques. Le moindre de leurs gestes possède une virilité calculée, ils gueulent leur vision de l'histoire en défiant la fragile faune du jardin gothique, même les pigeons, qui fuient devant leurs coups de pied, ou les chats, qui flairent leurs instincts de cruauté gratuite.

— Le chat ressemble à Suárez ! On va se le faire !

Et ils lui courent après ; mais le petit animal a eu le temps de grimper sur un lampadaire où il miaulera toute la nuit jusqu'à ce que les pompiers ou la peur de mourir de faim soient plus puissants que sa terreur de descendre sur une terre où d'aucuns se prouvent à eux-mêmes leur fermeté de caractère en égorgeant des chats, dans un premier temps, avant d'égorger des êtres humains. Le jeune homme aux yeux cruels se rabat maintenant sur l'agent de police municipale qui arpente le jardin d'une démarche lente, ou peu rassurée.

— Tiens, voilà Pistolet. Hé, toi, Gary Cooper !

— C'est à moi que vous parlez ?

— Oui, c'est à toi que je parle, Gary Cooper. Avec ta démarche, t'as tout du cow-boy, tiens. Et ce machin, ça te sert à quoi, à tuer ou à te désodoriser les dessous de bras ?

— Je vous ai à l'œil depuis quelque temps et un de ces jours vous allez entendre parler de moi. Un mot de plus et je vous emmène au poste.

Le leader naturel du groupe cligne de l'œil, amusé.

— Le prends pas comme ça, on rigole. On est des types corrects, tu vois, on t'aide à nettoyer le jardin des rats qui s'y promènent.

— Je ne veux pas de blagues ici, vous le savez très bien. Un agent est un agent, et si on ne respecte pas un agent, on ne respecte plus rien ni personne.

Et l'agent s'en va, avant que la situation se complique, convaincu qu'il a réussi à s'imposer psychologiquement, mais pour combien de temps ? C'est pourquoi il ne veut pas entendre le déferlement de rires et de grognements qui suit son départ, alors que, tant ils sont proches, le sourd le plus obstinément sourd n'aurait pu faire autrement que de les entendre. Carvalho trouve le moyen de retourner le couteau dans la plaie lorsque l'agent arrive à sa hauteur.

— Ces jeunes, ils sont tous pareils.

— Mais je sais me faire respecter. Sinon, je les connais, on leur donne le petit doigt et ils vous prennent le bras.

— Je m'en suis aperçu, monsieur l'agent, je m'en suis aperçu. Ces voyous sont là tous les soirs.

— Pas tous les jours. Remarquez, ils ne sont pas si mauvais que ça, et je préfère les savoir là qu'en train de faire des bêtises. Je préfère qu'ils mettent un peu la pagaille plutôt que de passer toute la journée dans leur coin à se piquer comme d'autres gamins qui ont le vice dans la peau.

— Vous avez peut-être raison.

— Mais l'autorité, il faut qu'ils la respectent. On commence à se foutre des agents et on finit en marge de la loi. C'est tout ce que j'essaie de leur inculquer.

Mais déjà le meneur de fascio semble s'être fatigué de cette situation et de cet endroit et se dirige vers sa moto. Carvalho le dépasse pour aller chercher sa voiture garée à la Gardunya et le suit jusqu'à destination, dans la Barceloneta. Le garçon se dirige à pied vers le secteur des restaurants populaires. Il passe, suivi de Carvalho, entre les boniments des aboyeurs vantant les excellences des restaurants. L'un d'eux essaie d'arrêter le jeune homme par le bras et reçoit une bourrade qui l'envoie valser contre une grande corbeille d'osier remplie de poissons offerts sur des copeaux de glace. Carvalho presse l'allure parce que le jeune homme la presse aussi et il le voit pénétrer dans une vieille baraque jouxtant des chantiers navals à l'abandon. On dirait une maison inhabitée et Carvalho l'examine de la rue. Le garçon est entré dans une grande salle délabrée où ils sont plusieurs à pratiquer les arts martiaux, il crie quelque chose et deux jeunes combattants viennent à sa rencontre. Il les fait s'approcher d'une fenêtre pour qu'ils regardent dans la rue, plus exactement pour qu'ils regardent Carvalho qui observe la bâtisse sans se cacher. Le visage des deux garçons est interrogateur. Pas celui du motard que Carvalho a suivi jusque-là. Il affiche, quant à lui, un sourire intrigué et une certaine délectation intime.

Depuis qu'il avait eu la révélation qu'il était appelé à une haute destinée, il n'avait jamais été traité avec un tel cérémonial, avec un tel respect profond du sens de l'histoire qu'il portait en lui, dans son corps. Ces garçons étaient charmants, la preuve vivante que les thèses sur la décadence et le je-m'en-foutisme des nouvelles générations étaient utilisées par la classe dominante pour empêcher les hommes du futur de passer à l'action. Depuis que, accédant à la requête d'un envoyé des Communes populaires clandestines, Federico avait accepté de se transporter dans une demeure qui serait le Covadonga du nouveau régime, ils l'avaient traité comme on traite seulement les héritiers présomptifs du trône : avec majesté. Son moindre désir était un ordre et même quand il avait demandé du papier gravé d'une couronne royale et de la devise de sa dynastie : « *Primus inter pares* », il avait disposé, six heures plus tard, de cinq cents feuillets gravés qu'il utilisait pour se mettre en rapport avec tous les centres de pouvoir de l'univers. Dès qu'étaient concoctées ses missives pour le secrétaire général des Nations unies, ou pour le président Reagan, ou pour Sa Sainteté, un valet de chambre ou une ordonnance emportait sa correspondance et une motocyclette noire, qui ressemblait à un obus de chez Krupp, s'élançait sur la route à la recherche de l'estafette de la poste la plus proche. Ils ne lui avaient pas révélé le nom du village voisin pour des raisons de sécurité, mais ils l'assuraient que son isolement ne durerait pas longtemps car tout était prêt pour le coup d'État qui le porterait sur le trône usurpé par les Bourbons.

— En fait, l'usurpation commence avec les Trastamare, mais ce serait trop long à raconter.

— Vous faites commencer votre dynastie quand vous voulez, Majesté. La vérité est la vérité.

— Vous venez me dire ça à moi, qui ai été un martyr toute ma vie parce que je disais la vérité quand personne ne voulait l'entendre. Il n'y a pas d'opportunisme qui tienne quand il s'agit de la vérité. Réduire la vérité à une question d'opportunisme, c'est accorder trop peu de crédit à la raison humaine et à l'histoire.

Ils prenaient soin de tous les détails. Des mots comme roi, reine, royal, majestueux jaillissaient de leurs lèvres à tout bout de champ, apparaissaient dans la moindre communication qui lui était faite. Jusqu'aux menus, où les plats comportaient tous des ingrédients ou des appellations royaux, en particulier le flan Royal qui, combiné à toutes sortes d'ingrédients, composait chaque jour le centre d'une splendide couronne. Les choses se gâtaient quand il essayait de discuter théorie politique avec sa cour dont les membres, par timidité mal comprise, n'osaient pas lui renvoyer la balle et se contentaient de lui répondre par monosyllabes, respectueux certes, mais peu éclairants sur leur véritable niveau de compréhension des leçons d'histoire qui

sortaient à jet continu de la bouche de Federico III de Castille et León. Ils lui avaient recommandé, par ailleurs, de ne pas mettre les pieds dans le jardin où il aurait risqué d'offrir une cible trop facile à un quelconque tireur embusqué.

— Dans votre personne réside l'avenir de l'Espagne et d'une Europe unifiée sous une couronne sociale et représentative – lui avait assuré son connétable en titre, le duc Noir, porteur d'une perpétuelle cagoule noire qui gênait don Federico parce qu'elle lui donnait l'impression de parler avec une momie ou avec l'homme invisible.

Mais le plaisir qu'il avait à savourer sa nouvelle position était tel qu'il ne s'arrêtait à aucun de ces inconvénients.

Ce soir-là, Federico III avait reçu plus de compliments et d'hommages que de coutume. Il dîna seul, servi par deux jeunes gens en uniforme, au haut bout d'une longue table, dans une magnifique salle éclairée par des lustres larmoyants. Le cérémonial dont ils le régalaient était bien digne d'un roi. Musique de chambre d'Albinoni et couronne royale au milieu du drapeau de Castille et León sur la couverture du menu qui lui avait été présenté. Le ravissement dans lequel Federico III vivait ces moments l'empêchait d'apercevoir les regards ironiques échangés par les jeunes gens qui faisaient le service, regards ironiques qui se muaient en éclats de rire quand Federico III usait et abusait de ses prérogatives.

— Dis-moi, mon garçon. Comment t'appelles-tu ?

— Honorio, Sire.

— Je me souviendrai de ton nom. Quand je serai sur le trône, je te nommerai grand échanson.

— Votre Majesté a bien dîné ?

— Le consommé à la reine était exquis, et le filet de bœuf à la prince de Galles parfaitement à point.

Un jeune messenger vient s'encadrer dans la porte et proclame :

— Son Excellence le Duc Noir.

Pénètre dans la pièce un homme à la démarche décidée, de forte corpulence, qui cache son visage sous une cagoule noire. Il s'incline devant Federico qui lui sourit.

— Quand cesserez-vous de vous cacher sous cette cagoule ? Vous croyez que c'est indispensable ?

— C'est une promesse que j'ai faite à l'apôtre Jacques. Tant que Federico III ne sera pas roi de Castille et León, et d'Espagne, je ne montrerai pas mon visage.

— Faites ce que vous voulez mais vous devez comprendre que c'est très désagréable de parler avec quelqu'un qui a une cagoule sur la tête.

— Je vous apporte de bonnes nouvelles, majesté. Le jour est proche. Il est indispensable que vous agissiez.

Un sourire d'extase illumina d'éclats de néon bleu le visage de Federico III.

Le colonel a rapporté brièvement au capitaine général ce dont il a été question au cours de la réunion de la commission de sécurité. Le capitaine général écoute avec une attention toute professionnelle, mais il est d'avance prêt à se désintéresser d'une chose qui ne relève pas de sa compétence et qui regarde les civils. Quand, enfin, l'excellentissime capitaine général de Catalogne lui signifie qu'il a compris, le colonel salue et se rend dans une pièce à usage de vestiaire où il troque son habit militaire pour un costume civil. C'est un civil, donc, qui sort de la Capitainerie quelques minutes plus tard, refuse la sollicitude du soldat qui veut lui servir de chauffeur et s'assoit au volant d'une voiture. Il n'ira pas très loin. La voiture cherche une ruelle de la Barceloneta où jouent des enfants désœuvrés et où des chats perdus fourragent dans des sacs d'ordures. Son conducteur, à pied, sort du labyrinthe où il s'oriente en habitué et se dirige vers la vieille bâtisse où l'accueille une douzaine de garçons occupés à s'entraîner aux arts martiaux. Il contourne le groupe de guerriers bruyants et s'engage dans un escalier de bois qui conduit à l'entresol. Il est le dernier à se joindre à une réunion dont les participants ont un visage mais pas de nom. Ils l'attendent calmement, avec un intérêt que traduit la question posée à brûle-pourpoint :

— Que dit l'armée ?

— Quelle question ! Je ne parle pas au nom de l'armée, moi !

— Vous parlez, mon colonel, au nom des militaires les plus loyaux d'Espagne en ces moments d'ignominie civile généralisée. J'ai honte d'être un civil.

— Ne soyez pas impatient, la farce tire à sa fin.

Le colonel s'adosse à sa chaise, ce qui a pour effet de le mettre en retrait par rapport à la première ligne de la discussion en cours. Un homme d'aspect sévère, bicolore, noir et gris, prend la parole et fait le point. Côté financier, nous sommes parés. Côté stratégie, les commandos de choc et l'*effet surprise* sont prêts. L'*effet surprise* est étroitement surveillé et a été mis hors circuit pour éviter le moindre faux pas. C'est une personne imprévisible, nous l'avons bien en main mais il faut y aller doucement, tout repose sur elle.

— Dès que l'attentat a eu lieu, l'exécuté est à son tour exécuté, *in situ*. Les commandos déclenchent alors le processus de harcèlement des avant-gardes rouges et de certaines personnalités importantes de la démocratie. Plusieurs représentants de la hiérarchie ecclésiastique trinqueront aussi, tant pis pour ceux. C'est à ce moment-là qu'entrent en jeu les militaires. Autrement dit, à vous la parole, mon colonel.

Le colonel rentre dans le rang, énonce une série de réflexions vagues, tergiverse, tourne autour du pot.

— Je suppose que vous ne m'en voudrez pas de ne pas être plus explicite. La vacance du pouvoir provoquera une réunion immédiate du Haut État-major, et vous vous doutez bien qu'il y aura de sérieuses pressions. Ce sera le moment pour les militaires patriotes, au nom de la normalité sociale, d'intervenir et d'imposer leurs conditions.

— Tout doit marcher comme sur des roulettes. Ce sera assez chèrement payé.

— Tant pis pour lui, il l'a bien cherché.

— Je n'ai aucune estime pour lui. Il a reculé quand l'histoire l'a appelé et aujourd'hui il est au premier rang des coupables du désastre, il est le premier coupable du désastre.

— Il faut absolument que le Haut État-major, le moment venu, ait une liste de gens loyaux décidés à soutenir une solution politique.

Le colonel a parlé et ses yeux se tournent vers le porte-documents que serrent les mains de l'homme en demi-deuil. Les mains ne lâchent pas leur proie, semblent hésiter, mais finalement la tendent au colonel.

— Je remets entre vos mains la totalité de notre réseau civil.

— Il est en de bonnes mains.

— Vous ne pouvez pas être plus explicite quant au réseau militaire ?

— Il s'agit de deux niveaux différents et vous ne pouvez nier que le militaire est le plus déterminant.

Le colonel plonge les yeux et le nez à l'intérieur de la serviette, en dépit de la nervosité de son précédent détenteur qui tend les mains, instinctivement.

— Il y a aussi le nom des volontaires de choc ?

L'homme en demi-deuil a un sourire sarcastique.

— Nous n'avons pas pris la peine de recenser la piétaille. Notre cause est conduite par les élites et pour les élites.

Suivre ce petit facho dans toute la ville, pendant deux jours et deux nuits étirées jusqu'au petit jour, voilà qui dépasse l'âge et le potentiel de ressources imaginatives de Carvalho. L'itinéraire suivi avait été un véritable chemin de croix pour le détective. Fast-foods, discothèques, salles de jeux récréatifs, billards, la salle d'arts martiaux de la Barceloneta, les jardins de l'ancien hôpital de Santa Cruz y San Pablo. Dans tous ces endroits, sauf à l'intérieur du gymnase, Carvalho avait pu assister à des échanges peu édifiants entre jeunes fascistes prématurément rasés. Ce qu'il y avait de plus remarquable dans la personnalité du jeune *condottiere*, c'était sa compagne la plus fréquente, une brune grande et bien roulée, avec des cernes de vierge et des tempes mauves de pucelle, comme en peignaient autrefois les portraitistes andalous, au temps où il y avait encore des pucelles. Le jeune homme semblait ne pas se rendre compte qu'il était suivi, ou bien alors il s'en moquait. Carvalho s'était fixé une limite et

commençait à s'en rapprocher : le signal d'alarme de l'ennui sonnait en lui, alors qu'il somnolait dans sa voiture, pendant que sa proie supposée se bagarrait avec un équipage de petits Martiens ou tentait sa chance devant diverses machines à sous, encouragé par l'enthousiasme de ses coreligionnaires et le scepticisme blasé de la brune. Il doit sûrement exister des fascistes plus intéressants que ceux-là, se dit ou se demanda Carvalho. Sûrement, se répondit-il. Le détective semblait sommeiller dans sa, voiture, mais il ne lâchait pas de l'œil l'entrée d'une salle de jeux électroniques. Toute son indolence se métamorphosa en action quand il vit sortir le garçon qu'il suivait depuis des jours. Le jeune homme regarda à droite et à gauche et s'arrêta pour dire quelque chose à la superbe brune qui rentra aussitôt dans l'établissement qu'elle venait de quitter. Le jeune homme s'approcha de la voiture de Carvalho et frôla presque de la manche de sa veste la demi-tête que Carvalho avait passée par la fenêtre. Carvalho s'écarta instinctivement et suivit dans le rétroviseur le garçon qui s'éloignait. Celui-ci fait semblant de monter dans une voiture puis change d'avis brusquement et se met à courir vers une rue en sens interdit. Carvalho sort, presse le pas pour le rattraper, arrive à l'entrée de la rue et se heurte à un fleuve humain qui forme un obstacle infranchissable entre lui et le garçon qui s'est volatilisé, et une cascade de désillusion glacée lui dégringole dessus. Il faut tout reprendre à zéro, remuer la merde depuis le commencement. Il se laisse tomber sur le banc des amis de Federico qui lui apportent peu de réponses, mais posent toujours plus de questions. Federico ? Pas plus de Federico que de roi à Rome, lui apprennent-ils, en une parfaite adéquation historico-monarchique.

Carvalho est obligé de faire appel à une relation qui le dégoûte. Un ex-combattant communiste devenu le très riche avocat-conseil des hommes d'affaires de l'extrême droite, à mi-chemin entre l'hitlérisme et l'Opus Dei. Il supporte sans broncher que l'ancien camarade lui donne l'accolade et lui tape dans le dos.

— Voilà ce qui m'amène, aurais-tu la moindre idée de ce qui peut pousser un groupe de jeunes fachos à tourner autour d'un vieux timbré ?

— Ça dépend du vieux timbré.

— Un vieux qui se proclame lui-même roi de Castille et León. Il y a quelque chose en train ? Est-ce que par hasard tes fascistes pleins de fric ne seraient pas inquiets ou surexcités en ce moment ?

Trop sérieux pour quelqu'un qui ne sait rien, mais il tient bon, non, je ne sais rien et, bien sûr, je n'ai rien à voir avec ces gens pleins de fric dont tu parles, fascistes ou pas. Pourquoi ne vas-tu pas voir la police ? Il semble se désintéresser de la question. Un vieux timbré de moins. Quelle importance, un vieux timbré de moins ? Alors, si tu

veux me croire, ne va pas te fourrer là où tu n'as rien à faire.

— C'est un conseil d'ami ?

— C'est le conseil d'une personne sensée.

Inutile d'aller poser de nouvelles questions dans la pension de famille, aux vieux amis. Même tête négative, même impuissance, même fatalisme.

— Que sais-tu sur les réseaux d'extrême droite à Barcelone, Bromure ?

Le cireur s'active sur les chaussures de Carvalho.

— Moi, je ne me mêle pas de politique. La politique, c'est ce qu'il y a de plus dégueulasse.

— Mais tu as été fasciste, toi. Tu devrais être au courant.

Bromure arrête le va-et-vient de sa brosse et lève la tête vers Carvalho.

— Qui t'a dit que j'ai été fasciste ? J'ai été un honorable légionnaire, voilà tout. Je suis plus démocrate que tous les pères de la Constitution réunis, parce qu'à moi on ne m'a jamais donné un rotin et que j'ai voté pour. Eux, au moins, ils ont été payés pour l'écrire, la Constitution. J'ai voté pour parce qu'à l'époque je ne savais pas que c'était de l'arnaque et qu'ils continueraient à polluer l'air et à nous coller du bromure dans l'eau et dans le pain. L'autre jour, j'ai acheté du pain et il avait tellement goût de bromure qu'on aurait dit que les cachets étaient encore entiers dedans, même pas dissous. Sur l'extrême droite, je ne sais rien, et je ne veux rien savoir. Mais j'ai l'impression qu'ici, ils la tiennent serrée, et bien serrée. De temps en temps, ils la laissent ruer dans les brancards, mais si les autres cons exagèrent, ils leur tombent dessus. Et puis, les chefs sont pourris de pognon. Tant que les chefs sont pourris de pognon, il n'y a pas plus d'extrême que de beurre au cul, ni à droite ni à gauche, c'est moi qui te le dis, Pepe, et je sais de quoi je parle, j'ai pas mal d'heures de vol à mon actif, je n'ai jamais été chef de personne et je n'ai jamais eu le rond.

— Ton copain le roi a disparu de la circulation et je ne serais pas étonné si une organisation fasciste lui avait mis la main dessus.

— C'est pas dans ses idées. Il m'a toujours promis qu'il serait un roi constitutionnel et il avait même réfléchi aux gens qu'il chargerait de former le gouvernement.

— Qui ?

— Ce vieux qui est maire de Madrid et socialiste. Il disait toujours : « Qu'est-ce qu'il parle bien, cet homme-là, il mériterait d'être Premier ministre du roi. »

— Tierno Galván.

— C'est ça. J'admire les gens qui parlent bien. Et il n'en reste pas beaucoup. Tu es trop jeune, tu n'as pas pu entendre les grands leaders de la République. Moi, j'étais en extase quand j'écoutais à la radio les

discours de Prieto, ou de la Pasionaria, ou d'Azaña, comment il parlait, Azaña, et sans paperasse, mon pote, les mains dans les poches !

— Autrement dit, tu admirais Azaña. Mais si on te l'avait collé devant un mur, en 36, tu l'aurais fusillé.

— Les gars de ma génération, quand on a été enrôlés, on nous pressait le nez, il en sortait du lait, Pepe, mais c'est vrai, je l'aurais fusillé. Je le trouvais balèze mais ça n'empêchait pas. Qu'il parle bien ne voulait pas dire qu'on ne devait pas le fusiller, il nous avait baisés.

Ce n'est pas souvent que Bromure en a marre, mais ce jour-là, oui, il en a marre. Bromure recueille les fruits d'une récolte d'inutilités et de frustrations. Vraiment, qu'est-ce que j'en ai à faire de Federico III de Castille et de León ? Qu'est-ce que j'en ai à foutre, de ce connard qui veut être roi au pays de la connerie ?

— Chef, il n'a pas l'air dans son assiette, dit Biscuter.

— Tu l'as dit.

— Je vous prépare quelque chose pour dîner ? Mlle Charo vous a appelé. Elle m'a demandé si vous n'étiez pas mort. Si elle rappelle, qu'est-ce que je lui dis ?

— Que je suis mort et que je lui laisse mes reins pour se faire faire une greffe.

Chez lui, Carvalho ôte ses chaussures du bout des pieds et se laisse tomber sur le canapé. Il frissonne. Il a froid. Il se lève. Il cherche un livre dans la bibliothèque. Il choisit *Tatouage* de Manuel Vázquez Montalbán et s'en sert pour allumer un feu qui devient le seul point de lumière et de chaleur dans la pièce. Pendant ce temps, dehors, dans le jardin, plusieurs ombres jeunes ont commencé à sauter le mur. Comme si elles obéissaient à un plan parfaitement préparé et répété à l'avance, elles se meuvent avec une précision militaire, une décision que leur procurent les matraques et les chaînes qu'elles tiennent dans leurs mains. Le jeune homme que Carvalho a filé puis perdu les commande. C'est lui qui s'approche du point éclairé et qui, au travers d'une fragile porte vitrée, observe la scène, c'est-à-dire Carvalho allongé en train d'écouter un disque de Manzanita et le feu dans la cheminée, vif maintenant. Le garçon recule, pousse un cri et en même temps envoie un coup de pied bien ajusté, en plein dans la serrure. Les deux vantaux de la porte craquent, les vitres, les fragiles listels volent en éclats. Carvalho réagit aussitôt et saute sur ses pieds mais quatre masses lui tombent dessus. S'ensuit une lutte brève et vaine au cours de laquelle Carvalho parvient à distribuer un ou deux coups de poing, mais ses assaillants finissent par le faire tomber à terre et lui assènent une sévère raclée. Le visage du jeune chef d'assaut sourit à la lumière des bûches incandescentes. Il n'intervient pas directement dans la correction. Il porte un sifflet à ses lèvres et siffle. Les quatre corps

cessent de taper sur Carvalho et se retirent avec discipline. Le garçon s'en va aussi à reculons, en regardant avec le même sourire les efforts que fait Carvalho pour se mettre debout. Ses agresseurs ont déjà quitté la pièce quand il y parvient enfin, et, vacillant, percevant autour de lui un monde crépusculaire qui oscille de droite et de gauche, Carvalho sort dans le jardin et essaie de rattraper la bande. Il descend les marches quatre à quatre. Il ouvre la porte qui donne sur la rue et tombe à genoux, à demi évanoui, mais il a le temps de voir la voiture démarrer, conduite par la brune. Au passage, la jeune femme jette furtivement un regard d'inquiétude et de dégoût sur le visage tuméfié de Carvalho agenouillé. Le détective crache de la salive et du sang, mais il n'arrive pas à s'extraire du gosier le nœud d'amertume sécrétée par sa défaite devant un ennemi qu'il méprise. Ses coups l'ont humilié. Il les a reçus comme des coups historiques au nom d'un mal qui ne se résigne pas à s'avouer vaincu et il sent en lui mélangées la compassion, l'humiliation, la rage, comme s'il se voyait lui-même vaincu par cette force obscure, pareil au fils du capitaine dans *Les Frères Karamazov*, qui voit son père humilié.

Brûler *Les Frères Karamazov* l'aidera peut-être à surmonter l'état de nihilisme et de mépris varié dans lequel il se trouve. Mais il se souvient tout à coup qu'il l'a déjà brûlé en 1976, environ. L'un des premiers qu'il avait livrés au bûcher, parmi la centaine d'une première sélection de livres à brûler qu'il avait faite quand il avait compris qu'ils ne lui apprendraient plus rien, qu'ils ne lui avaient jamais rien appris de vraiment utile.

— Je suppose que vous allez demander une médaille. En général, les gens ne se font pas casser la gueule pour rien.

D'abord, le commissaire Contreras n'a même pas pris la peine de lever les yeux de dossiers prétendument urgents quand un assistant, avec tout le mépris aigre qu'il a pu accumuler, lui a signalé la nature du paquet qu'il faisait entrer dans son bureau.

— Je vous amène votre fouille-merde préféré.

Mais tôt ou tard, il fallait bien qu'il lève la tête, et il le fait brusquement. Saisi par l'état de son visage.

— De quoi s'agit-il ?

— Je viens porter plainte contre une agression.

— Ici, on ne porte pas plainte contre les agressions. En général, on porte plainte contre ceux qui les commettent.

Et il se lève avec une indignation renouvelée, comme si ce qu'avait dit Carvalho allait au-delà de ce qu'il pouvait supporter. Il tourne autour de Carvalho. Il a une dent contre le détective auquel il lance de temps en temps un regard indigné. Carvalho est assis sans bouger. Le visage couvert d'hématomes, d'enflures, de croûtes, et un certain air d'abandon fataliste.

— Et maintenant vous faites appel à la police. La nouvelle de vos exploits m'était déjà venue aux oreilles, monsieur Carvalho ; et ce n'est pas la première fois que je me dis que vous ne vous en relèverez pas. Vous n'en faites qu'à votre tête, vous vous foutez royalement des règles de votre profession. Mais de quoi vous mêlez-vous ? Pourquoi venez-vous chercher la police maintenant ?

— D'abord parce qu'on m'a tapé dessus, ensuite parce que la vie d'un roi est en danger.

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

— Federico III de Castille et León.

— Encore un siphonné qui serait mieux derrière des barreaux. Après, la presse se plaint que les prisons sont pleines. Il y a des gens qui ne survivraient pas si on ne les foutait pas en prison. On enregistrera votre déclaration en bonne et due forme tout à l'heure. Pour l'instant, dites-moi ce que vous avez à me dire en vitesse, j'ai beaucoup de travail. Vous connaissez vos agresseurs ?

— Un seul, celui qui commandait. Et la fille qui conduisait la voiture.

Carvalho raconta ce qu'il savait des relations du garçon au sourire avec Federico III et les petits vieux du jardin. La filature. Les endroits qu'il fréquentait. La rencontre avec la fille. L'attaque de sa maison. Le commissaire ordonna à l'un de ses adjoints de montrer à Carvalho tout un paquet de photographies.

— Retrouvez-le là-dedans.

C'était le sixième par ordre d'entrée en scène photographique.

— Yukulele. Voyez-vous ça. Je croyais qu'il était parti faire du tir au pigeon en Afrique. Dès qu'on a besoin de mercenaires quelque part, il est là.

— Pourquoi Rappelez-vous Yukulele ?

— Parce que, avant le baroud tous azimuts, il était chanteur de rock et qu'il jouait toujours du yukulele, ou quelque chose dans le genre. En fait, on l'appelait Yukulele et le nom lui est resté. C'est un type dangereux. Il sourit tout le temps ?

— Il sourit tout le temps.

— Yukulele.

Ils regardent la photo comme s'ils essayaient d'évaluer le poids du personnage.

— Si Yukulele est revenu, ça veut dire que le Vieux n'est pas loin, que le Vieux est revenu aussi.

L'opinion du commissaire Contreras fut reprise en écho par son adjoint.

— Le Vieux est revenu.

— Et si le Vieux est revenu...

Les deux policiers s'entre-regardèrent et pour la première fois en

oublèrent la présence de Carvalho.

— S'il vous plaît. J'aimerais bien savoir qui est le Vieux.

— Un ancien légionnaire, plus coriace qu'un sanglier. Un mauvais coucheur, un dangereux. S'ils l'ont ramené par ici, c'est qu'il y a du grabuge dans l'air. Ils le gardent en hibernation et ils ne le décongèlent que quand ils vont foutre la merde. Mais votre bastonnade, ce n'est pas le genre du Vieux. Je ne vois pas ce qu'il a à gagner en vous faisant tabasser. Le Vieux a des objectifs plus importants.

— Vous me sous-estimez.

— Tu crois que ça vaut la peine de cogner sur un fouille-merde comme toi ? Tu crois que le Vieux s'attirerait des ennuis pour si peu ?

— Non, ce n'est pas son genre.

Carvalho se prépare à s'en aller et à les laisser à leurs échanges d'experts sur les vellétés de cassage de gueule du Vieux.

— C'est ça. Rentrez vous mettre au chaud et laissez faire les grandes personnes.

— Vous voulez parler de la rouste ?

— Non. Je voulais parler de votre vieux dingue, nous le retrouverons.

Rentrez vous mettre au chaud et laissez faire les grandes personnes. Carvalho se répétait la dernière recommandation de Contreras, mais il avait d'autres intentions. Le soir venu, il alla rôder autour de la salle de jeux où il avait vu Yukulele avec la belle brune. Aucun succès cette fois, mais le lendemain, la brune apparut et Carvalho, de son poste d'observation, put contempler la magnifique croupe ferme et douce de la jeune femme, tout énergie, entrant et sortant sur de longues jambes élastiques, deux seins de Miss Seins 1982 et un visage de chanteuse de flamenco qui serait fille de duc. Elle se mit à marcher en direction du centre de la ville et entra chez Gonzalo Comella, où elle essaya des pull-overs et d'où elle sortit, un grand sac à la main. Elle regarda ensuite les photos du film à l'entrée du *Tivoli*, celles du *Novedades*, retraversa la rue et resta plantée devant la vitrine d'un fruitier, de ceux qui vendent des melons en janvier. Elle retourna dans le hall du *Tivoli* et c'est là qu'un homme jeune s'approcha d'elle et lui parla. De l'endroit où il se trouvait, Carvalho ne pouvait savoir s'il lui demandait l'heure ou s'il lui demandait de coucher avec lui. L'un ou l'autre. L'individu mit la main dans le sac de la jeune femme et en sortit quelque chose, ce qui la fit rire, comme si elle trouvait amusante son audace, la transformant en geste naturel. C'était tout ce que l'homme voulait d'elle, il la quitta et poursuivit son chemin vers la Via Layetana. À la pointe que forment la rue de Caspe et la Via Layetana, une voiture l'attendait et l'homme y monta rapidement. Cette fois, Carvalho ne se laissa pas piéger, il arrêta un taxi et demanda au

chauffeur de suivre la voiture.

— Police ?

— Non. Privé.

— Dites, j'espère que vous n'allez pas vous tirer dessus. Ma voiture est neuve.

En effet, la voiture était neuve. Elle sentait le neuf.

Federico III s'est levé de bonne humeur. Il regarde le pied de son lit à baldaquin et tire sur un cordon de couleur pourpre, le pourpre du drapeau castillan. Son jeune valet entre dans la chambre, s'incline et lui sert son petit déjeuner au lit.

— Il est très tard. Le sommeil du juste, rien de tel. Dites au chauffeur de préparer la voiture. Je veux faire un tour dans les environs.

— La voiture est en panne.

— Elle est toujours en panne. Un roi ne peut pas se permettre d'avoir une voiture en panne. Vous imaginez la reine d'Angleterre cloîtrée entre ses quatre murs à Buckingham ou à Balmoral parce que sa voiture est en panne ? Tant pis. Si la voiture est en panne, j'irai à pied.

Une ombre d'inquiétude passe sur le visage du valet, qui se retire discrètement, laissant le plateau sur les genoux du vieillard. Celui-ci mordille avec appétit les gourmandises qui accompagnent le jus d'orange et le café au lait, puis il crie un bref « Entrez ! » quand il entend frapper à la porte. L'homme à la cagoule entre dans la chambre et Federico a un haut-le-cœur.

— Mais, homme de Dieu, encore cette cagoule. Je vais vous donner le titre de duc de la Cagoule.

— On me dit que Votre Majesté veut aller se promener.

— En effet. Chaque fois que je veux sortir de cette demeure, j'en suis empêché, pour une raison ou pour une autre. Par exemple, l'histoire de la voiture en panne. Elle est toujours en panne. Aujourd'hui, je veux aller me promener.

— Je crains que cela ne soit impossible, Majesté.

— Impossible ? De me promener ?

— Parfois, et je ne cherche pas à donner de leçon à Votre Majesté dans une matière qu'elle domine mieux que personne, un roi, de par son rang, se voit obligé de sacrifier les plaisirs les plus normaux. L'entreprise à laquelle Votre Majesté participe exige qu'elle ne soit vue de personne, à part les gens qui demeurent ici, et ce jusqu'au jour où nos vœux seront exaucés.

— Même pas une petite promenade ?

— Même pas une petite promenade. Le destin de la Castille et du León et celui de l'Espagne tout entière en dépendent.

Contrarié, le vieillard ne répond rien à la harangue. L'homme à la

cagoule s'incline, se retire à reculons et, avant de sortir de la chambre, fait signe au valet de l'accompagner. Ils passent dans une antichambre où les attend le suiveur suivi par Carvalho. L'homme à la cagoule va vers lui et lui envoie sans prévenir un coup de poing dans le foie qui le plie en deux.

— Imbécile. Comment as-tu pu être assez bête pour attaquer la maison du privé ? Tu voulais tout foutre par terre ?

— Il méritait une leçon.

— Et toi aussi, tu es trop con. Quand tout sera fini, nous aurons une petite explication tous les deux. Surveillez Sa Majesté comme il faut, et s'il devient casse-pieds et insiste pour sortir, montrez-lui les dents.

— J'ai déjà une sacrée envie de lui envoyer un coup de latte dans les couilles, à Sa Majesté, il faut vraiment qu'il soit gâteux pour avaler tout ça.

— Attention à ce que j'ai dit, vous ne lui montrez les dents que si c'est indispensable. N'en fais pas trop si tu ne veux pas que j'en fasse trop, moi aussi.

Il enlève sa cagoule et apparaît un visage d'aiglon à moustache blanche aux pointes amidonnées dressées vers le ciel, aux cheveux blancs coupés ras, à l'allemande.

— Tu sais, Vieux, ta cagoule me rappelle l'histoire de la perruque de Carrillo, quand il est rentré en Espagne.

— Il ne doit voir ma tête qu'au dernier moment.

Dans sa chambre, Federico III n'avait qu'une envie, savoir quel paysage se cachait derrière les hauts murs, à quel horizon appartenait cette maison où il avait pris ses quartiers d'hiver avant que fût exécuté le coup de force qu'il attendait depuis si longtemps.

— J'ai horreur de la violence, mais les violents ne comprennent pas d'autre langage que la violence, déclamait-il, les lèvres presque collées au carreau de la fenêtre, et la buée y laissait des traces laiteuses qui lui tenaient compagnie, seules réponses à son désir contenu de savoir ce qui allait se passer, comment il allait faire le grand saut par dessus des siècles et des siècles de remise à plus tard de sa dynastie. L'homme à la cagoule lui avait assuré que ce serait très simple.

— Nous allons faire un petit coup de force, Majesté. À un moment donné, vous sortirez votre pistolet et tout le monde saura que le sort en est jeté. Vous visez la cible et en même temps vous proclamez : « Je suis Federico III de Castille et León. » Pour le reste, vous nous laissez faire.

— Mais si au moins je savais où, comment, quand ça va se passer et qui va intervenir...

— C'est un plan soigneusement mis au point par nos soins. Il ne peut pas rater.

— Par qui a-t-il été mis au point ?

— Par la Sainte-Alliance.

— Elle existe encore ?

— Elle s'est reconstituée pour rendre leur trône aux rois légitimes.

Il est évidemment un homme heureux car son destin, longtemps reporté, est sur le point de s'accomplir. D'un coin obscur de sa conscience lui arrivent des messages qui l'avertissent que les apparences sont trompeuses, messages aussitôt dominés par son désir que les apparences ne le trompent pas et il attribue son malaise à sa nature d'animal nerveux, coureur de rues, obligé à cet isolement préventif.

— Si mes amis me voyaient ! Quand ils vont savoir, ils en resteront bleus.

Cent mètres séparent la façade du mur le plus proche. Assez pour assourdir tous les bruits qui parviennent de l'extérieur et personne n'attache d'importance au rôle d'un taxi qui s'est arrêté au bout de l'avenue qui vient mourir devant le portail d'entrée. Le soir tombe et le taxi reste quelques minutes, comme pour écouter le silence qu'a fait naître l'arrêt du moteur.

Carvalho a dit au chauffeur de stopper là. L'autre voiture s'est arrêtée devant la grille d'une grande demeure qu'on devine au loin, au bout d'une longue allée plantée de vieux acacias. Les hommes de la voiture ont prononcé quelques mots devant l'interphone et la grille s'est ouverte aussitôt. Carvalho suit le chemin qui longe le mur protégeant la maison. Il voit de petits tasseaux dans le mur qui lui révèlent l'existence d'un système de sécurité prêt à se mettre en branle si quelqu'un essaie de sauter.

« Si une personne, d'un poids supérieur à quarante kilos, essaie de passer par-dessus le fil, la sirène se déclenche », lui avait dit un spécialiste de la sécurité quand il s'était intéressé à ce système, à l'époque où il avait retrouvé sa chienne Bleda égorgée dans son jardin.

Il fallait trouver le moyen d'entrer et Carvalho sortit son petit magnétophone qui pouvait enregistrer pendant une heure. Il le mit en marche, passa à toute vitesse près de la porte d'entrée et posa le magnétophone au-dessus de l'interphone, comme un appendice supplémentaire. Puis il s'éloigna rapidement, rentra dans le bois et se demanda ce qu'il allait faire quand quelque chose qu'il vit par terre lui apporta une réponse : un lactaire délicieux. Carvalho se transforma aussitôt en patient, obstiné cueilleur de champignons noctambule.

Le colonel est toujours en civil et s'est enfermé dans la chambre noire où son fils accomplit ses premières expériences photographiques. Sur une vaste table, il dispose les différentes pièces d'un puzzle de notes et de croquis qui n'ont de sens que pour lui. Il examine les pièces une par une et se déclare satisfait. Le fruit est mûr. Le processus est clos. Encore quelques heures et le complot aura abouti mais il doit

prendre une avant-dernière décision. Il sort son agenda et déchiffre un numéro en code. Il enfile sa veste en se répétant le numéro et sort de chez lui en annonçant qu'il va promener le chien. L'animal attend, attaché à un arbre, pendant que son maître entre dans une cabine téléphonique et compose le numéro qu'il a gravé dans sa mémoire.

— Je vous appelle pour vous dire que l'affaire est dans le sac. Oui. Nous avons la liste des clients qui ont passé commande. Parfait.

La voix neutre lui a dit qu'il savait ce qu'il avait à faire. Il le sait. Reconduire le chien à la maison malgré la surprise de sa femme. Revêtir son uniforme et se rendre à la Capitainerie où il va donner au général des raisons d'avoir enfin l'infarctus auquel il semble être prédestiné. Il grimpe les escaliers de marbre de la Capitainerie de ce pas léger et rapide que lui permettent deux heures de footing quotidiennes, déboule dans la réception que le capitaine général offre aux exposants étrangers de la grande Exposition aéronautique que Sa Majesté le roi, au cours d'une visite éclair à Barcelone, inaugurera dans les heures qui viennent. Il sollicite un entretien de Son Excellence et quand il le tient enfin, surpris et tendu, de l'autre côté de son bureau, il lui dit :

— Un coup d'État est en train de se mettre en place. On va attenter à la vie du roi. Il y aura de l'agitation dans les rues et l'armée interviendra pour rétablir l'ordre. Suppression de la Constitution sine die, etc.

Yeux et bouche voudraient s'ouvrir plus grands encore, mais il n'y a pas assez d'espace dans la pièce, dans le monde entier. Pourtant, l'éponge cérébrale du capitaine général finit par s'imbiber tout entière de cette vérité et il balbutie, bien qu'il essaie de parler avec la fermeté qu'impliquent ses fonctions :

— Qu'est-ce que vous venez foutre là-dedans et qu'est-ce que je viens y foutre, moi ?

— Je suis venu informer Votre Excellence parce que vous êtes le plus haut gradé de la place et j'attends vos ordres.

— Mais vous n'êtes pas dans le Renseignement, que je sache. Vous ne devriez pas être au courant, sauf si vous êtes vous-même impliqué dans le complot.

Le colonel acquiesce et laisse le capitaine général aller au bout de son raisonnement.

— Autrement dit, sauf si vous me démontrez le contraire, je parle en ce moment avec un conjuré.

Il pouvait mener le jeu jusqu'au bout et obliger le capitaine général à prendre position, mais il ne voulut pas se compliquer la vie davantage.

— C'est vrai, je me suis joint au complot, mais j'avais l'aval, ou, plutôt, j'obéissais aux ordres du chef d'État-major. J'ai en ce moment

en ma possession des renseignements inestimables sur la totalité des conjurés civils et sur les chefs de l'armée qui n'étaient pas contre jouer ce méchant tour à la démocratie.

— Je me mets à la disposition des chefs loyaux à Sa Majesté et à la Constitution.

— Nous n'en attendions pas moins de vous.

— C'est la moindre des choses. Je suis à deux ans du cadre de réserve et je ne vais sûrement pas courir après les ennuis. Qu'attendez-vous de moi ?

— Il faut évidemment laisser ceux qui ont mis les pieds dans les sables mouvants s'y enfoncer jusqu'à la gueule et, au dernier moment, compte tenu que le fameux attentat doit avoir lieu à Barcelone, ils vous appelleront pour tâter le terrain de votre côté. Il faudra que vous les laissiez parler. Plus nous aurons de renseignements pour les coincer par la suite, mieux ce sera.

— Mais l'attentat ?

— Il n'aura pas lieu, je regrette de ne pas vous donner plus de détails mais je dois régler cette question avec qui de droit sans que les civils y mettent leurs pattes.

— Ça, c'est très bien. Les civils gâchent tout et ils n'ont pas notre aptitude à commander ni notre sens de la discipline.

Les heures passant, la claustrophobie avait soulevé chez le roi de Castille et León la hargne de l'animal mis en cage. Federico III avait perdu toute dignité royale et n'était plus qu'un vieillard cherchant une sortie à sa prison dorée. Il essaya toutes les portes qu'il avait sous la main. Elles étaient fermées. Ses allées et venues affairées étaient observées de loin par ses théoriques serviteurs. Placé devant l'impossibilité d'ouvrir les portes latérales ou de sauter par les fenêtres du rez-de-chaussée trop élevées, Federico III recouvra sa dignité de roi et s'avança résolument vers la porte d'entrée. Là, son valet surgit devant lui.

— Je veux sortir.

— Je regrette, Majesté, mais c'est impossible.

Federico III écarte majestueusement son valet.

Quand son bras se tend vers la poignée de la porte, une main de fer se pose sur lui et l'oblige à lâcher prise.

— Comment osez-vous ?

Le visage du valet a changé. Il sort un sifflet de sa poche, le porte à ses lèvres. Au sifflement, la maison frémit et, sur le visage de Federico III, se peignent la perplexité et la peur.

— À moi, la garde ! À moi, mes fidèles serviteurs ! crie Sa Majesté.

Mais il n'obtient pour tout résultat qu'une moue de mépris chez le siffleur et la réapparition de l'homme à la cagoule, cette fois sans trop de cérémonies.

— Quel est le problème, ici ?

— C'est l'autre, qui veut sortir à toute force.

— Vous ne pouvez pas sortir.

— On peut me prier de ne pas sortir, on ne peut pas me l'interdire !

— Votre Majesté n'a aucun intérêt à perdre son sang-froid.

— Je veux sortir !

— Je me vois obligé, Majesté, de ne plus attendre. Pour le bien de l'Espagne, nous avons décidé que Votre Majesté n'aurait pas à se préoccuper des petits détails, mais le moment est venu de tout vous révéler. Dans quelques heures, l'usurpateur Juan Carlos I^{er} arrivera à Barcelone et vous irez à sa rencontre pour le démasquer et l'expulser du royaume. Il faudra alors que Votre Majesté lise une proclamation qui précipitera les événements et mobilisera ses loyaux sujets.

— Voilà ce que je voulais entendre. Je vais rédiger la proclamation en un rien de temps.

— Elle est déjà rédigée.

L'homme à la cagoule jette un papier sur la longue table de la salle à manger. Le papier vole, avance vers un Federico III effrayé assis à l'autre bout, entre ses deux valets.

— C'est très simple, Majesté. Dans quelques heures, vous participerez à un important rassemblement. En présence d'un public extrêmement distingué, vous vous autoproclamerez roi de Castille et León et, au-delà, d'Espagne.

Federico III lit le contenu du papier et lève la tête, indigné.

— Mais c'est une plaisanterie, une absurdité... Par exemple, ce paragraphe : « Par cet acte solennel, j'exige que les imposteurs renoncent au trône qu'ils ont usurpé, je m'en empare par la force et je déclare que les armées de terre, de mer et de l'air soutiennent ma proclamation. À l'égal de Cisneros, je dis... "Ceux-ci sont mes pouvoirs !" »

— Indubitablement, cela peut prêter à rire. Mais ce sera un rire à double tranchant. Une plaisanterie historique inoubliable qui contribuera à créer un climat d'incrédulité dans les institutions. Vous êtes un rouage mineur dans cet engrenage. Plus de cinquante garçons travaillent en ce moment et travailleront encore pour que l'opération Philippe II soit un succès.

— Philippe II était un pervers doublé d'un fou ! Je ne participerai jamais à une opération aussi grotesque, à une opération qui n'a ni queue ni tête et qui porte en plus le nom d'un personnage peu recommandable.

— Vous y participerez.

— Non.

Le vieillard donne un coup de poing sur la table. L'homme à la cagoule fait un signe et l'un des deux valets gifle le vieil homme.

Federico III est l'image même de l'effarement et de la terreur.

La cueillette des champignons dans un bois sur lequel la nuit tombe, alors que le chercheur a les cinq sens aux aguets de ce qu'il ne fait pas encore, mais qu'il fera, est une tâche vaine, un jeu puéril et bête que Carvalho s'oblige à jouer. Il ne trouvera jamais assez de lactaires délicieux pour s'en faire à dîner, tout ce qu'il lui faut, c'est donner au magnétophone le temps d'emmagasiner le code qu'utilisent les gens qui pénètrent dans l'enceinte, puis de le lui révéler. L'obscurité, si profonde soit-elle, est toujours insuffisante à ses yeux. Elle est la seule mesure de sécurité qu'il s'accorde dans le plan échevelé où le pousse, avant toute autre raison, un invincible désir d'affronter sur leur terrain ceux qui l'ont roué de coups. Enfin, après avoir tenu conclave avec soi-même, il décide que l'obscurité est satisfaisante. La lune se lève juste et tâche encore de s'imposer par la force aux derniers sursauts du jour mourant.

Il fait de plus en plus noir. L'air de ne pas y toucher, Carvalho se rapproche de la grille et attrape son magnétophone. Il rentre dans le bois, met en marche l'appareil ; une symphonie de bruits et de sons sans signification, et voilà que se fait entendre la sonnerie de l'interphone.

— Qui est-ce ?

— Philippe II.

— Vas-y.

Bruit de la serrure automatique qui s'ouvre. Carvalho continue à écouter. Encore des bruits qui ne veulent rien dire et le manège se répète. Sonnerie, question, réponse.

— Philippe II.

— Entre.

Carvalho arrête la bande. Il réfléchit. Il porte la main à son aisselle et sort son pistolet. Il vérifie qu'il est bien chargé. Il le remet dans son étui et marche vers la maison, colle ses lèvres à l'interphone et dit :

— Philippe II.

— Entre.

La porte s'ouvre et Carvalho s'introduit dans le jardin. Devant lui, l'allée centrale qui conduit au château, mais il bondit sur le côté et se faufile entre les arbustes qui délimitent le périmètre intérieur. Il progresse vers la maison, protégé par la végétation, et aperçoit des garçons en plein exercice de préparation militaire sous le pâle clair de lune. La maison est un corps vivant et menaçant qui grandit au fur et à mesure qu'il s'en rapproche. Ce qui pour Carvalho est l'intuition d'une menace est pour les gardiens de la maison l'impression que quelque chose ne tourne pas rond.

L'une des ordonnances du vieux Federico demande à un garçon en tenue militaire qui se tient près de la porte :

— Quelqu'un a sonné, non ?

— Oui, je viens de le faire entrer. Il m'a donné le mot de passe.

— Il n'y a personne dans l'allée.

— Tiens, c'est vrai, répond l'autre après avoir vérifié.

— Va prévenir les gars de la télévision.

Dans une pièce, deux jeunes gens, presque des adolescents, discutent pendant que l'œil du circuit de télévision observe, erratique, les jardins.

— Tâchez de faire votre boulot comme il faut, sinon le Vieux va vous arranger. Quelqu'un est entré et on ne sait pas s'il fait partie de la famille.

Ils se mettent à observer le jardin avec attention et, soudain, la caméra s'arrête sur des lauriers-roses qui bougent. Carvalho apparaît, mimant tous les gestes de la discrétion, inconscient de la surveillance dont il fait l'objet.

— Regardez ce petit pigeon, il est venu se mettre tout seul dans la merde, comme un grand Yukulele est entré dans la pièce et observe les mouvements de Carvalho.

— Il n'a pas encore eu son compte, celui-là.

Qu'est-ce qui est plus vrai ? Tout ce qui est arrivé avant le moment de la gifle ou ce qui est arrivé après ? Le manque de respect, la moquerie, les menaces, les bourrades et, pour finir, le voici bouclé à double tour, les oreilles pleines d'aboiements de serrures successives. Je suis prisonnier, se dit Federico III, mais de qui ? Peut-être que j'ai poussé trop loin mes exigences, ils ont fini par se fâcher. Je n'ai jamais pu m'empêcher de la ramener. Ce caractère altier que je croyais consubstantiel à la royauté m'a toujours perdu. Mais aussi, il voit ça d'ici, l'irruption en pleine réception, le pistolet à la main, l'usurpateur terrorisé, après la lecture du discours. A-t-on déjà vu un coup d'État aussi ridicule ? Et mes pouvoirs militaires, alors ? Comment faire un coup d'État sans pouvoir militaire ? Malgré sa tendance naturelle à se réfugier dans les rêves, il comprenait que le montage était trop important pour n'être qu'une simple plaisanterie. Si c'était une machination de l'usurpateur pour le retirer de la circulation ? Ces dernières années, il avait multiplié les actions de punition morale, faisant irruption dans les endroits les plus fréquentés pour prononcer des harangues éclairantes sur la situation monarchique, sur la véritable condition des pécheurs et des justes.

— Tu as exagéré, Federico, tu as exagéré.

Fallait-il qu'il fût tombé bas pour en arriver à reconnaître qu'il avait exagéré en réclamant son dû ! Un homme qui réclame ce qui lui appartient peut-il en faire trop ? De l'exaltation à la prostration, de l'arrogance numantine à la peur physique qui transforme sa bouche en orchestre de dents affolées. Federico III est assis sur un vieux banc

déglingué, mis au rebut dans la cave du manoir. Il médite sur l'étroite frontière qui sépare la fortune de l'infortune, quand la porte s'ouvre et un corps humain fait irruption dans le local, mû par une force étrangère. Carvalho perd pied et tombe à plat ventre aux pieds de Federico III. Il lève la tête et son visage manque se heurter à celui du roi, penché pour mesurer les effets de la chute.

— Federico III ?

— Soi-même. Tu me connais, mon gars ?

— Qui ne vous connaît pas ?

Carvalho s'assoit par terre et passe ses os en revue.

— Ils vous ont fait mal ?

— Disons qu'ils m'ont secoué les puces.

— Ce sont des sauvages. Mais j'ai une mémoire d'éléphant. Je n'oublie jamais un visage et quand je régnerai, je les ferai tous arrêter et expulser de ce pays.

— Excellente idée.

Carvalho se remet debout, fait deux ou trois pas et étudie la disposition de la cave, envisage la moindre possibilité de fuite.

— On est entrés par la porte et c'est par là qu'il faudra ressortir, je ne vois pas d'autre moyen.

— Le drame d'un roi constitutionnel est de n'avoir aucun pouvoir sur l'armée. C'est mon cas.

— Puisque vous le dites.

— Ils voulaient me forcer à prononcer un discours grotesque. Un discours pour rire, pour me rendre ridicule, moi, la monarchie, le pays entier. Si je ne le prononce pas, ils me tueront. C'est le duc de la Cagoule qui me l'a dit.

— Il y a un duc au milieu de ce foutoir ?

— C'est moi qui l'appelle le duc de la Cagoule parce qu'il porte tout le temps une cagoule. C'est un hypocrite. Un jésuite. Je l'exilerai dans l'île de la Gomera.

— Le plus loin sera le mieux.

— Ils m'ont dit qu'ils viendraient me chercher pour que je prononce le discours à la télévision. Je refuse.

— Quand ils viendront vous chercher, faites comme Gandhi. De la résistance passive.

— Exactement. Ils ont pour eux la raison du plus fort, j'aurai, moi, la force de la raison.

Et le vieux s'assoit par terre, croise jambes et bras.

— Personne ne me fera bouger de là.

— Ne forcez pas la note. Ces gens-là n'ont aucun scrupule et ils pourraient ne pas être très gentils avec vous. Faites traîner, mais s'ils vous poussent, suivez le mouvement, ne les énervez pas. Certains sont très dangereux.

— Ils sont quoi ? Maçons ? Carbonari ?

— Non. Fascistes.

— Jamais je ne serai un roi fasciste.

— Majesté, je n'en attendais pas moins de vus.

Le colonel soutient sans broncher les regards surpris de Contreras. Ce n'est pas normal qu'un militaire en uniforme entre à la Jefatura aussi naturellement et, ce qui intrigue surtout Contreras, c'est qu'il trouve le colonel moins abruti que les autres fois où il l'a vu. Son regard est moins bovin et une certaine autorité émane même de sa personne.

— J'ai l'aval de mes supérieurs pour vous faire les révélations suivantes : dans quelques heures, des individus se disposeront à attenter à la vie de Sa Majesté le roi à un moment donné de sa visite à Barcelone. Voici la liste des personnes qu'il faut neutraliser au-dedans et en dehors du lieu où se tiendra la réception, mais surtout les noms de deux passagers qui arriveront dans l'avion d'Air France de seize heures quarante.

— C'est-à-dire dans deux heures.

— Il était et il reste indispensable que nous les laissions aller jusqu'au bout pour nous réserver la possibilité de démasquer l'ensemble des conjurés et déculotter quelques chefs militaires. Maintenant, il s'agit de cerner les tueurs et de les neutraliser. L'opération qu'ils ont mise sur pied est élémentaire. Ils profitent de la visite du roi pour faire entrer un vieux fou dans les locaux où se tient la réception. Le vieux fou est censé agiter un pistolet sous le nez du roi. À ce moment-là, un coup de feu claque et le roi tombe, mort. Un second coup de feu, et, cette fois, le mort est le prétendu agresseur. On trouve sur lui une lettre où il se proclame roi. Désordres ultras. Réplique de la gauche. Situation incontrôlée et, logiquement, intervention des militaires.

— En théorie, vous n'avez aucune raison de me faire ces révélations. Vous devriez être en train d'en informer le gouvernement civil.

— Quand j'aurai fini de parler, vous pourrez appeler le ministre de l'intérieur si vous le jugez utile. Il est mis au courant en ce moment même.

— Quel a été votre rôle là-dedans ?

— Disons que j'ai été le détonateur de l'explosion. Maintenant, le complot civil est découvert et le complot militaire qui était rampant depuis des années est démantelé.

— En courant un sérieux risque.

— La personne qui court le plus grand risque est dans le secret du scénario.

— Qui est le fou qu'ils vont utiliser ?

— Je ne sais pas.

— Moi, si. Je mets les choses bout à bout et j'arrive inévitablement à Federico III, roi de Castille et León, un paranoïaque qui a disparu de la circulation et qu'un fouille-merde engagé par un groupe de vieux toqués cherche partout.

— Ce n'est plus de mon ressort. Mettez en place un cordon de sécurité autour du lieu où va se tenir la réception, isolez d'abord les plus dangereux, puis les deux tueurs à la porte du salon. Mais, attention, de la discrétion. Plus nous prendrons d'oiseaux au nid, mieux ce sera.

— Je regrette, mais je dois appeler le ministre.

— Faites ce que vous croyez devoir faire.

Contreras eut l'impression de percevoir dans la voix du ministre de l'intérieur le tremblement même qu'il essayait de dominer dans la sienne. Ça collait.

— J'ai comme l'impression que vous avez joué avec le feu à côté d'un réservoir d'essence.

— Nous ne pouvions pas faire autrement. Les racines du complot civil étaient très profondes. En fait, elles ont alimenté tout ce bazar depuis des années et nous sommes en train de les arracher.

— Pourquoi n'avez-vous pas prévenu le gouverneur civil ?

— Sa capacité de discrétion et de réserve n'est pas très bien notée en haut lieu. Et puis, c'est un civil.

— Moi aussi.

— Vous êtes policier.

— Et que deviendra le vieux prétendant quand l'affaire aura foiré ?

— Dans toutes les actions militaires, un certain quota de pertes est prévu. Les morts statistiques ont l'air moins morts. C'est curieux.

La porte s'ouvre et l'homme à la cagoule entre dans la cave, précédé de quatre acolytes.

— Majesté. L'heure est venue.

— Je ne vous reconnais pas le droit de me donner des ordres.

— Ce sera un grand moment, pour vous et pour l'Espagne.

— Je vous ordonne de reconnaître vos erreurs et de me rendre ma souveraineté.

L'homme à la cagoule fait un signe et ses quatre acolytes entourent le vieux et le forcent à se lever. Le vieux résiste, son corps petit, fragile, semble s'être mis d'accord avec la racine même de la force de gravité. Carvalho bondit et se rue sur deux des hommes de main, qui tombent à la renverse sur le duc de la Cagoule. Il s'élance vers la porte et se trouve nez à nez avec Yukulele. Il lui allonge un coup de poing dans la pomme d'Adam et un autre dans le foie. Yukulele se plie en deux, Carvalho esquive la charge d'un comparse et s'élance de l'autre côté de la porte. Deux fourgonnettes, moteur en marche, pleines de jeunes gens en uniforme, freinent devant la porte comme des animaux

sous la bride. Carvalho crie :

— Allez voir là-dedans ! Le pépé se taillé !

Les deux fourgonnettes se vident instantanément, les garçons s'élançant vers la maison et viennent se heurter aux poursuivants de Carvalho. L'homme à la cagoule rétablit l'ordre.

— Ne perdons pas la tête ! Yukulele. Prends trois gars et courez-lui après. Les autres, faites ce qui a été décidé.

Sans égards, ils extraient de la maison le vieil homme à demi évanoui et le font monter dans une voiture arborant un drapeau officiel, dans laquelle s'installe aussi l'homme à la cagoule. Une fois à l'intérieur, il retire sa cagoule. Froideur de glace dans les yeux et un rictus de mépris aux lèvres. La voiture démarre, les fourgonnettes derrière.

Pendant ce temps, Carvalho a couru comme un dératé, les talons lui battant les fesses, et, le souffle court, il a atteint le bois. Les cris proches de la meute le poussent. Yukulele hurle :

— Il est rentré dans le bois !

Carvalho court comme on se suicide, évitant à grand-peine les arbres, les arbustes, la conspiration permanente de ces bois tout entiers ligüés pour ralentir sa progression. Derrière lui, il devine les jambes puissantes des cerbères. Yukulele va devant. Il porte, peinte sur son visage, la férocité de la revanche. Carvalho se dit qu'il ne sert plus à rien de fuir et qu'il faut avant tout agir vite pour sauver Federico III et trouver de l'aide. L'espoir s'amenuise du côté de Federico III de Castille et León, le Désiré. Deux énormes pattes lui ouvrent la bouche et le Vieux lui enfonce dedans le canon d'un pistolet, jusqu'à la détente.

— Tu vas prononcer ton discours, imbécile, ou tu risques de te retrouver sec comme un filet de morue.

Federico III dit oui avec les yeux. La voiture roule toujours.

— Et les motards, où est-ce qu'ils ont été se foutre ?

— Ils attendent dans un endroit tranquille. Il ne faut pas qu'ils soient vus trop tôt. Leur déguisement est impeccable, mais ils pourraient faire une rencontre idiote et tout se casserait la gueule.

Deux motards apparaissent soudain et escortent la voiture qui transporte Federico III, soumis. Le Vieux sourit avec satisfaction. Tout se passe comme prévu. Il ne reste à Yukulele qu'à donner ce qu'il mérite à l'autre intrus et à se préparer pour la boucherie de ce soir.

Yukulele sort ses tripes, crache sa hargne, sa jeunesse, mais Carvalho est au bout du rouleau. Tous ses viscères sont en révolte et une fureur sourde monte en lui. À tâtons, il cherche dans la pénombre du bois et attrape une grosse branche. Il a les jambes en coton. Il se retourne et voit Yukulele qui s'approche, le visage décomposé, lui aussi, mais avec la force de la jeunesse d'un homme entraîné. Carvalho plante ses pieds

dans le sol, jambes écartées, ses bras accompagnant le moulinet exécuté par la branche qui part à la rencontre du jeune homme et l'atteint en plein thorax et, une fois le garçon à terre, il le frappe à la tête. Carvalho lui prend son pistolet. Il est fatigué. Sans air dans les poumons. Enfiévré. Il empoigne le pistolet et tire dans le noir du côté où se rapprochent les pas de ses poursuivants. Quand s'éteint l'écho des coups de feu, Carvalho s'allonge par terre et écoute, de toutes ses oreilles, les bruits de la poursuite. Mais le silence est retombé sur le bois. La respiration de Carvalho s'apaise. Il se relève et marche à pas de loup vers des lumières fugitives. C'est une route et cinq cents mètres plus loin il y a une station-service. Avant de s'en aller, il revient voir dans quel état est Yukulele. Il est mort et Carvalho n'en a pas de regret.

Dans la salle de réception d'un bâtiment officiel sautent aux yeux de l'observateur les symptômes du grand événement qui se prépare. Caméras de la T.V.E., journalistes, photographes, personnalités de la politique, de l'économie et de la culture, dans l'ordre. Le commissaire Contreras est prévenu par un de ses adjoints.

— Il vient d'atterrir.

Contreras s'éloigne de l'homme qui lui a passé le message et chuchote quelque chose à l'un de ses hommes. De la tête, celui-ci lui indique les points stratégiques de la salle couverts par des policiers en civil.

— Les tueurs sont déjà dans le panier à salade, en route vers la Jefatura. On va se payer une séance de nuit.

À plusieurs reprises, on vient lui communiquer que le gouverneur civil réclame un état de la situation.

— Dites-lui que vous ne m'avez pas trouvé. Ne perdez pas votre temps avec ce type et surveillez ceux que je vous ai indiqués.

Déjà, dans le lointain, résonnaient les accords de l'hymne national.

— Dis, Contreras. Il y a cinq gars qui ne cadrent pas dans le décor. Ils ont montré un laissez-passer, et il y en a deux qui ont une carte de presse. Regarde celui-là. Tu ne trouves pas qu'il a une gueule à être fiché ?

— Exact. Repérez-les et ne les lâchez pas de l'œil.

Les applaudissements ouvrent la voie à l'imminente entrée du roi dans la salle. Contreras attend que son téléphone portatif le prévienne de l'arrivée du pauvre Federico III avec ses manipulateurs assassins, mais celui-ci est en retard. Juan Carlos I^{er} arrivera avant lui. Dans la salle, chacun a pris position. L'illustre personnage fait son entrée, assuré de mettre le pied en terrain ferme. À son côté, le colonel Javierre, son camarade de promotion à l'académie de Saragosse, dispense ses derniers regards vigilants. Flashes et murmures en suspens. Tous les yeux se tournent vers l'étoile. Le projecteur de la

T.V.E. envoie sa lumière dans la même direction et le cameraman tient à bout de bras une caméra portative. Les cinq hommes du Vieux amorcent une manœuvre de rapprochement et l'un d'eux met en marche un talkie-walkie pour passer la consigne. Mais voilà que, soudain, leurs mouvements se sont arrêtés. Dans leurs reins a fleuri le canon d'un pistolet et une voix leur murmure à l'oreille :

— Tu te tiens tranquille et tu te diriges gentiment vers la porte de derrière.

Les cinq acolytes se retirent, escorté chacun par un policier, et la salle se retrouve enfin à l'entière disposition du nouveau venu et de la cérémonie qui va s'ouvrir.

— Le signal de là-haut n'arrive pas.

— Appelle les fourgonnettes.

— Ici Philippe II, j'appelle l'armée des Flandres, répondez.

— Armée des Flandres à Philippe II. On est encerclés. C'est arrivé d'un coup. Comme s'ils nous attendaient. Qu'est-ce qu'on fait, on tire dans le tas ?

— Qu'est-ce qu'on leur dit ?

Le garçon refrène sa panique et attend que des lèvres du Vieux tombe la formule magique.

— Qu'ils fassent ce qui leur passera par les couilles, connards. Il fallait s'y attendre, avec des mômes. Fais demi-tour.

Le garçon manœuvre et la voiture s'en va par où elle est venue. Ils s'éloignent progressivement de la ville.

Carvalho est dans la cabine de la station-service. Contreras lui donne quelques explications à contrecœur.

— Ils ont pris les types des fourgonnettes ? Et le roi ? Je veux dire don Federico. Il n'était pas là ? Et le Vieux ? Non plus ? Ils doivent être ensemble. Ils sont dans une voiture noire maquillée en voiture officielle.

Carvalho raccroche et fait un autre numéro.

— Biscuter, viens me chercher à la station-service qui est près de l'embranchement de l'autoroute de l'Ametlla. Après Mollet, sur la droite. Dépêche-toi. J'ai envie de me foutre au lit.

Carvalho sort dans la nuit, dans le petit train-train d'une station-service endormie. Il regarde la nuit. Tous les points cardinaux de la nuit, et cherche la trace improbable d'un roi qui n'a pas eu de veine.

— Federico III de Castille et León. Accroche-toi, mon pauvre vieux, murmure Carvalho.

La voiture noire perce l'épaisseur de la nuit. La petite lumière du tableau de bord éclaire le visage crispé du jeune conducteur.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Le Vieux écoute la question et réalise que Federico III est toujours avec eux. Il dort, recroquevillé dans son coin. Le Vieux sort son

pistolet et vise la tête.

— Ralents.

La voiture retient sa volonté de fuite. Un coup de pistolet claque. Le garçon qui conduit ferme les yeux. Le Vieux ouvre la portière et pousse du pied le corps de Federico III jusqu'à ce qu'il aille s'écraser comme un pantin démantibulé sur l'asphalte qui fuit.

— Les rois ne m'ont jamais plu. Même pas les rois sur commande, dit le Vieux.

Il referme la portière de la voiture et ordonne, d'un ton sans réplique :

— Maintenant, fonce, mais dans l'autre sens. Nous allons à Madrid.

LA GUERRE CIVILE N'EST PAS FINIE

Le froid n'est pas ce qui l'engourdit, mais une vieille histoire qu'il se raconte à lui-même. Lui, on dirait un poteau noir et hâve se détachant sur l'horizon, indifférent au cadre qui l'entoure, un poteau méditatif et rempli de tourments secrets. Le vieil homme reste là, immobile, les yeux fixés sur ses souvenirs, et il les ferme pour mieux digérer un renvoi de peur qui lui remonte de l'estomac aux lèvres. Peur de quoi ? De mourir ? Oui, merde, pourquoi pas ? Pourquoi n'aurais-je pas le droit d'avoir peur de mourir, moi, comme tout le monde ?

— Tout petits, ils nous lavent le cerveau pour en extirper la peur de mourir. La mort fait partie de la vie, qu'ils disent. La mort fait partie de la vie. La mère qui les a fait naître. Escrocs. Dégueulasses.

Qui sont les escrocs et les dégueulasses ? Un ensemble d'autres, dont faisaient partie les professeurs, les curés, les écrivains, ses propres parents, bien qu'à seulement se les rappeler il en eût les yeux attendris et que le ravalage de salive contrebalançât miraculeusement la tentation des larmes.

— Il faut que je foute le camp d'ici.

Il le répéta au moins trois fois et les témoins éloignés de son soliloque n'y prêtèrent même pas attention, habitués qu'ils étaient à la fréquence de ses apartés et de ses méditations à haute voix.

— Avant qu'ils m'emportent les pieds devant. Pendant que je peux encore me remuer. Pendant qu'il est encore temps. Mais peut-être qu'avant il va falloir faire ce que j'ai à faire. Après, advienne que pourra.

La volonté n'existe pas. Très tôt, il en avait eu le soupçon. Tout au long de sa vie, à chaque instant, il l'avait vue remplacée par le poids de la logique et de la fatalité savamment combinées. La fatalité, c'est-à-dire la pression extérieure, des autres et de la société. La logique, ce pathétique effort de l'homme pour ne pas être entraîné par la fatalité.

— Le sort en est jeté.

Et il frissonne, peut-être parce qu'il fait froid, un froid qu'augmente encore le squelette nervuré des arbres en hibernation et les vapeurs qui sortent de la bouche des petits vieux, engoncés dans un cache-nez,

eux, tassées sous un bonnet, elles, déambulant sur le gravier du jardin ou assis sur les bancs. Entre les toux et les conversations matinales progresse comme un sentiment collectif qu'il faut faire silence à cause de quelque chose qui est là. Un vieil homme très droit, sans cache-nez, en cravate, parapluie dans une main, l'autre bras collé dans son dos, marche dans ce couloir de silence, poursuivi par quelque commentaire, des regards ironiques. Une cloche sonne et des bonnes sœurs surgissent dans la cour, appelant les vieillards à se rendre dans le réfectoire. Une jeune nonne court à la poursuite du vieil homme raide.

— Don Gonzalo, vous aussi, vous devez aller dans la salle à manger.

Le vieux se retourne et la regarde, hargneux.

— Je vois qu'il est impossible d'échapper à un comportement grégaire. On marche au coup de sifflet, ici.

— Au coup de cloche, don Gonzalo, allons, ne soyez pas méchant et allez dans la salle à manger. Après, vous viendrez vous plaindre que les autres vous tiennent à l'écart. Vous n'êtes pas gentil et pas docile.

— Je ne me plains pas que les autres me tiennent à l'écart. Je me plains d'avoir pour compagnons des bœufs avec une sonnaille au cou et des mégères. C'est plus fort que moi. Rien qu'à l'idée de m'asseoir dans le réfectoire avec cette bande de médiocres, j'en suis malade.

— Jésus, comme vous êtes orgueilleux ! Le bon Dieu vous punira. Le bon Dieu punit le péché d'orgueil.

— Laissez-moi tranquille avec vos histoires à faire peur, ma sœur. Dieu a assez de problèmes avec le pape qu'il a sur les bras sans aller s'occuper de moi.

— Jésus, je n'ai rien entendu, tenez. Voilà que vous blasphémez, maintenant, un démon, vous êtes un démon.

Le vieil homme hausse les épaules et accepte de se rendre dans le réfectoire. À son entrée se répètent les regards acerbes et les rebuffades. Don Gonzalo s'assoit sur un banc et fait en sorte de mettre ses bras de manière à ne pas frôler ses voisins de table. Une sœur récite le bénédicité et, tandis que don Gonzalo parcourt du regard, l'un après l'autre, les occupants de la salle, une immense tristesse voile ses yeux et deux larmes finissent par apparaître, qui ne vont pas jusqu'à tomber dans son assiette de soupe fumante. Au contraire, il les réabsorbe et les ravale quand s'approche de lui la sœur de tout à l'heure, rongée par la pensée maligne que le vieux lui a injectée dans le sang.

— Don Gonzalo, je n'ai pas du tout aimé ce que vous avez dit du Saint-Père. Qu'avez-vous contre un homme aussi parfait ?

— J'ai dit qu'il n'a rien d'un pape, ma sœur.

— Et s'il n'a rien d'un pape, qu'est-ce qu'il est ?

— Un athlète. Il suffit de voir comment il s'étale par terre à tout

bout de champ pour embrasser l'asphalte des aéroports.

— Il le fait pour démontrer son amour de tous les pays et de tous les peuples.

— Les aéroports sont partout pareils.

Et la bonne sœur s'en va à temps pour ne pas l'entendre grogner :

— Bande de clowns !

Sœur Lucia n'a pas bien dormi et elle le doit en partie à un fragment de rêve qu'elle se remémore par bribes le lendemain. Elle a vu le Saint-Père habillé en Superman qui volait dans le ciel de l'hospice et, une fois l'oiseau posé à terre, elle l'a vu qui se penchait pour embrasser le sol de la cour, alors elle a vu don Gonzalo avancer, un gourdin à la main, et il a fallu pas moins de trois sœurs pour empêcher l'attentat. Le Saint-Père bénissait à distance prudente son agresseur raté, mais de la bouche du vieux comme de celle du pape sortaient des insultes de plus en plus épouvantables. Sœur Lucia décida qu'elle ne pouvait commencer sa journée dans un tel état d'esprit et elle alla raconter ses tribulations à la supérieure, non dans l'intention de faire du tort au vieil homme, mais de se libérer de la responsabilité de porter enkystées en elle les opinions blasphématoires de don Gonzalo sur Sa Sainteté.

— Il faut agir avec tact, sœur Lucia, mais avec énergie. Nous ne pouvons punir quelqu'un parce que, dans son cœur ou dans son âme, n'a pas pénétré la vérité révélée, mais nous pouvons au moins lui demander de respecter nos croyances.

— Ils sont si vieux, ma mère.

— Les vieux aussi offensent Dieu, ils n'ont pas de dispense parce qu'ils sont vieux. S'il a toute sa tête pour le reste, il peut aussi avoir toute sa tête quand il s'agit de respecter les croyants. La prochaine fois qu'il s'exprime de manière aussi irrespectueuse, pour ne pas dire blasphématoire, à propos du Saint-Père, venez me trouver et me raconter ce qui s'est passé, et j'irai dire deux mots à ce petit monsieur.

Après cette conversation, sœur Lucia eut des remords. Elle ne doutait pas que la supérieure eût raison, mais elle craignait les effets de cette raison, plus pour le pauvre don Gonzalo que pour elle-même. Ce vieil homme, elle se le représentait comme un oisillon orgueilleux mais fragile, exposé à tous les dangers, dont le principal était la vieillesse, auxquels venait s'ajouter maintenant la toute-puissance blanche et ailée de la mère supérieure. Mais il était de règle dans la maison de s'ouvrir toujours à elle, de ne garder aucune préoccupation sur l'estomac, et il lui apparaissait qu'elle avait agi comme elle le devait. Ses rapports avec don Gonzalo étaient autre chose, mais elle apaisa sa conscience en se disant qu'en fin de compte elle ne voulait que le salut de son âme et qu'il faut presque toujours sauver les pécheurs malgré eux, surtout quand ils ont renié toute idée de divinité

et n'admettent pas, et ne savent même pas, dans leur négation, qu'ils sont pécheurs. Le père Clemente l'avait dit très clairement : il n'est pire pécheur que celui qui ne sait pas qu'il pêche, car le pécheur conscient de l'être vit dans l'angoisse du péché et a toutes les chances de trouver son chemin de Damas. À quoi ça ressemble, Damas ? Sûrement à la ville qu'elle a vue dans un film qui l'a bouleversée, il y a longtemps. Aladin et la lampe merveilleuse.

La cloche du réfectoire sonne et c'est le signal pour que renaisse l'activité dans cet entrepôt de vieillards. Sœur Lucia remercie le ciel de lui avoir donné l'occasion de leur être utile un jour de plus et s'en va vers le dortoir d'un pas ailé d'ange drogué de félicité. La petite sœur a ouvert les portes en grand et fait tinter la clochette du dortoir.

— Allons, allons, messieurs, on se lève, on fait sa toilette et on va faire un petit tour.

Commentaires maussades ou demi-ensommeillés de vieillards pris à rebrousse-poil, qui détonnent avec le ton chantant de la nonne.

— La mère qui l'a fait naître.

— Pourquoi qu'elle envoie pas sa mère faire sa toilette et son père se promener ?

— Moi qui étais dans mon meilleur sommeil.

Pourtant les vieux sortent du lit et prennent en traînant les pieds la direction de la salle de bains. Tous sauf un, et la personnalité du vieillard dissident se devine à l'air mécontent et résigné à la fois que prend sœur Lucia.

— Don Gonzalo ! Ce n'est pas possible ! Allons, allons, tout le monde est déjà levé.

Mais don Gonzalo s'en fiche, son corps se devine dans un lit situé au bout de la salle. Son apparente résistance à la réalité du nouveau jour est telle qu'il cache sa tête sous l'oreiller.

— Don Gonzalo. Que je n'aie pas à vous le répéter. Je vais être obligée de prévenir la supérieure et elle appellera vos neveux.

Enfin, la religieuse se décide et va vers le lit. Elle secoue doucement le corps.

— Don Gonzalo.

Elle le secoue avec plus d'énergie mais elle remarque un abandon particulier, l'abandon d'un corps vidé de sa vie. Elle retire sa main, effrayée.

— Don Gonzalo, je vous en prie.

Elle soulève l'oreiller et la réalité est là. Le visage violacé, bouche ouverte, de l'homme mort apparaît, tourné vers la sœur qui pousse un cri qu'elle réprime trop tard de la main, juste avant de commencer sa course vers les bas quartiers de la mort.

Quand on est mort à l'hospice des Petites Sœurs des Pauvres, nom populaire et métaphorique de l'institution Le Refuge du Troisième

Âge, est obligatoire le passage dans une étroite et haute salle carrelée de jaune, sans autre lumière que celle qui filtre par une fenêtre digne des remparts d'une forteresse. Tous les cadavres se ressemblent. Mêmes joues creuses. Même volonté de ressembler à un mascarón sculpté, aux volumes rehaussés par toute sorte de creux. Le docteur a terminé son examen et se lave les mains dans un lavabo.

— De quel péché me parlez-vous ?

— Ce qu'il a dit du Saint-Père.

— Nous allons prier pour lui et à la grâce de Dieu.

Le médecin salue les religieuses, élude leurs questions et sort dans le jardin où l'attend un curé occupé à shooter dans des cailloux.

— C'est un cas bien étrange. Je n'aurai pas d'éléments plus solides tant que je n'aurai pas fait l'autopsie, mais cet homme s'est asphyxié sous son oreiller et il en est mort. C'est presque impossible qu'un homme de sa vigueur n'ait pas pu se l'enlever de dessus et aucun voisin de lit ne l'a entendu essayer de se dégager pendant qu'il s'étouffait.

— Ils devaient croire qu'il rêvait, et puis vous savez bien qu'ils ne pouvaient pas le sentir, tellement il prenait tout le monde de haut.

— Prévenez sa famille. Il a des enfants ?

— Non. Des neveux. C'est eux qui l'ont amené ici.

— Prévenez-les. L'autopsie pourrait compliquer les choses.

— Elle peut surtout les compliquer pour l'hospice. La supérieure connaît vos soupçons ?

— Bien sûr. Elle a été la première à être au courant.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Eh bien, voyez-vous, elle m'a dit quelque chose qui m'a surpris. Elle m'a demandé si l'autopsie était inévitable.

— Peut-être que le découpage du cadavre lui fait horreur.

— Si horreur il y a, je ne crois pas qu'elle se place ici. La supérieure était plutôt préoccupée par ce qui risquait de venir après. Je la connais assez bien et elle a pour principe de se compliquer la vie le moins possible. Moi, dans ces conditions, je ne peux pas signer le permis d'inhumer, vous devez me comprendre. Personne, dans l'état physique où se trouvait cet homme, ne meurt étouffé par le seul poids naturel d'un oreiller. N'importe comment, vous connaissez le médecin légiste. Il ne va pas chercher midi à quatorze heures et si on fait pression sur lui si peu que ce soit, il écrira dans son rapport que le type est mort de la rougeole et il signera.

— La vérité est la vérité.

— Il y a des vérités nécessaires et des vérités non nécessaires. Je suis un technicien, et un technicien responsable. Je ne signerai pas le permis d'inhumer sans autopsie. Je n'ai pas non plus l'intention de prendre parti dans mon rapport. Je me contente de remettre mon

rapport au médecin légiste. À chacun son lot.

Et quel est mon lot ? Le curé se dit que la meilleure chose à faire, c'était de laisser venir les événements, aussi proches désormais qu'inévitables, et pendant quelques jours il rôda dans le couvent, occupé par les assistances spirituelles, les messes, les neuvaines et autres adorations, l'attention partagée entre son travail et tout un arrière-plan de va-et-vient de mots et de personnes. La garde civile. Deux policiers en civil de Ciudad Real. Le secrétaire du tribunal. Mais pas de neveux. La famille de don Gonzalo ne se montra pas et toute la vie de l'hospice s'installa dans le no man's land de l'ambiguïté et de la remise à plus tard. Les vieux devinrent plus silencieux, les bonnes sœurs plus hystériques et le lit de don Gonzalo resta vide jusqu'à l'arrivée d'un nouveau pensionnaire de Torrelodones : un ancien muletier sanguin et hémiplégique qui se laissa tomber dessus avec l'intention de ne plus se lever pendant le temps qui lui restait à vivre dans ces murs. Sœur Lucia rassembla les rares objets qui avaient appartenu à don Gonzalo et, après avoir consulté la supérieure, les donna à monsieur le Curé au cas où il voudrait les examiner, car ils pouvaient contenir des secrets humains qu'un homme comprendrait beaucoup mieux que ce chœur de pauvres femmes assurément archangéliques.

Le curé a enlevé sa veste clergyman et il est en manches de chemise, chez lui. Il se laisse tomber sur un canapé et regarde le carton posé sur la petite table au milieu de la pièce. Il soupire et attrape le carton, le pose sur ses genoux et marmonne :

— Tout ce qui reste de Gonzalo Céspedes.

Instruments de rasage, une vieille photographie d'une femme jeune et d'un enfant qu'elle tient par la main, des sous-vêtements, un vieux pull-over épais, des lunettes cassées et un gros cahier à couverture rouge que le curé caresse et finalement se décide à ouvrir pour lire sur la première page : « Mémoires de guerre et de paix de Gonzalo Céspedes Iturrioz, commandant des milices populaires de la Seconde République espagnole. »

Le curé se sent attiré par ce qu'il tient entre les mains et commence à lire.

« À en croire mon bon ami Manuel Azaña, l'Espagne avait cessé d'être catholique. »

Il poursuit sa lecture, d'abord à contrecœur, mais lentement l'intérêt augmente, les feuilles tournent et, avec elles, les heures à sa montre. Une histoire plutôt de guerre que de paix, qui commence étrangement dans un séminaire de Valladolid où une vocation religieuse ténébriste allait échouer, traumatisée par le soleil des désirs d'un homme sortant de l'adolescence et découvrant presque en même temps la sexualité et la politique. La proclamation de la République, le troc de la soutane

contre un pistolet dans des groupes d'action anarchiste, l'incompréhension d'une famille de latifundistes riches, les putes à permanente vinaigrée de Valladolid, l'amour pour une jeune enseignante anarchiste et la découverte de la fraternité révolutionnaire qui pouvait même aller jusqu'à l'annihilation du moi :

«... L'amitié qui nous unit fut si grande, si sacrée par le lien que créent le danger et le sang que nous décidâmes de nous appeler frères, au moins les cinq camarades les plus intimes, et comme l'un de nous, sans doute le plus intelligent ou le plus formé, se faisait appeler Mozart parce qu'il aurait voulu être musicien et qu'il admirait le divin monstre, nous nous appelions tous Mozart : Mozart un, Mozart deux, Mozart trois, Mozart quatre et Mozart cinq. J'étais donc Mozart trois, puisque le un revenait au père du bébé et que nous nous étions distribué les numéros restants selon l'ordre précis de notre arrivée dans le club. Ma compagne assistait à nos jeux avec compréhension, parce que c'étaient des années de générosité et de compréhension, comme on n'en verra plus jamais dans cette Espagne de retourneurs de veste. Nous n'avions rien à nous, pas même un quignon de pain. Si l'un de nous disait : "C'est à moi", aussitôt la condamnation foudroyante des autres retombait sur lui. Innocence de la jeunesse ou instinct de l'histoire ? Des années, bien des années plus tard, je ne saurais encore répondre de manière satisfaisante à cette question. Sans doute voit-on les choses de façon bien différente à soixante-dix ans qu'à vingt, mais quand est-on plus dans le juste, ou, pour mieux dire, quand est-on plus dans le vrai ? Si tout le monde communiait dans le credo qui fut celui de notre jeunesse, la justice serait de ce monde et telle a été l'aspiration secrète de l'humanité jusqu'à ce qu'arrive la corruption du néo-capitalisme qui achète les consciences en échange de la promesse du veau d'or...»

Des pages et des pages qui ventilent et fatiguent les pupilles de monsieur le curé et le font s'écrouler sur le canapé, toutes lumières allumées, le cahier allant, dans une lente glissade, se poser par terre à côté du carton plein de si maigres biens ». Et quand il commence à faire jour, le curé se réveille, reprend pied dans la réalité, voit le carton, le cahier et se précipite sur lui à la recherche d'une page précise, d'un paragraphe précis «... à partir de ce moment-là, j'ai su que, tôt ou tard, mes frères me tueraient...»

Ensuite, des feuilles arrachées et une expression interrogative et inquiète sur le visage du curé.

— J'ai un ami qui est curé, Biscuter.

— Vous, vous avez de tout, chef.

— Quand je l'ai connu, il n'était pas curé. C'est curieux, quelquefois, je fais le bilan des gens que j'ai connus et que je connais et ils se divisent en deux catégories : les rouges et les voyous. Les premiers, je

les ai connus quand j'étais plus jeune, les autres, depuis que je fais ce métier.

— Et le curé, à quel groupe il appartient ?

— Au premier. Il a eu une vocation tardive. C'était un de ces chrétiens marxistes dont nous disions deux choses l'une, ou ils sont de plus en chrétiens, et de moins en moins marxistes, ou ils sont de plus en plus marxistes et de moins en moins chrétiens. Lui, c'est la première évolution qu'il a connue. Sa compagne est morte d'un cancer et il s'est fait curé.

— La tristesse, ça pousse à faire des choses comme ça, chef. J'ai eu un oncle qui était lampiste, et qui était aussi rentré comme moine parce que sa femme était morte d'une saleté. Je me souviens qu'une fois ma mère m'avait emmené au couvent pour le voir. Il était en train de creuser la terre, et quand il a entendu ma mère l'appeler, il a levé la tête comme ça, comme je fais là, chef, et il nous a regardé en souriant. Si vous aviez vu sa figure, chef. Je n'ai jamais revu une figure comme celle-là. Quelle paix ! Quelle sérénité ! Je ne crois pas aux curés ni aux saints, chef, mais je crois en quelque chose. Je ne sais pas en quoi, mais en quelque chose. Et vous ?

— Arrête avec tes salades. Tu aurais besoin de t'éclaircir les idées. J'aimerais voir la tête que tu feras le jour où tu découvriras ce que c'est, ce quelque chose auquel tu crois.

Biscuter repartit dans la petite cuisine sous une volée de discours portant sur la cause ultime de l'univers assaisonné d'apostilles à propos d'un plat de riz aux artichauts qu'il était en train de préparer. Un peu d'oignon et d'ail revenus à l'huile, beaucoup d'artichauts, du safran et du poivron rouge, rien d'autre. Total, rien de glorieux, si vous voulez mon avis. Je ne sais pas pourquoi vous faites tellement d'économies, chef. Un de ces jours, vous finirez par claquer comme tout le monde et les vers mangeront ce que vous avez mis de côté. Pendant un moment, Carvalho se rappela son ancien ami, témoin du Christ, qui marchait en tête des manifestations en se croyant protégé par la cuirasse de sa foi et recevait plus de coups de matraque que tous les autres manifestants réunis. Son coup de téléphone lui était parvenu d'un pays appelé oubli, plutôt que sou venir. Il ne réussit même pas à recomposer tout de suite ses traits au bout d'un tunnel de temps creusé par trente ans d'éloignement. En marge du téléphone, une histoire de guerre civile et de mort : un vieux bonhomme qui portait sa mémoire guerrière sur lui et était mort de manière suspecte.

— Il y a certains aspects particuliers trop longs à exposer au téléphone. Je te charge de l'affaire. Est-ce que tu peux venir ?

— Où ça se trouve ?

— Alamar est dans la province de Ciudad Real.

— La Manche est un trou où je deviens chèvre.

— Tu seras toujours le même. Tu es capable de sacrifier une amitié pour un bon mot.

Mais il n'eut pas envie de sacrifier une amitié ou bien s'agissait-il d'autre chose que d'amitié, de curiosité, par exemple ? Échanger l'horizon des Ramblas, du rata de Biscuter, de la maison de Vallvidrera, du choix de plus en plus laborieux des livres pour allumer son feu, échanger cela contre un voyage l'excita un bref instant. Assez pour avoir déjà quatre cents kilomètres derrière lui et trois cents devant. Le premier doute l'assaillit quand il mangea, dans un restaurant au bord de la route, des lentilles au chorizo. Ce mets solide le cloua sur sa chaise et l'inquiéta. Qu'est-ce que je viens foutre dans cette affaire sacro-agraire ? Mes impulsions me perdront. Et ce pessimisme, qui avait grandi au cours des trois cents kilomètres restants, s'accrut quand il entra avec sa voiture sur la Grand-Place d'Alamar, entourée de portiques, naturellement, comme, dans la Manche, une grand-place qui se respecte, et équipée de tous les lieux communs sur la couleur, le volume et la texture de la rude austérité manchègue, entre autres philosophies grâce auxquelles l'Espagne de l'intérieur se défend de l'invasion des barbares de la périphérie et se permet de les envahir la première, en prévention. Encore heureux que le fromage sera bon, et l'agneau. Mais il n'y avait pas d'agneau pour dîner et le fromage était un manchego tellement industriel qu'il avait l'air d'avoir été fabriqué avec les excédents de la récolte de pommes de terre de l'année, apparemment excellente. Le curé lui servit un dîner frugal composé de blettes étuvées au lard et d'un merlan frit dans la posture imbécile du poisson qui se mord la queue.

— C'est une femme du village qui me fait la cuisine. Ce n'est pas si mal. Je ne suis pas difficile.

— Tu fais partie des gens qui mangent pour vivre et ne vivent pas pour manger.

— Exactement.

— Je connais le refrain.

Victorino avait vieilli avec une certaine dignité, avec plus de dignité que Carvalho, reconnu celui-ci plus tard, devant le miroir qui avec une cuvette et un broc composaient toute la salle de bains mise à sa disposition. Mais c'était après, après qu'il eut compensé avec un bon Cerdán le dîner vulgaire, bien qu'arrosé par un excellent vin du cru, de ceux que les paysans offraient encore aux curés pour cicatriser les blessures de leur âme.

— Depuis que ça s'est passé, je n'arrive pas à me sortir cette idée de la tête. Et les sœurs...

Les sœurs, les sœurs, il ne manquait plus que ça. Du fromage de patates et des sœurs.

— Et les sœurs, qu'est-ce qu'elles en disent ?

— Les sœurs sont désorientées, pauvres femmes, c'est ce qui leur est arrivé de pire depuis qu'on a changé leur uniforme et qu'on leur a raccourci la jupe.

Carvalho regarde le curé avec une certaine malice.

— C'est bien la première fois que j'ai un curé comme client.

— Et c'est la première fois que je suis à tu et à toi avec un détective privé.

— Pour moi, c'est comme si j'allais à la messe, et je n'y suis pas allé depuis 1943.

— Pour moi, c'est comme si j'étais au cinéma.

— Qu'est-ce qu'il t'a pris de te faire curé ?

— Et toi détective privé ?

— Tu avais déjà quelque chose du curé quand nous étions à l'université et au parti.

— Probablement. En tout cas, j'ai toujours voulu être un curé spécialisé. Si je n'avais pas réussi à avoir un poste paumé, curé d'un petit village et aumônier d'un hospice de vieillards paumé, je n'aurais pas été curé du tout. J'aime les coins et les causes qui agonisent.

— Tu peux dire que tu es un sacré veinard, tu sais ce que tu aimes. Elle n'est pas ordinaire, l'histoire du vieux.

Carvalho feuillette le cahier rouge, le ferme et le jette sur le bureau.

— Les sœurs sont d'accord pour te payer.

— Et la police, qu'est-ce qu'elle en dit ?

— Le rapport du médecin légiste est ambigu. Il parle d'une possible défaillance cardiaque provoquée par l'évanouissement et qui aurait rendu possible l'asphyxie. L'ordre des facteurs modifie le produit, dans le cas présent. Parce qu'il y a eu asphyxie et arrêt cardiaque et que don Gonzalo avait l'habitude de dormir la tête sous son oreiller. Après vient s'ajouter une série de facteurs complémentaires difficiles à expliquer. Dans l'hospice, on sent la terreur ou l'angoisse partout. C'est bien simple, deux ou trois vieux ont essayé de s'enfuir, comme s'ils avaient peur ou qu'ils étaient inquiets.

— Et la famille de don Gonzalo ?

— Encore un point mystérieux. Ce sont des neveux qui l'ont amené à l'asile, et ils ont laissé des adresses à Santander qui se sont révélées fausses. En revanche, don Gonzalo leur écrivait, d'après ce que racontent les sœurs.

— Et les fausses adresses ?

— On ne sait pas. Les rares fois où il descendait au village, il en profitait pour mettre ses lettres à la boîte.

— Il n'y a pas un facteur dans le village qui regarde où les habitants écrivent ?

— Il mettait ses lettres directement dans la boîte du train postal. Pour ta voracité de détective, je ne peux te donner qu'une seule piste.

Il utilisait toujours des enveloppes par avion, d'où je déduis qu'il écrivait probablement à l'étranger.

— Mais, tout de même, cet homme devait bien être recensé ou inscrit quelque part, on doit savoir s'il était veuf ou marié, s'il avait des enfants ou pas, il devait recevoir une pension, il devait avoir une carte de Sécurité sociale, une carte d'identité.

— Je te résume en peu de mots : carte d'identité fausse, le numéro correspond à la carte d'un représentant de commerce espagnol décédé au Mexique. Tous les papiers le concernant ont disparu de l'état civil de l'endroit où il semble qu'il soit né, un village dont les archives ont brûlé pendant la guerre civile. Le lieu de naissance des Mémoires peut être faux. Il n'est pas inscrit comme travailleur en Espagne au moins depuis les premiers recensements qui ont été faits après la guerre. Rappelle-toi ce qu'il dit dans ses Mémoires. Il est d'une grande précision pour tout ce qui se passe avant la guerre et il commence à être très flou à partir du moment où il va remplir cette mission à Carthagène. Ce ne sont pas des Mémoires rédigés sur le moment, mais a posteriori, et à partir de cet épisode-là il y a comme un désir d'occultation, de donner les faits en code, il commence à utiliser des initiales pour parler de certaines personnes en particulier et même l'écriture est différente, c'est l'écriture d'un homme troublé.

— J'insiste. Que dit la police ?

— Le rapport du médecin légiste peut donner lieu à n'importe quelle interprétation officielle possible. Si aucun parent ne fait de vagues, qui a intérêt à s'inquiéter du sort d'un vieux maniaque, d'un vieux râleur ?

— Les affaires idiotes me donnent faim.

— Nous pouvons aller manger chez moi. Je ne sais pas ce qu'aura préparé ma femme de ménage.

— Désolé pour les talents culinaires de cette brave dame, mais je préfère t'inviter à manger quelque chose de correct.

— Tu n'as pas aimé le dîner d'hier soir ?

— J'ai beaucoup changé ces derniers temps. Je n'ai plus le palais frugal, au contraire. Il y a deux choses que je hais par-dessus tout : les œufs durs et les merlans qui se mordent la queue.

— Ah bon. Remarque, moi, je ne mange pas toujours aussi simplement. De temps en temps, je vais manger au couvent, elles cuisinent assez bien.

— Les merlans pour les camarades de l'époque héroïque et les gueletons avec les bonnes sœurs.

Il y a un temps pour tout.

La guerre civile. Plus Carvalho avançait dans la lecture du témoignage de Gonzalo Céspedes, ou quelque nom qu'il portât, plus il était obligé de se rendre compte que, pour beaucoup d'Espagnols, la guerre civile n'était pas finie. Elle était vivante dans ces pages de

mémoire reconstruite, et c'était à cette reconstruction même qu'il fallait attribuer le regard joyeux que, de temps en temps, le narrateur jetait, plus que sur les péripéties de la guerre, sur les épisodes rebâties de sa jeunesse.

Surtout sur les liens serrés qui l'unissaient aux Mozart, cette véritable collection de frères, plutôt que de camarades, sans noms ni prénoms, dont il traçait à grands traits un portrait idéalisé encore qu'aigre-doux. La guerre civile ? se demanda – ou lui demanda – la mère supérieure pendant la première audience qu'elle lui avait accordée. Vous croyez que la guerre civile a quelque chose à faire dans cet imbroglio ? Ces Mémoires, ce n'est pas beaucoup pour nous faire une idée d'un homme qui est plus mystérieux que jamais.

— C'était peut-être son seul bagage.

— C'est vrai qu'il avait peu de biens terrestres, pourtant les personnes qui nous l'avaient amené avaient déposé une jolie somme à son nom, dont la majeure partie a été dépensée pour son entretien.

— Une fois son pécule complètement épuisé, qu'auriez-vous fait de lui s'il n'y avait pas eu de nouveau dépôt ?

— Nous l'aurions gardé. C'est un principe de notre institution, nous ne renvoyons pas les gens qui ne peuvent plus payer ; cela dit, à l'entrée, nous demandons toujours un petit apport personnel, sinon, nous ne pourrions pas tenir.

« J'observe la nouvelle réalité espagnole, après cette longue absence, et j'ai l'impression de vivre au milieu d'un peuple d'amnésiques ; Personne ne veut plus se souvenir de la guerre. Les uns parce qu'ils ont mauvaise conscience d'avoir gagné comme ils ont gagné et d'avoir administré la victoire comme ils l'ont fait. Les autres parce qu'ils ont encore la peur des vaincus au ventre... »

Il ne raisonnait pas mal, le vieux bonhomme.

— Vous avez entière liberté de mouvement dans le pavillon des hommes. Si vous voulez vous rendre dans celui des femmes, il faudra nous demander la permission.

— Les gens des deux pavillons se voient, se parlent ?

— Normalement non. Les jours de fête. Nous ne pouvons pas non plus les empêcher de se voir et de se parler quand ils se promènent hors les murs ou dans le village. Mais chez nous, il n'y a jamais eu de quoi alimenter les ragots, comme cela se passe ailleurs. Peut-être parce que les femmes nous arrivent, les pauvres vieilles, très diminuées.

— Plus que les hommes ?

— Notre règlement stipule que le pavillon des femmes est réservé à des personnes qui ne peuvent plus s'en sortir toutes seules. En fait, c'est plus un mouroir qu'un lieu de séjour pour le troisième âge.

L'antichambre du cimetière. Une antichambre peuplée de solitudes.

— Je ne veux pas avoir l'air trop pressé, madame, mais j'ai cinquante ans et je dois commencer à penser aux dix dernières années de ma vie. Vous connaissez bien les différentes catégories de maisons de retraite qu'on trouve en Espagne ?

La supérieure, d'un œil méfiant, scrute son visage y cherchant l'affleurement de moquerie qui ne transparaît pas dans ce qu'il dit.

— Vous n'avez pas de famille ?

— Non. Même pas un chat.

— On trouve de tout. Depuis les plus minables, pour de pauvres gens qui n'ont même pas un lit où mourir, jusqu'aux résidences avec appartements individuels, chauffage central, femme de ménage, infirmière.

— Exactement ce qui me plairait. C'est très cher ?

Le curé s'agite, mal à l'aise, dans son fauteuil et lance à Carvalho des regards pressants. Il respire quand la supérieure met fin à l'entretien et s'éloigne, enveloppée dans le frou-frou de ses jupes et de ses jupons.

— Pourquoi tu t'es fichu d'elle ?

— Moi ? Pas du tout. Je voulais me renseigner, voilà tout. Toi, bien sûr, tu es curé, tu auras toutes les maisons pour curés au rencart que tu voudras, nous, dans le civil, on n'a rien de tout ça.

— Et tu penses déjà à ta vieillesse ?

— J'ai toujours pensé à ma vieillesse. Pas à ma mort. À ma vieillesse.

— Tu es un matérialiste conséquent.

— Je sens une odeur de cuisine qui doit être meilleure que la tienne.

Il suivit son ami jusqu'au réfectoire où une table avait été dressée pour eux deux, une heure avant le repas que les religieuses prenaient en commun. Une odorante soupe de vermicelles fumait sur la table et Carvalho attrapa une poignée de parfum avec sa main et la porta à ses narines.

— Rien qu'à l'odeur, voilà qui promet.

Il y avait quelque chose dans son comportement qui ne cadrerait pas avec l'image que le curé gardait de lui. Il se sentait observé par son ancien camarade, qui semblait s'interroger en permanence sur le sens de sa conduite.

— Je t'avais bien dit qu'elles étaient bonnes cuisinières.

Carvalho s'affaire, penché au-dessus de la soupière, et hoche la tête en signe d'approbation.

— Des vermicelles en soupe, solides et inspirés. Il faudra que je leur demande la recette, mais je crois que la clé, c'est le boudin noir qu'elles y mettent.

— Si c'est toi qui le dis.

Une nonne enlève les assiettes placées devant les deux seuls hommes admis à la longue table du réfectoire monacal. Elle revient avec un

plat, le curé lève la tête et tombe en extase à l'odeur qui s'en élève.

— *Crêpes** de pieds de porc à l'ailloli, une merveille, Carvalho, tu m'en diras des nouvelles.

Carvalho regarde avec un certain respect la jeune religieuse qui les sert.

— C'est vous qui les avez préparées, ma sœur ?

La religieuse rougit et évite le regard de Carvalho.

— Moi ? Pensez-vous. C'est sœur Salvadora, elle a un coup de main, si vous saviez, un coup de main !

— Félicitez le *chef** de ma part, dit Carvalho à la religieuse, qui n'a pas l'air de comprendre.

— Félicitez sœur Salvadora, rectifie le curé, et la nonne se retire en laissant derrière elle un sillage de petits morceaux de rire.

— C'était un type qui était raide, si raide qu'il en a oublié de respirer. Je dis ça pour plaisanter, jeune homme. Mais c'est une explication comme une autre. Il se tenait tellement droit qu'il avait l'air d'un joueur de basket-ball, comme on les voit à la télé. Il regardait toujours par-dessus votre épaule, même si vous le dépassiez d'une tête. Je ne l'aimais pas du tout, et si vous demandez aux autres, vous entendrez le même son de cloche. Ce type-là ne disait jamais bonjour. Si vous voulez mon avis, c'était un fils de marquis qui avait été abandonné dans un panier à la porte de cet hospice de merde.

— Vous n'aimez pas la maison de retraite ?

— Maison de retraite ? Vous vous foutez de moi ? C'est un hospice, ni plus ni moins.

— Et les bonnes sœurs ?

— Vous faites partie de la famille ? Non ? Je vous disais ça parce que je vous ai vu manger avec le curé dans le réfectoire. Alors, puisque vous ne faites pas partie de la famille, et sans vouloir offenser personne, je pense que la meilleure des sœurs d'ici est une garce et que ma bru, c'est une sainte à côté des autres, et pourtant ma bru est une sale bête qui ne me laisse même pas voir mes petits-enfants, ni rien.

— Ne faites pas attention à ce qu'il dit, elles sont très gentilles.

— Peut-être qu'elles sont gentilles avec vous parce que vous êtes une grenouille de bénitier et que vous passez la journée à demander pardon au bon Dieu et à battre votre coulpe. Mon père, Dieu ait son âme, me disait toujours : méfie-toi des hommes qui demandent pardon et de ceux qui soulèvent la poussière de par terre quand ils pètent, sauf votre respect. Vous, monsieur, vous êtes de passage, vous allez partir et nous, nous resterons ici. Alors, si elles vous demandent ce que nous vous avons raconté, dites à ces salopes que nous les aimons beaucoup et que ce sont de véritables saintes.

Le conclave de vieillards hoche la tête pour réprover la prise de

parole caustique d'un homme grand et nerveux qui parle autant avec son corps qu'avec sa bouche.

— Alors, comme ça, don Gonzalo était un type raide.

— Un orgueilleux.

— Il était très orgueilleux, très, dit le petit vieux au béret, ses mains érodées appuyées sur sa canne.

— Très, très, corrobore le chœur des petits vieux.

— Il avait un orgueil incroyable. Grand bien lui fasse. Pour ce que ça sert. Ici, nous sommes tous pareils. Tous des vieux, voilà ce que nous sommes.

— Eh oui, corrobore le chœur.

— Il n'était pas des nôtres, déclare gravement le vieux protagoniste.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

L'homme mâche le vide dans sa bouche et regarde Carvalho d'un air mécontent.

— Putain, c'est si difficile à comprendre ? Il se croyait, voilà. Comme les aristocrates ruinés, qui dégringolent la pente et qui n'arrivent pas à le digérer. Ce n'est pas un endroit pour aristocrates, ici, c'est pour les crève-la-faim, comme nous.

— C'est vrai, insiste le chœur.

— Nous, nous sommes la démonstration même, vous m'entendez, monsieur ? La démonstration même qu'un père est capable de nourrir et d'élever douze enfants et qu'en échange douze enfants ne sont pas capables de donner à un père ne serait-ce qu'une chambre pour qu'il puisse y mourir en paix, au milieu des siens.

— Ça, c'est bien vrai.

Il semble que le chœur soit parfaitement au point et Carvalho prend congé d'un geste et poursuit sa promenade dans le jardin. Il s'assoit sur un banc, sort de sa poche le cahier rouge et commence à le lire, tout en observant, du coin de l'œil, les réactions qu'a provoquées son apparition. Carvalho classe deux flashes dans sa tête, deux vieux isolés qui tournent un identique regard attentif vers la provocation du cahier. Ensuite, il se plonge dans sa lecture et, des pages, semble surgir, restituée, toute la jeunesse de don Gonzalo.

« J'étais sur le front de Teruel quand je fus détaché en mission spéciale à Carthagène par le commandement de la division. La presse internationale s'était fait l'écho de l'exécution par un détachement de miliciens, sans ordre du tribunal militaire, de prisonniers rebelles et une conspiration du silence s'était installée autour de cette histoire. Le commandant me dit :

« — Gonzalo, vous êtes un homme de confiance et je sais que vous saurez aller jusqu'au cœur de la moelle de ce qui s'est passé. Nous n'avons pas beaucoup de commissaires politiques capables et sûrs comme vous. Vous avez été nommé enquêteur spécial.

« Ce soir-là, je consultai mes frères. La rumeur leur était parvenue et ils me dirent qu'il était capital que la réputation de la République ne soit pas souillée. Mozart un m'assura que j'aurais des appuis et que je devais aller au bout sans épargner les dirigeants locaux.

« — Tu verras, le défaitisme est partout.

« Je partis pour Carthagène et Mozart un vint me dire au revoir, accompagné de Mozart deux et de Mozart cinq.

« — On comprendrait qu'ils te fassent échouer, mais pas que tu aies les jetons.

« Était-ce sa manière de me regarder, de me parler ? Ce dont je suis sûr, c'est qu'à partir de ce moment-là, j'ai su que, tôt ou tard, mes frères me tueraient... »

Carvalho imagine les démarches du jeune homme, arrogant commissaire, interrogeant avec hauteur des chefs politiques et des officiers, mais une sensation de défaite cachée filtrait de la lecture des paragraphes suivants.

« Les morts étaient dans le trou, les vivants dans la merde. Il n'y avait plus rien à faire. Je m'embarquai à Altea sur un bateau de pêche et partis droit en Algérie. Je désirais quitter cet asile de fous que nous appelions l'Espagne. »

La mère supérieure, flanquée de deux religieuses, écoute les explications de Carvalho, et surtout la dernière question qui altère un peu, presque pas, le hiératisme de son visage.

— Vous n'avez pas remarqué ces derniers temps quelque chose de bizarre, un détail, même minuscule ?

— Nous sommes entourées, chaque jour, de détails bizarres, petits et grands. Nous sommes entourées de vieillards dont la plupart souffrent d'artériosclérose aiguë. Le bizarre serait qu'il n'y ait pas de détails bizarres.

Une religieuse veut parler mais se retient.

— Ma mère, je...

— Continuez, sœur Susana.

— Enfin, c'est un détail sans importance, mais souvenez-vous, le bout de papier.

— Quel bout de papier ? Expliquez-vous clairement, sœur Susana.

La religieuse rassemble son courage et raconte.

— Sœur Celia, qui fait le ménage, a trouvé ce bout de papier un jour qu'elle balayait le grand dortoir. Normalement, nous lisons tous les papiers qui traînent, parfois ce sont des messages qu'ils essaient de faire passer au pavillon des femmes, ou l'inverse... Enfin... Vous comprenez ce que je veux dire.

La religieuse rougit jusqu'aux oreilles, ce qui a pour effet de paralyser ses capacités oratoires.

— Continuez, ma sœur.

L'ordre de la supérieure a résonné, sec.

— C'est-à-dire que nous trouvons beaucoup de petits mots qui sont très clairs. Mais un jour sur un papier, il y avait écrit : « Nous nous verrons à Prague. » Je ne sais pas si ça peut vous être utile.

— Prague ?

Les yeux de la supérieure, de Carvalho, du curé contiennent la même interrogation.

— Apparemment, c'est un code, remarque Carvalho.

— Ce pourrait être aussi le titre d'un livre, suggère le curé.

— Peu de livres circulent chez nous, intervient la supérieure. En général, les gens qui sont ici ne lisent pas beaucoup, et ceux qui le veulent ont les livres de notre bibliothèque. Sœur Consuelo est bibliothécaire. Est-ce que ce titre vous dit quelque chose ?

— Jamais de la vie, intervient précipitamment la religieuse restée jusqu'à présent silencieuse, comme si le titre évoqué eût senti le soufre. Pas de livres communistes chez nous – se justifie-t-elle, et elle ajoute, pour information –, et Prague est la capitale d'un pays communiste.

— Prague n'a pas toujours été la capitale d'un pays communiste.

— Mais aujourd'hui, c'est la capitale d'un pays communiste et sûrement pas pour rien, à mon avis, et pardonnez-moi, révérende mère, de prendre la parole. Mais moi je me dis, Madrid, par exemple, un livre sur Madrid, très bien, parfait, Madrid n'est pas la capitale d'un pays communiste. Pourquoi est-ce que Madrid n'est pas la capitale d'un pays communiste ? Pouvez-vous me le dire ?

— Parce que les tanks communistes sont trop loin.

— Parce qu'ici les communistes ont perdu la guerre. Le doigt de Dieu a été plus fort que le doigt du diable. En revanche, à Prague, les communistes ont gagné.

Carvalho laissa la bibliothécaire à sa science et chercha un refuge logique dans le regard serein de la supérieure. Pareille à un roi Bourbon français, gros, mais intelligent d'allure, elle aimait lire dans le regard des autres qu'ils respectaient en elle l'entité qu'elle représentait.

— Je ne comprends rien à ce charabia et à ce rendez-vous. Vraiment, je n'y comprends rien. Dieu nous a envoyé une épreuve et il nous faut bien l'accepter, mais je lui demanderai, la prochaine fois, de nous en donner une plus dure et plus facile.

Carvalho attendit d'être sorti avec le prêtre pour lui éclater de rire au nez, ce qui ne laissa pas de rendre son compagnon perplexe.

— Je ris parce que l'histoire ne passe pas en vain. De nos jours, même les bonnes sœurs demandent à Dieu de leur envoyer des épreuves qui ne soient pas trop difficiles. La race dégénère. Dis, tu y crois, toi, à tout ça ?

— Tu veux dire la religion, Dieu, les bonnes sœurs ?

— Évidemment.

— Je ne me pose plus la question. J'ai cru à moment donné et depuis plus de vingt ans j'agis comme si je continuais à croire. Ça me regarde.

— Notre pays semble affecté par une série de problèmes décisionnels qui touchent non seulement les gouvernants, mais encore les citoyens, par exemple la question du référendum sur le maintien de l'Espagne dans l'O.T.A.N. Les partisans du maintien comme les opposants veulent se réserver l'exclusivité de l'éthique. Pour les partisans du maintien dans l'O.T.A.N., leur position est la plus éthique, parce qu'elle coïncide avec l'éthique de l'État, c'est-à-dire avec le bien commun que l'État défend conformément à sa propre logique. En revanche, les opposants, parmi lesquels je me range, disent non. Il faut en appeler à une éthique référentielle plus essentielle : on ne peut prétendre avoir des objectifs de paix si l'on met en œuvre des moyens de guerre, objectivement bellicistes.

— Professeur Aranguren, quelles sont les raisons qui font que des intellectuels comme vous soient amenés en permanence à se prononcer dans un sens ou dans un autre ? À priori, il semblerait que ce que dit une personne instruite, ait plus de poids que ce que dit une personne ordinaire, mais...

— Le mot masochiste provient de Sacher-Masoch, l'auteur de *La Vénus à la fourrure*, un petit roman ingénu sur l'obtention du plaisir par la répression morale et physique qui ressemble à un conte pour bonnes sœurs à une époque où les Durnaux font de la publicité pour l'amour africain, l'amour grec, l'amour à la française. N'est-ce pas, Beatriz ?

— Je ne suis pas tellement d'accord avec José Luis Garcia Berlanga quand il parle de l'innocence du petit roman en question. Il faut le juger par rapport à la morale de l'époque à laquelle il a été écrit.

— Évidemment, je suis d'accord sur ce point. Sur ce point tu as raison. C'est comme si on nous disait aujourd'hui que Fortunata y Jacinta a été interdit parce qu'il fait l'apologie de l'adultère.

D'une radio l'autre, Carvalho conduit sur la route qui le ramène à Barcelone. Il a mis la radio et attrape au hasard des émissions, qui, additionnées, lui donnent une résultante absurde. Par moments il écoute, par moments il se concentre sur la conduite, par moments il murmure :

— Nous nous verrons à Prague.

« Après les éclaircissements que nous a apportés le professeur López Aranguren, nous allons maintenant entrer en liaison avec l'autre côté de l'Atlantique, nous allons parler avec un de ces Espagnols qui ont émigré, mais qui gardent toujours l'Espagne au cœur. Le Mexique,

refuge de tant d'Espagnols qui partirent pour se bâtir un avenir ou pour survivre après la barbarie de la guerre civile. Taxco, ici Barcelone. Don Ricardo Ardévol au téléphone ? Allô ? Je vous entends très mal...»

Don Ricardo Ardévol répond. Carvalho prête l'oreille à ce qui sort de son autoradio. Il coupe la retransmission radiophonique et la gravité de son visage semble augmentée encore par un double poids de pensées.

— Don Ricardo, vous m'entendez ? Nous savons que les exilés comme vous sont restés très proches de l'Espagne et de ce qui se passe ici. Savez-vous qu'il va y avoir un référendum ?

— Oui, monsieur. Je le sais. Sur l'O.T.A.N.

— Vous qui avez servi dans l'armée de la République, à qui donneriez-vous raison : aux partisans du maintien de l'Espagne dans l'O.T.A.N. ou aux opposants ?

— Beatriz Pecker est beaucoup plus jeune que moi, comme vous le savez sans doute ou comme vous l'avez deviné à sa voix ou aux informations qu'elle vous donne, les jeunes sont beaucoup mieux informés sur les questions sexuelles ou érotiques. Nous autres, nous étions obligés d'être plus affabulateurs, plus mythologiques.

— José Luis, ne te fais pas plus modeste que tu n'es, tu sais très bien que notre consultation érotique sur les ondes serait impossible sans ta science, qui est immense.

— Pour revenir à ce que nous disions, Beatriz, il y a deux sortes de masochisme. D'un côté le masochisme psychologique ordinaire, le plus commun. Nous sommes tous masochistes quelque part. De l'autre, le comportement dit aberrant, c'est-à-dire le comportement de ceux qui ne peuvent parvenir au plaisir qu'au travers de mauvais traitements ou même de ceux qui lient la pulsion de la jouissance amoureuse à la mort.

— Éros et Thanatos.

— Exactement. L'amour et la mort.

— Don Ricardo, ce que vous avez dit est très grave ou très touchant. C'est selon le point de vue où l'on se place. Vous reprendriez les armes pour la cause de la République ?

— Oui, dans ces conditions, oui. Mais je n'ai rien à dire sur le roi, hein ? C'est sûrement un Bourbon comme son grand-père, mais il n'est pas aussi canaille qu'Alphonse XIII.

Carvalho n'avait pas écouté ce qu'avait dit le vieil exilé sur ce qu'il pensait de l'O.T.A.N.

— Souviens-toi de la scène finale de *L'Empire des sens*. Le plaisir suprême est obtenu grâce à la strangulation de l'amant.

— Mais qui est-ce qui ressent le plaisir, celle qui étrangle ou celui qui est étranglé ?

— Il faudrait essayer pour pouvoir répondre à cette question.

— Biscuter, que ferais-tu si tu voulais connaître la véritable identité d'un mort, tout en sachant, un, qu'il a un faux nom, deux, que son visage ne peut être reconnu par aucun Espagnol raisonnable parce qu'il a dû vivre au Mexique pendant les quarante dernières années ?

Biscuter a froncé les sourcils et il se concentre sur la question tout en secouant le shaker.

— Vous me le demandez sérieusement, chef ?

— Oui.

— Alors, je publierais sa photo dans les journaux mexicains et j'attendrais que quelqu'un, un parent ou un ami, le reconnaisse sur la photo.

— Biscuter, tu as eu la même idée que moi, c'est exactement ce que je viens de faire. J'espère que le pilote d'Aeromexico à qui j'ai confié les photos ne va pas s'écraser en route et qu'elles arriveront à bon port.

— N'exagérez pas, chef. Si l'avion s'écrase, il y a beaucoup plus à perdre que vos photos. Vous êtes déjà allé au Mexique ?

— Oui.

— C'est un pays aussi *fermo* qu'on le dit ?

— C'est un beau pays.

— Vous auriez pu m'envoyer porter les photos. Je ne bouge jamais d'ici, chef. Vous m'avez promis de m'envoyer à Paris faire un stage de cuisine sur les soupes, et j'attends encore.

— Il faudrait que je pratique les tarifs de Nero Wolfe pour t'envoyer à Paris, Biscuter. Mais dès que je suis sur une affaire d'assassinat et que mon client a une agence de voyages, je te promets de demander à être payé en nature et tu iras à Paris, Biscuter, je te le jure.

Biscuter n'est pas très convaincu. Il arrête de secouer le shaker, le débouche et fait couler avec précaution un petit jet de liquide dans un verre à cocktail.

— Un gimlet, chef, comme dans les films.

Carvalho goûte.

— Tu as eu la main lourde pour le sirop de citron vert, Biscuter.

— Je vais ajouter du gin.

— Le gin non plus n'est pas bien. J'ai l'impression qu'il est trop sucré.

— Je ne suis pas dans un bon jour.

Carvalho s'intéresse plus au téléphone qu'au sentiment d'autocompassion de Biscuter, renfrogné parce qu'il ne reçoit jamais de compliments, toujours des critiques, toujours des critiques. Je lui ai fait l'autre jour des encornets à la bière du tonnerre de Dieu et il ne m'a pas encore dit s'il les avait trouvés bons. À l'autre bout du fil se succèdent des personnages consultés sur l'objet de recherche de

Carvalho. Sectes et sociétés secrètes en activité pendant la République et la guerre civile. Finalement, un ancien camarade d'université le met sur la piste d'Evaristo Tourón, de loin le meilleur spécialiste des sectes pendant la guerre. Il ne te répondra pas au téléphone, c'est un entable savant. Les véritables savants ne répondent jamais au téléphone. Tu vois d'ici Einstein en train de téléphoner ? Evaristo Tourón a installé sa tour d'ivoire dans un pavillon du passage de Permanyer, une île dans la mer réticulaire et grise de l'Ensanche barcelonais, à cinquante mètres des embouteillages, dans un microclimat de silences et ce palmiers tranquilles.

— Pourquoi voulez-vous voir mon père ? lui demande une fausse femme de ménage.

Sa réponse ne semble pas la convaincre, pas plus qu'elle ne convainc un vieil homme mal peigné, avec un œil de verre, qui hésite entre tourner son œil sain vers Carvalho ou vers les douze livres qu'il a ouverts sur son bureau.

— Vous m'interrogez sur des groupes qui ne sont pas recensés. Je ne pense pas qu'ils soient cités dans le *Compendio de sectas hispánicas* Hernández Colorado, mais en revanche je peux vous suggérer de parler avec un vieux fou obsédé par les petites sectes.

— Fou ? Je commence à être saturé de vieux fous.

— Celui-là est tellement fou qu'il est resté républicain. Qu'est-ce que vous en dites ?

Sur la porte, la plaque : « Association des soldats de la II^e République espagnole ». Carvalho pousse la porte et pénètre dans un vieil appartement du quartier gothique de Barcelone, garni de meubles déglingués qui ont connu un passé plus noble, décoré de drapeaux républicains, de portraits d'hommes politiques républicains parmi lesquels se détache, par sa taille, celui de don Manuel Azaña. L'entrée de Carvalho provoque un certain flottement chez les occupants du salon, regroupés autour de plusieurs tables, tous situés entre la maturité et la prémort, causeurs ou joueurs de musique, ou de dominos, et même chez un vieux, maigre jusqu'à la transparence, qui s'entraîne à des carambolages en solo sur un petit billard, avec des manières de Buster Keaton. Carvalho se penche au-dessus d'une table pour demander quelque chose et on lui montre le joueur de billard.

— Don Liberto Maestre ?

Le joueur, impassible, exécute un dernier carambolage, met sa queue de billard sur l'épaule et attend ce que Carvalho a à lui dire.

— Je suis envoyé par don Evaristo Tourón. Il m'a dit que vous étiez l'homme qu'il me faut.

Le vieux écarte les bras, comme surpris qu'il puisse encore être bon à quelque chose, et engage Carvalho à s'asseoir à la table voisine. Il hésite sur ce qu'il va faire, accueillir le nouveau venu ou exécuter un

carambolage de plus, et la tentation est plus forte que le devoir. Son carambolage réussi, il dépose la queue sur le râtelier, frotte avec ses mains l'imaginaire poussière déposée sur ses bras, s'assoit en face de Carvalho et fixe sur lui ses yeux d'oiseau de nuit.

— Don Evaristo m'a dit que vous étiez les archives vivantes de la franc-maçonnerie, des sociétés secrètes, des groupes de pression, etc., surtout pendant la période de la II^e République et de la guerre civile.

— On fait avec ce qu'on a. Après la guerre, la seule société secrète qui soit restée en activité, c'est le marché noir – le vieux rit de son audace et voit avec plaisir Carvalho sourire jusqu'aux oreilles.

— Je vous explique pourquoi je suis venu, en deux mots.

— Mozart, comme nom, à quoi ça vous fait penser ?

— À un musicien. Enfant précoce. Extraordinaire. Mort de faim, ou presque, comme tous les gens qui ont fait quelque chose pour changer la vie.

— Mais par rapport à une société secrète ou à quelque chose d'approchant ? Un commissaire politique, sur le front de Teruel, faisait partie d'une société secrète dont les membres s'appelaient Mozart entre eux. Par exemple, Mozart un, Mozart deux, etc.

— Mozart était franc-maçon.

— Mozart était franc-maçon, répète Carvalho pour lui-même. Alors, on pourrait imaginer que des membres d'une loge maçonnique utilisaient ce nom entre eux, comme pseudonyme.

— On pourrait, mais ça ne me dit rien. À l'époque, il y avait d'un côté la franc-maçonnerie normale, étatique, qui avait des liens avec l'étranger, et de l'autre des sous-sectes plus radicales qui se formaient par moments, plus ou moins bien intégrées au mouvement général.

— Et si je vous dis Prague par rapport à Mozart, qu'est-ce que ça vous évoque ?

— Mozart a vécu à Prague à un moment de sa vie. Entre Prague et Vienne, et les Pragoïs l'aimaient beaucoup, ils lui ont commandé plusieurs pièces, par exemple la K. cinq cent quatre, une symphonie qui n'a que trois mouvements, plus connue sous le nom de Prague.

Ils ne lui ont jamais pardonné d'être reparti à Vienne, où il allait chercher de nouveaux contrats et la reconnaissance. Mozart a appartenu à une loge de Prague qui s'appelait *À la vérité par l'union*. Ça y est, ça me revient. Pendant la République, il y a eu une société secrète qui a porté ce nom-là, *À la vérité par l'union*, c'était une loge très radicale, plus rouge que républicaine, c'est-à-dire qu'elle avait été récupérée par des révolutionnaires, alors que les francs-maçons, depuis la fin du XIX^e siècle, n'ont jamais été à proprement parler révolutionnaires. Ils ont fait leur révolution, la révolution libérale, et après ils sont allés planter leurs choux. Mais je croyais que cette société avait tenu jusqu'au déclenchement de la guerre et puis qu'elle

avait disparu. Ce n'était pas à proprement parler une loge maçonnique, il y avait là-dedans des anarchistes, et les anarchistes, pas plus que les communistes, n'étaient partisans de la franc-maçonnerie, qu'ils considéraient plutôt comme un groupe de pression capitaliste. À la vérité par l'union était une loge pure et dure, un groupe classique de puristes, de ceux qui ne se sentent bien dans aucun groupe existant. Tiens, je me souviens d'un parti qui s'appelaient les Frères Prolétaires, l'écrivain Sender y a milité. Pour en revenir à *À la vérité par l'union*, c'était, me semble-t-il, un groupe d'élite, de super-purs, de gens qui ne voulaient pas se salir avec les combines de la guerre, les combines qui sont inévitables dans toutes les guerres. J'en ai connu pas mal, de ces types-là, ici précisément, à Barcelone, pendant les événements de mai 1937, quand les communistes et les gars du P.O.U.M. réglaient leurs comptes à coups de pétard. Ils n'étaient ni d'un côté ni de l'autre. Pour eux, les communistes étaient des contre-révolutionnaires et les autres des aventuriers. Vous voyez ce que je veux dire. Les gens comme ça ne font rien et ne veulent pas que les autres fassent à leur place. Dans les guerres, il faut prendre des décisions, et on en a pris trop peu, compte tenu de toutes celles qu'il aurait fallu prendre. Nous avons perdu la guerre parce que nous avons été indécis. Trop de scrupules pour lutter contre des gens qui n'en avaient pas.

Cette fois, sa voiture sembla retrouver le chemin de la Manche de meilleur cœur, et la femme de ménage de Victorino lui avait préparé un gave-bourrique pimenté à l'excès et des perdrix à Tescabèche trop chargées en vinaigre, mais suggestives et bien intentionnées. Le fromage aussi était meilleur, accompagné d'une pâte de coings épaisse et succulente. Il félicita du regard monsieur le Curé et reçut en échange une candide expression d'autosatisfaction.

— À tout seigneur, tout honneur.

— Bien manger ou mal manger, c'est une question de culture. Manger ou ne pas manger, c'est une question d'argent. N'oublie jamais ça.

— Je ne l'oublierai pas.

— Maintenant, allons voir nos petits vieux. J'ai la psychose de l'assistante sociale.

Jardin de cyprès et de lauriers arrondis par le sécateur. Allées de terre jaune. Ombres, silences et murmures. La routine des groupes habituels, des sonneries de cloche habituelles, des ordres et des conseils des religieuses.

— La tranquillité n'est pas revenue. Deux ou trois vieux ont annoncé qu'ils partiraient dès que leur famille pourrait venir les chercher.

— J'ai fait publier la photo du soi-disant don Gonzalo dans la presse mexicaine et je me suis permis de donner l'adresse de l'hospice pour

que les gens qui le reconnaîtront puissent se mettre en contact avec nous.

— Pourquoi le Mexique ?

— Lin coup de poker et un fait. Le coup de poker, c'est que je me suis souvenu par hasard que la plupart des émigrés politiques qui se sont installés au Mexique n'en sont plus repartis. D'ailleurs, des autres pays d'Europe, ils sont revenus plus facilement. Mais se taper la traversée de l'Atlantique, c'est plus difficile. Le fait, c'est la fausse carte d'identité. Elle appartenait à un représentant de commerce espagnol mort au Mexique, par conséquent cette carte a pu être volée là-bas, se retrouver sur une espèce de marché parallèle et être utilisée par la victime.

— Imagine qu'il n'y ait pas de parents, d'amis. N'oublie pas que ses neveux sont des faux.

— Mais ils existent bel et bien, c'est-à-dire qu'il y a eu de soi-disant neveux qui ont amené ici le soi-disant Gonzalo. Qui sont-ils ? En plus, le vieux leur écrivait, ils n'avaient pas coupé les ponts.

— Je crains que ta photo n'apporte aucun résultat. Si tout est tellement mystérieux, pourquoi viendraient-ils se manifester au grand jour, juste maintenant ?

Carvalho sort de sa poche une photographie, celle de la femme et de l'enfant, que le curé avait vue dans le carton qui contenait les affaires du vieux.

— Cet enfant vit sûrement quelque part et il a peut-être envie de savoir ce que son père est devenu.

— Ou pas envie.

— Quand je me mêle d'une histoire, j'aime bien en savoir la fin. C'est une manie qui me vient de ma mauvaise éducation, de notre mauvaise éducation. À qui la faute ? À vous, les curés, évidemment. Vous nous avez toujours fait croire que les histoires ont des fins heureuses.

— Tu simplifies. Il est écrit : Je suis le commencement et la fin.

— En effet, c'est ce qui est écrit, et c'est une promesse de fin heureuse. Dans ma mort est ma résurrection. De toute la beauté de la phrase, qui n'est qu'une phrase, une petite phrase, vous avez fait un énorme bobard. Cela dit, je te répète que je n'aime pas ne pas savoir la fin de mes histoires. Et je vais précipiter les choses.

Carvalho quitte son compagnon et se mêle aux groupes de vieux qui le regardent arriver comme le courrier de la capitale. Dites, et qu'est-ce qu'on dit à Barcelone sur le fiancé de la Pantoja ? C'est vrai qu'on lui a coupé une burne, au roi ? Ce qu'a fait Felipe González ne mérite pas de pardon. Il prend son yacht à Franco et maintenant sa petite-fille. Mais qu'est-ce que ça peut te faire, tant mieux pour lui, c'est l'envie qui te bouffe. Carvalho tient dans sa main le cahier rouge de

don Gonzalo et il cherche un banc pour s'asseoir.

— Vous faites vos comptes ?

— Non. Pourquoi ?

— Parce que votre cahier ressemble à ceux qu'on utilise en comptabilité.

— Ce sont des notes trouvées dans les affaires de don Gonzalo.

— Ah !

Renseignement pris, le petit détachement de pensionnaires lui tourne le dos et reprend sa place dans le groupe. Il fait son rapport et une demi-douzaine de vieilles têtes à bérêt accompagnera la lecture, en apparence absorbante, de Carvalho. Il y a des visages plus attentifs que d'autres. L'un trop indifférent ; à tel point que l'on y discerne tout de suite un intérêt contenu mais vif, intense. Et Carvalho restera là pendant une heure, cherchant à lire sur les visages qui l'entourent ce qui n'est pas dans ces pages qu'il sait déjà par cœur.

« La première fois que j'ai tué un ennemi, la fois dont je suis sûr, c'était sur la route de Teruel. J'étais dans un camion de ravitaillement et nous ne nous y retrouvions plus, entre nos lignes et les lignes ennemies. Nous avions aussi peur que les gars qui nous arrêtaient, et à deux contrôles, ils ne nous demandèrent même pas qui nous étions et où nous allions. Plus tard, une autre patrouille nous arrêta et ils sentirent que nous étions des rouges. Ils nous mirent en joue et firent un pas en arrière. C'étaient eux ou nous. Je tirai sur celui qui était le plus près du camion et un trou noir se dessina au milieu de son front, comme un œil aveugle, qui faisait un triangle avec ses deux yeux ouverts... Ça s'est mis à tirer de partout, mais moi je regardais l'homme tomber, lentement, comme s'il voulait faire une belle chute ou bien comme s'il voulait profiter du peu de vie qui lui restait dans le corps. Les ennemis laissèrent trois cadavres sur la route avant de se retirer. J'ai aidé à porter dans le fossé le cadavre des deux autres, pas du mien. Au moment où j'allais l'attraper par les pieds, je me suis mis à transpirer comme en plein été. Nous étions en décembre, en un point indéterminé de la route de Teruel. »

Le soir tomba sur les champs sanguine. La nuit était comme une mélasse sombre qui s'étendait avec une lenteur de vainqueur qui aura tout le temps de savourer sa victoire, et Carvalho joua son jeu, errant comme une ombre grise désireuse de se fondre dans l'obscurité complète. Une heure encore, une rumeur et une odeur de vie sortirent de la maison de retraite, jusqu'à ce qu'une fatigue vieille, comme celle des pensionnaires, fit retomber le silence et la quiétude. Peu de lumières aux fenêtres de l'hospice. Carvalho se promène sur le sentier qui entoure la grosse bâtisse. La lune lui montre le chemin et le dénonce, figure d'argent tournant sans répit autour de cet entrepôt de la vieillesse. Carvalho se sait observé depuis l'une des fenêtres. Il lève

brusquement la tête et surprend un visage penché, qui se retire aussitôt. C'est le visage de l'un des vieux qui feignait si fort l'indifférence, quand il s'était mis à lire les incomplets Mémoires du commissaire républicain, faussement nommé Gonzalo Céspedes.

— Aujourd'hui, c'est la fête de la mère supérieure, vous allez avoir un petit déjeuner spécial.

La religieuse attend que se fasse un silence gourmand parmi les vieux rassemblés dans le réfectoire.

— Chocolat et *churros* !

Une rumeur de satisfaction, ou, à défaut, un commentaire à la cantonade pas toujours favorable.

— Quand même... Elles auraient bien pu nous donner de la crème avec.

— Attends un peu, si ça se trouve, elles vont aussi nous donner de la crème.

— Ça m'étonnerait qu'elles nous donnent de la crème, radines comme elles sont. Elles dépensent tout pour elles, pour les cierges et pour se remplir la bedaine.

La religieuse s'approche de la table des vieux rouspéteurs.

— Vous êtes contents ?

Toute aigreur a disparu et le plus corrosif répond :

— Très contents, ma sœur. Félicitez la mère supérieure de notre part. Dites-lui que nous lui souhaitons une bonne fête et que sainte Gertrudis la protège.

— Gertrudis ? Pourquoi sainte Gertrudis ?

— La mère supérieure ne s'appelle pas Gertrudis ?

— Elle s'appelle Leonor, Leonor, combien de fois devrai-je vous le répéter ? Voyons, répétez après moi. Comment s'appelle la mère supérieure ?

— Leonor, répondent les vieux en chœur.

— Très bien. J'espère que vous vous en souviendrez.

La bonne sœur tourne les talons et les vieux se font des clins d'œil, se donnent des coups de coude, essaient de se retenir de rire.

— Elle marche à chaque fois.

— Elle marche pas, elle court.

— Elle s'appelle Leonor ! Voyons ! Comment s'appelle la mère supérieure ?

Cachés derrière un store, Carvalho et le curé observent le réfectoire de l'hospice plein de vapeurs de chocolat épais et chaud.

— C'est celui-là, à la table du coin. Regarde-le bien.

C'est un vieux comme les autres, mais qui se distingue par sa concentration, non pas tant par l'attention qu'il porte à ce qui se passe dans le réfectoire que par sa capacité de garder ses distances et d'être vigilant en même temps, d'une distance, d'une vigilance d'animal de

passage. Il mange, discute, participe mais observe.

— Je veux que tu me trouves son nom. Tout ce que vous pourrez savoir sur lui.

Le curé acquiesce.

— Je crois qu'il s'appelle Cosme. Les sœurs doivent avoir sa fiche.

Le fichier est métallique et sent la porte de prison, pense ou se souvient Carvalho. Tout métal peint en vert sent la porte de prison. Les mains de la sœur sont cristallines, petites boîtes transparentes pour le réseau de veines bleues. Elles fouillent dans les fiches.

— Il y a deux Cosme.

— Incroyable. On dirait un nom dans une blague de TBO.

— Voyons la photo. C'est lui. Cosme Galbán. Ça me paraît bizarre, comme nom, Galbán avec un b.

— C'est sûrement une erreur de transcription.

— Qu'est-ce que vous avez de plus sur lui ?

La sœur lit les renseignements qui figurent sur la fiche.

— Il est arrivé tout seul. Il a laissé un dépôt de deux cent mille pesetas. Il a soixante-dix ans. Veuf. Avant, il était professeur de comptabilité.

— Il est rentré avant ou après don Gonzalo ?

Elle compare les deux fiches.

— Après.

— Il est arrivé seul, d'accord, mais normalement, quand ils entrent, ils donnent le nom et l'adresse d'un proche pour le cas où il leur arriverait quelque chose. Qu'est-ce qu'il vous a donné comme références ?

— Aucune.

— Vous l'avez accepté sans références de qui que ce soit ?

— On ne peut pas les inventer, les références. Si la personne qui arrive déclare qu'elle n'a pas de famille, que voulez-vous que nous fassions ?

— Nous devrions demander des renseignements sur lui, mais il faudrait d'abord éclaircir cette histoire de nom. Est-ce que c'est Galván ou Galbán ? Il n'y a pas de photocopie de sa carte d'identité ?

— Non.

— Mais ce n'est pas un fichier d'entrée, ça ! C'est un vrai foutoir !

C'est le curé qui l'a dit, pas Carvalho, et la sœur en rougit encore plus et veut réparer les fautes des autres, ou les siennes, avec un... je reviens tout de suite... et s'en va, pieds légers sous le voile et mains croisées. Elle court vers le dortoir à la recherche de don Cosme Galván ou Galbán mais il n'est pas dans son lit ni dans la petite pièce où les plus insomniaques ou les plus angoissés boivent les dernières gouttes de télévision. Elle demande si on ne l'a pas vu et ne reçoit en réponse que des haussements d'épaules et quelques dédaigneux j'en sais rien.

Dans la salle de bains. Le vieil homme est en train de se laver les dents, minutieusement, il boit de l'eau, se rince la bouche et regarde ses dents dans la glace. Il rassemble ses objets de toilette et les met dans une trousse très propre. Ensuite, d'un pas lent, il se dirige vers le dortoir et range sa trousse dans la partie de l'armoire qui lui revient. La sœur l'attend et lui demande sans autre préambule :

— Don Cosme, s'il vous plaît, votre nom, Galván, c'est avec un v ou avec un b ?

L'homme sursaute un peu, sourit à la sœur.

— Avec un v, ma sœur. Mais quelle mouche vous pique ? Pourquoi diable voulez-vous savoir maintenant comment s'écrit mon nom ?

— On me l'a demandé au secrétariat, c'est sûrement pour consulter votre fiche.

La sœur s'en va et il y a un échange de regards qui dessinent un triangle de communication. Le regard du vieux Cosme croise celui de deux autres. L'un d'eux vient vers lui et lui murmure à l'oreille :

— File. Ils t'ont repéré.

— Nous nous verrons à Prague.

— Pas le temps. Cette nuit.

La sœur revient, triomphale.

— Avec un v.

— Vous êtes sûre ?

Absolument sûre. C'est lui qui me l'a dit. Une affirmation malsonnante comme un bruit aux oreilles de Carvalho.

— Je le lui ai demandé directement à lui. C'était tellement plus simple.

— Juste Ciel !

— Je ne te reconnais plus, Carvalho. Tu invoques le Ciel, maintenant ?

— C'est pour rester poli. Ce n'est plus la peine de demander des renseignements sur ce type. Il a sans doute compris que nous l'avions repéré et il doit être sur ses gardes. Nous allons faire avec ce que nous avons : ma sœur, montrez-moi le lit où dort Galván.

Le vieux est dans son lit. Carvalho envoie la religieuse voir si ses vêtements de tous les jours sont pendus dans son armoire. Non. Ils n'y sont pas.

— Ce qui signifie qu'il s'est couché tout habillé. Autrement dit, il va y avoir du sport cette nuit. Si je ne me trompe pas, cet homme va essayer de s'enfuir et il faut que nous puissions le suivre jusqu'à ce que nous sachions où il va. Par quelles portes est-il possible de sortir de l'hospice, la nuit ?

— La grande, et, de toutes les autres, la seule qui soit ouverte la nuit, c'est celle qui donne dans le jardin de derrière. Par là on peut passer dans le jardin de devant et atteindre la grille de la route.

— Il faut surveiller ces deux sorties.

— Mais, Pepe, c'est très prématuré. Les réactions chez des hommes de cet âge-là rie sont pas conventionnelles. Je trouve imprudent de tirer des conclusions si vite, on ne peut pas conclure à un rapport de cause à effet comme ça. Va-t-il s'enfuir parce qu'il est coupable ou va-t-il s'enfuir parce qu'il a peur ? Tu crois que tu en sais assez pour donner une réponse d'avance ?

— Non. C'est pour ça que je veux le suivre. Pour une fois qu'on peut se raccrocher à quelque chose, je n'ai pas l'intention de laisser passer l'occasion. Nous allons nous répartir le travail. Tu joues ou pas ?

Carvalho monte la garde près de la porte de derrière et le curé en fait autant près de la grand-porte. Ils se sont dissimulés sous le couvert des arbres pour se soustraire au bain laiteux de la lune. Enfin, la porte de derrière s'ouvre précautionneusement et une tête apparaît, une tête de vieux. Il regarde à gauche et à droite, s'assure qu'il n'y a personne et sort un bras au bout duquel pend un sac de voyage. Le corps suit et emprunte sans hésiter le chemin qui conduit à la route. Carvalho court et, à voix basse, raconte au curé ce qui vient de se passer. Ensemble, ils suivent le vieil homme qui marche d'un pas plus ferme que celui qu'on lui voyait à l'hospice. Il avance sur la route vers les lumières de la station-service et ses deux poursuivants ralentissent le pas pour ne pas être aperçus par lui. Le vieux discute avec l'employé de la station-service puis se dirige vers un téléphone. Il passe un coup de fil, ressort. L'homme de la station-service lui propose de rentrer s'asseoir à l'intérieur mais il préfère se promener, faire les cent pas entre les pompes ou marcher au bord de la route.

— Il faut intervenir. Il attend quelqu'un.

À peine ces mots ont-ils été prononcés qu'apparaissent les phares d'une voiture venant du village voisin. Carvalho court vers la station-service et y arrive presque en même temps que la voiture.

— Vous ! Attendez un peu.

Le cri de Carvalho a surpris l'employé de la station-service et l'a décontenancé, mais pas le vieux, qui court à la rencontre de la voiture qui arrive et lui fait signe.

— Vous ! Arrêtez !

L'employé de la station-service voit un inconnu s'en prendre à un vieillard. Il fait front.

— Qu'est-ce qu'il vous a fait, ce pauvre vieux ? Mêlez-vous de ce qui vous regarde !

Carvalho essaie de l'éviter, mais l'employé l'attrape par le bras, lui fait perdre l'équilibre et il tombe par terre. Carvalho se relève d'un bond et repousse l'homme qui se cramponne encore à sa veste et essaie de lui envoyer des coups. Le vieux a déjà arrêté la voiture et s'apprête à y monter. Carvalho a réussi à échapper aux mains de

l'homme qui se mettait en travers de son chemin et court vers la voiture. Le vieux a ouvert la portière et attend, étrangement serein. Par la fenêtre de la voiture sort un bras armé d'une bombe aérosol qui projette un nuage de quelque chose sur le visage de Carvalho. Le détective porte ses mains à son visage, tousse, ne peut plus contrôler ses mouvements et la voiture démarre avec le vieillard dedans. Le curé arrive près de Carvalho, couché par terre, et l'aide à se relever.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

— C'était une bombe d'autodéfense.

Derrière eux, l'employé de la station-service essaie de se trouver des excuses.

— Je ne pouvais pas savoir, mon père. J'ai vu un vieux et un grand type qui lui courait après. Vous auriez fait pareil à ma place.

Les phares de la voiture se perdent sur la route et le curé court vers la cabine téléphonique.

— Cosme Galbán, fausse identité, lui aussi. Il n'est nulle part. C'est un nom d'emprunt.

— Et la voiture ?

— La garde civile ne l'a pas vue. Elle s'est perdue dans la nuit.

Carvalho a une serviette de toilette sur les yeux et il est allongé sur un lit de camp. Il enlève la serviette humide et se met debout. Ses yeux sont deux boutons rougis.

— Il faut vérifier l'identité de tous les pensionnaires de l'hospice et leur interdire de foutre les pieds dehors jusqu'à ce que tout le monde soit passé au secrétariat. Si c'est lui l'assassin, il n'a pas pu agir seul. On n'étouffe pas quelqu'un dans un dortoir aussi facilement.

— Dans ce cas, il faut prévenir la police.

Carvalho a une moue de contrariété.

— C'est toi le client. Tu prends ça sous ta responsabilité.

— Comprends-moi, Carvalho. Tu vois bien que nous sommes dépassés par les événements.

— Je ne sais pas ce que tu appelles être dépassé par les événements. Moi, je ne suis pas du tout dépassé par quoi que ce soit.

— Mais il faudra que la police s'en mêle à un moment ou un autre, ça revient au même. Toi, tu as soulevé le lièvre. Maintenant, c'est à la justice de faire son travail.

— De quelle justice me parles-tu ? Je ne me lance jamais dans une enquête en me disant qu'au bout du compte « c'est à la justice de faire son travail ». Quelle justice ? Pourquoi ? Trois ou quatre fonctionnaires qui font leur petit train-train sans voir plus loin que le bout de leur nez. Ils ne voient pas. Ils n'ont pas un regard humain. Ils agissent à coups de n'importe quoi, à coups de poing, à coups de coude. Ce genre de fin ne m'intéresse pas. Je boucle mes histoires et après je les donne au client. La sanction, morale ou sociale, ce n'est

pas mon rayon.

— Le moment est mal choisi pour discuter de la légitimité de la sanction du crime. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Il faut aller jusqu'au bout, crever l'abcès. Comme tu disais tout à l'heure, il y a un lièvre qui a filé mais les levreaux sont restés, ici, dans l'hospice. Il faut les faire sortir de leur trou. Il faut créer un climat de panique.

En un clin d'œil, la maison de retraite se retrouva en état d'urgence. Les sorties non autorisées par la supérieure furent interdites de même que les appels téléphoniques passés hors de la présence d'une surveillante ; tous les pensionnaires devaient se présenter le lendemain au bureau des entrées munis de leur carte d'identité. Carvalho et le curé attendent la suite des événements dans la pénombre du bureau de la supérieure. Le prêtre est sûr qu'il perd son temps. Carvalho fume son Cerdán et seule le reconforte la vision de l'exactitude symétrique de la couronne ignée, unique point de lumière dans le soir qui tombe, alors que les ombres accentuent l'odeur d'humidité et de vide de la grande bâtisse. Bruits au fond du couloir. Des pas fermes et rapides. La porte s'ouvre pour laisser passer une sœur bouleversée qui, avec les yeux, essaie de les avertir de quelque chose. Avertissement inutile. À sa suite entrent deux vieux. L'un a un pistolet dans la main et l'autre retient la sœur par le bras.

— Ce n'est pas la peine de faire tout ce cinéma.

Une étrange sérénité souriante empreint les traits du vieil homme qui parle. Il ne tient pas son pistolet comme un vieux. Il le brandit en assassin.

— Faites-moi le plaisir de vous retourner tous les trois face au mur. Toi, fouille-les.

Ils obéissent et sont fouillés. Le vieux qui les fouille prend le pistolet que Carvalho porte sous l'aisselle.

— Nous sommes bien obligés de reconnaître que nous n'avons plus l'âge de pareilles cavalcades. Nous avons laissé trop de mou pendant trop longtemps, mais nous avons fini par faire justice, enfin. Ça, c'est une vraie satisfaction, une vraie jouissance, comme on dit maintenant. Pas vrai, mon frère ?

— Absolument, Mozart.

— Les survivants d'*A la vérité par l'union*.

Le savoir de Carvalho fait sourire le vieux qui tient le crachoir.

— Il en reste d'autres. Pas beaucoup, mais quelques-uns. Assez pour avoir traqué lentement, longuement, sans pitié, le traître qui nous a déshonorés.

— Il était parti avec l'argent de l'organisation ?

— Pire. Il était parti avec l'honneur de l'organisation.

— Plus de quarante ans après, vous l'avez tué pour une question

d'honneur ?

— Pas seulement. En 1938, ce traître avait accepté de mettre le couvercle sur une sale affaire de représailles en échange de son départ d'Espagne. Nous nous sommes juré qu'il le paierait cher, mais légalement, quand la légalité républicaine serait rétablie. L'histoire a tourné autrement et nous aurions oublié peut-être ce qui s'était passé s'il n'y avait pas eu Puerto Vallarta. Gonzalo Céspedes, c'est-à-dire Juan Malfeito Carande, s'était réfugié au Mexique sous un faux nom et il y avait fait fortune. Nous, nous nous étions dispersés un peu partout dans le monde. Certains étaient revenus en Espagne. D'autres sont aussi allés au Mexique. Et l'un des nôtres, Mozart six, a eu la malchance de tomber sur cette ordure au Mexique. Céspedes ne l'a pas reconnu, mais nous, nous avons continué à travailler sur une de ses photos, nous lui ajoutions des rides, du temps, pour que son image ne s'efface jamais de notre rétine. Mozart six a mis en place une surveillance autour du traître et il a attendu les ordres de la centrale. Les ordres étaient : laisse-lui la vie sauve mais fiche-lui la frousse. C'est ce qu'il a fait. Le traître a supplié, a menti, lui a juré d'abord qu'il n'avait rien fait que de propre, ensuite qu'il avait été obligé d'accepter de partir, qu'il y allait de sa vie. Notre compagnon l'a laissé là, tel qu'il était, une scorie. Mais ce salopard n'était plus tranquille. Il a engagé deux tueurs à gages et notre compagnon a été assassiné à Puerto Vallarta le jour où il fêtait ses noces d'argent. Nous avons juré de le venger, et, petit à petit, nous avons resserré le cercle autour de lui, tant et si bien que sa situation est devenue insupportable. Ses enfants lui ont conseillé de changer d'air et d'attendre que ça se tasse. Il est donc entré dans cet hospice minable, lui, le millionnaire, le roi du beurre, comme on l'appelait au Mexique. Nous l'avons suivi jusqu'ici et, ici, nous avons frappé. Justice est faite.

Carvalho, face au mur, imagine la férocité de la scène. Les vieux qui se vautrent sur l'oreiller, une haine historique imprimée sur leurs visages grimaçants, l'autre qui se débat en vain, terrifié, asphyxié, sous le regard aveugle d'une belle lune, comme celle qui est encore suspendue dans le ciel quand Carvalho tourne les yeux vers la fenêtre.

C'est la même lune qui préside au déploiement du détachement de gardes civils, l'arme au côté, qui entourent l'hospice, tandis que dans la cour s'avance la mère supérieure, imposante, escortée d'un cortège de nonnes au visage inquiet. La mère supérieure, toujours suivie par les nonnes, se dirige vers la pièce où Carvalho et le curé ont été pris en otages et y fait irruption, sûre de son droit que lui donne son magistère sur la maison.

— Vous deux. Suffit. Cessez de jouer aux gangsters.

Elle tend la main et ferme les yeux, comme s'il n'était pas nécessaire de voir ce qui va se passer. Les deux vieux se regardent, hésitants.

Finalement, l'arme passe dans la main de la mère supérieure.

— Tenez, ma mère. Nous n'en avons plus besoin, après tout, notre mission est accomplie.

La supérieure médite tandis que Carvalho marche de long en large et égrène une explication. Les autres témoins sont les sœurs directrices, le curé et un gradé de la garde civile.

— Les Mémoires de Juan Malfeito sont cohérents jusqu'au moment où il se voit obligé de falsifier son propre portrait. Les faits se sont passés autrement. En arrivant à Carthagène, il a peut-être essayé de comprendre ce qui s'était passé là-bas, et puis il s'est heurté à l'hostilité des dirigeants locaux, qui auraient préféré qu'on jette un voile pudique sur cette bavure. Alors, il s'est dit qu'il pourrait négocier et échanger son silence contre un sauf-conduit et un bateau qui l'éloignerait de la guerre. Nous savons le reste. La haine congelée pendant quarante ans et la mauvaise conscience qui conduit au crime. Quarante ans plus tard, alors qu'ils sont tous au bord de la tombe. C'est incroyable. Maintenant, il faut prévenir les vraies familles.

— Les enfants de don Gonzalo m'ont déjà contactée. Ils ont vu la photo de leur père dans un journal, au Mexique.

C'est la supérieure qui a parlé et tous se tournent vers elle.

— Son fils est déjà en route. Il sait tout.

— Y compris la trahison de son père ?

C'est le curé qui a posé la question.

— Ça, c'est à vous de le lui dire, ou à la presse. Par la faute de ces vieux fous, cette maison est perdue de réputation.

— Des vieux fous, non, des vieux, tout bêtement, mais qui savaient haïr comme des jeunes, dit le curé.

Carvalho et son ami sortent dans la cour. Les petits groupes de toujours. L'habituelle routine des condamnés à mort qui boivent les derniers soleils, les avant-derniers parfums languides d'une campagne hivernale. Encore une fois apparaît la sœur qui les appelle, qui secoue sa cloche.

— À table. À table.

— Qu'est-ce qu'elles auront fait, aujourd'hui ? demande un vieux hargneux à son compagnon qui a du mal à marcher.

— De la merde, comme d'habitude, répond celui-ci.

Et Carvalho garde imprimée sur la rétine l'image de ce visage en colère. La dernière image d'un monde qu'il a imaginé tel quel depuis toujours, depuis son enfance. Ce visage sera-t-il le mien dans quinze, vingt ans ? Quel est celui qui aura le culot de me demander de jeter un regard bienveillant vers un monde qui m'échappe, où ce sont des jeunes à la vieillesse remise à plus tard qui tiennent tous les rôles, des jeunes aliénés dans la toute-puissance de leur jeunesse ?

— À soixante ans, même un *oreiller de la belle Aurore** peut avoir un

goût de merde, Biscuter, devait-il dire quelques jours plus tard à son assistant.

Sur son bureau était encore ouverte la lettre que lui avait envoyée Victorino et, dans cette lettre, il y avait un paragraphe qui demandait une quatrième lecture, un paragraphe qui en fait mettait un point final à l'histoire et à son enquête : « Le fils de don Gonzalo est arrivé et il a été très surpris d'apprendre certains détails de la vie de son père. Non, ce n'est pas lui, l'enfant qui est sur la photo. L'enfant de la photo est mort de la tuberculose dans les années quarante. Don Gonzalo s'est remarié au Mexique et de ce second mariage est né un autre garçon. L'histoire de son père et des vieux semblait l'amuser. Il a trouvé qu'au fond c'était idiot et il a laissé de l'argent pour offrir un bon repas à tout l'hospice. Quel menu nous conseilles-tu ? »

Merde, se dit Carvalho ; mais il écrivit : poulet farci aux cerises et, pour dessert, des crèmes d'Astorga. Vive la fête, vive la patrie, Victorino. Vive la fête, vive la patrie.

UN CERTAIN 23 FÉVRIER

Biscuter montait péniblement les escaliers qui conduisaient au bureau de son patron, le détective Carvalho. Bien gros panier pour un aussi petit corps foëtoïde, et soudain une main qui lâche une anse, s'élève dans l'air et va frapper un front, après un « Sapristi ! » d'évidence.

— J'ai oublié les poireaux !

Et c'est un Biscuter ronchonneur qui reprend son ascension.

— Pour une fois que j'ai même pensé au sel de céleri, il faut que j'oublie les poireaux. Est-ce que je peux faire une vichyssoise sans poireaux ? Mais aussi, c'est inhumain d'avoir autant de choses dans la tête !

La tête de Biscuter était un élément essentiel dans la montée éreintante de l'escalier, une sorte de vigie avancée et oscillante de son petit corps, et ce fut cette vigie qui remarqua d'abord la formidable paire de jambes féminines croisées sous la coupole d'une courte minijupe et accrochées à un corps de jeune fille assise sur une marche d'escalier. Elle regarde Biscuter avec curiosité.

— Carvalho ?

— Non, Biscuter. Le chef ne va pas tarder. Je reviens du marché.

— Vous êtes son majordome ?

Biscuter se racle la gorge et termine son ascension à la vitesse supérieure, comme si le panier pesait moins lourd.

— Je suis comme qui dirait son homme de confiance.

La fille toise Biscuter des pieds à la tête et dit, comme pour soi-même :

— C'est sûrement un homme très confiant.

Biscuter n'a pas assez de mains pour porter ce qu'il porte, ouvrir la porte et offrir galamment à la dame de passer la première. Sans savoir comment, c'est l'affaire d'une seconde, les sacs sont passés entre les mains de la jeune fille, il ouvre la porte, mais il a l'impression qu'il se passe quelque chose qui ne devrait pas se passer, finalement il entre le premier, suivi par elle, qui arrive à peine à porter tout ce qu'elle a dans les bras.

— Si vous m'aidiez, ça irait mieux.

Biscuter a enfin compris la raison de sa secrète inquiétude et il recommence à ne plus avoir assez de mains et de mots pour s'excuser et en même temps débarrasser l'inconnue de sa lourde charge. Le petit fœtus retrouve vite son sens de l'orientation et, par la même occasion, ses manières de secrétaire général de ce royaume. Compréhensif quant aux obligations d'emploi du temps de la jeune femme, il lui offre de prendre note de son affaire. Impossible de prévoir quand Carvalho rentrera. Le chef a eu hier une journée infernale.

— Nous sommes en ce moment sur une affaire qui nous en fait voir de toutes les couleurs. Les Français ont volé les plans secrets des jeux Olympiques de Barcelone et le maire nous a appelés à l'aide, en désespoir de cause. Mon chef passe ses journées à aller de réunion en réunion avec des pontes... Mais qui voilà ! Chef, je parlais de vous avec la demoiselle.

Carvalho a l'habitude de regarder les femmes de haut en bas, déchiré entre la morale égalitaire de sa jeunesse qui l'obligeait à les regarder en face, à tu et à toi, et les concessions machistes qu'il s'est faites petit à petit à lui-même, au fur et à mesure qu'il vieillissait. Mais cette femme-là mérite tout à fait qu'on la regarde de bas en haut.

— Tu me présentes à ta cousine, Biscuter ?

— Ma cousine ? Depuis quand j'ai une cousine ?

La jeune femme sourit comme un boxeur qui attend son adversaire au troisième assaut avec, dans le gant, un coup définitif. Elle obéit docilement quand Carvalho l'invite à s'asseoir et il suggère fortement à Biscuter de reprendre le chemin de sa cuisine.

— Je vous écoute. Mais ne vous croyez pas obligée de parler. Je suis très bien comme ça.

Il ne se reconnaît plus lui-même. Il y a longtemps qu'une femme ne lui avait pas causé de congestion pulmonaire.

— Je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps. Je suppose que vous avez beaucoup de travail avec la récupération des plans des Français.

— Biscuter vous a raconté l'histoire des Français ? Vous avez eu de la chance. Il a renouvelé son répertoire de missions imaginaires. Ces temps-ci, il aime bien raconter le vol des plans des jeux Olympiques ou le coup des bijoux d'Isabel Preysler, ça dépend des fois.

— Des bijoux ? Il ne m'en a pas parlé.

— D'après Biscuter, Isabel Preysler aurait été victime d'un vol de bijoux et elle m'aurait chargé de les chercher. Et vous, qu'avez-vous perdu ?

— Mon grand-père.

C'est sorti comme ça, sur la lancée frivole et joueuse de leur dialogue, mais aussitôt elle regrette ce ton, baisse la tête, reconstruit son drame intérieur, reprend pied dans la vérité de son expérience.

— Mon grand-père est mort.

— Croyez que je partage votre peine. De quoi est-il mort ?

— D'une attaque. D'après le médecin.

Devant deux tasses de café au lait et un important échantillonnage de croissants et de madeleines, un homme et une femme se rapprochent, immanquablement, même si, sans doute, le café au lait n'est pas, à proprement parler, une boisson aphrodisiaque et si les croissants évoquent par trop l'image ludique de l'enfance et des dimanches matin.

— Si le docteur a dit que c'était une attaque, il n'y a pas de doute à avoir.

Carvalho parlait sans regarder le visage de la fille, mais en revanche il regardait ses jambes qui sortaient comme des tentacules de sa courte jupe en agneau argenté. Il préférait ses jambes. Son visage semblait peint à l'huile, peut-être pour cacher l'innocence désarmée de ses traits de gamine.

— Oui, c'est logique. Mon grand-père a eu une vie très dure. Il était militaire sous la République. Il est parti en exil en 1939 et ma grand-mère a élevé ses enfants toute seule. Il est revenu clandestinement en 1946 et il s'est caché jusqu'en 1952, à ce moment-là il s'est livré, il croyait qu'il ne lui arriverait plus rien. Il est sorti de prison en 1960. Voilà. Une vie foutue en l'air. Ma grand-mère ne l'a jamais revu en liberté, elle est morte avant. Ses enfants ne lui ont jamais pardonné de les avoir laissés. Ils l'ont toujours accusé d'avoir fait passer la politique avant ses devoirs de père de famille. Mais il n'était pas triste, comme vieux. C'était un vieux qui aimait la vie et il avait un cœur solide, un vrai cœur de taureau.

— Même les taureaux meurent d'attaque cardiaque.

— Il y a certaines choses qui ne collent pas, monsieur Carvalho. J'allais le voir souvent, et quand je ne pouvais pas y aller parce que j'étais en voyage, je lui téléphonais. Même de Bangkok ou de Beyrouth.

— Vous faites dans le trafic de drogue ? La traite des blanches ?

— Je travaille pour un tour operator.

— Qu'est-ce que c'est, ces choses qui ne collent pas ?

— Bizarrement, j'étais partie plus longtemps que d'habitude quand c'est arrivé. Nous préparions un programme très important, dans le nord de l'Australie, un endroit merveilleux, presque inconnu. Je suis restée un mois hors d'Espagne et, à mon retour, mon grand-père était mort. J'ai appelé deux fois de Canberra, je peux vous montrer mes notes d'hôtel si vous voulez une preuve, et on m'a répondu qu'il ne pouvait pas me parler. Une fois parce qu'il était parti dans une propriété de ma tante Jacinta. Une autre fois parce qu'il était malade.

— Deux excuses très vraisemblables pour un homme de quatre-

vingts ans ou presque.

— Pas du tout vraisemblables. Ma tante Jacinta ne peut pas le sentir et se croit obligée de l'inviter pour le repas de Noël, point final. Et encore, parce qu'elle invite toute la famille. Quant à cette histoire de ne pas pouvoir répondre parce qu'il était malade... Depuis quand on ne peut pas parler au téléphone parce qu'on est malade ? Surtout quand on vous appelle de l'autre côté du globe.

— Vous aimiez beaucoup votre grand-père.

— C'est un des rares hommes que j'ai admirés.

— Vous êtes séparée de votre mari ?

— Vierge.

— Allons bon, vous êtes féministe.

— Peut-être. En tout cas, j'ai eu le malheur d'être la fille d'un imbécile pétochard et la petite-fille d'un type merveilleux.

— Votre père vit toujours ?

— Il végète.

— Que dit-il de la mort de votre grand-père ?

— La même chose que ma tante Jacinta. Copie conforme.

— Mis à part vos soupçons, plutôt maigres, à propos de l'invitation de votre tante et du fait qu'il ne vous ait pas parlé au téléphone, quelles preuves avez-vous ?

— Ça.

La jeune fille lui tendit une montre de gousset en or sur laquelle semblait s'être abattue toute la vieillesse du temps. Carvalho l'ouvrit et sur la sphère apparut un petit morceau de papier plié.

— Lisez ce qu'il a écrit.

Carvalho déplaça le petit papier et rapprocha de ses yeux une petite écriture convulsée.

« Cette fois, ils vont m'avoir, Teresa. Mais tu les auras. L'histoire t'appartient. »

— Teresa, c'est moi.

— J'avais compris.

— Mon grand-père m'avait promis sa montre, entre autres choses, les bijoux vrais de ma grand-mère et tout ça. J'ai seulement réclamé la montre et ils me l'ont donnée. Je l'ai ouverte et j'ai trouvé le papier.

— Il n'est pas aussi vieux que la montre, il est plutôt récent.

— Vous voyez ?

Quelle interprétation donnez-vous à ce texte ?

— Il parle d'une menace, de quelque chose qui le menace. Une menace familiale ou politique. Ce qui me fait dire ça, c'est la dernière phrase.

— Je suppose que votre grand-père ne faisait plus de politique.

— Il était dedans jusqu'au cou. Il était inscrit à un de ces partis qui veulent encore ramener la république.

— Il avait de l'argent ?

— Lui, non. Mais ma grand-mère était très riche et il en reste encore assez. Maintenant, mon père et ma tante vont hériter. Ils en avaient besoin. Mon père n'a même plus de quoi renouveler sa carte au golf du Prat.

— Un père golfeur, c'est intéressant.

— Je ne vois pas quel intérêt les gens trouvent au golf. Moi, il m'ennuie souverainement.

— Seul le golf ennue aussi souverainement. C'est le charme secret de ce sport.

Le pire qui peut arriver à un être humain, c'est d'aller dans la vie en se disant qu'il n'a pas rassemblé en sa personne assez de mérites pour être membre d'un club de golf. Pour sa part, Carvalho, en plus du soupçon qu'on ne le laisse rait jamais entrer dans un club de golf, nourrissait aussi l'idée qu'il ne pourrait jamais passer sous le linteau de la porte d'un club de tennis. Autant de raisons qui expliquaient peut-être la rudesse avec laquelle il exigea d'être conduit immédiatement auprès de don Felipe Álvarez de Enterria. Le réceptionniste le jaugea d'un regard d'expert et le résultat de l'examen ne fut pas bon. Carvalho ne portait pas de cravate, ni de foulard, et il sautait aux yeux que sa veste marron n'était pas assortie à son pantalon gris, assez mal repassé. Mais le réceptionniste était un professionnel et il n'en localisa pas moins don Felipe sur son plan.

— Il joue sur la piste A Ouest. Vous pouvez y aller à pied, mais si vous le désirez nous vous y conduirons en voiture.

Dans des circonstances normales, Carvalho eût décidément opté pour ses jambes, mais là, il fut partant pour un tour en voiture, regrettant son choix dès que l'artefact se fut mis en marche, conduit par un jeune gars habillé en vert assorti à la pelouse. Pendant toute la durée du parcours, il eut l'impression de s'être embarqué dans une attraction de Disneyland et il descendit du bolide en état d'infériorité devant la stature mécontente et interrogative de don Felipe.

— Je viens vous voir à propos de votre père. Je vous en ai parlé au téléphone.

— Je ne vois pas le besoin de faire une enquête. Mon père est mort et enterré.

— En fait, il s'agit de la police d'assurances que possédait votre père. Nous sommes obligés de faire une enquête de routine. Rassembler des photos, des rapports, la corvée, quoi.

Don Felipe, comme l'appelait le caddie chaque fois qu'il lui tendait une balle ou un club, suivait ce qu'il disait tout en fixant son attention sur la petite lune érodée et jaune qu'il était sur le point de projeter, en un vol stupide, au-dessus de l'océan vert.

— Ma sœur. Ma sœur. Ça regarde ma sœur.

Don Felipe ressemblait à Louis XX, s'il y avait eu un Louis XX régnant en France. Carvalho tint pendant quatre trous de monosyllabes et d'impatience parce que la balle et le club n'étaient pas dans un bon jour, n'étaient pas à la hauteur des espérances de don Felipe. Celui-ci profita d'un repos pour boire un remontant, en l'occurrence une vodka orange, et se passer un mouchoir réparateur de sueurs.

— Nous ne sommes pas convaincus par cette mort.

Une partie du remontant fut sur le point de ressortir par les narines du golfeur bronzé.

— Que voulez-vous dire, pas convaincus ? Il y a d'un côté les morts convaincantes et de l'autre les morts pas convaincantes ?

— Il semblerait que votre père ne soit pas mort chez lui mais dans une maison de campagne.

— La maison de ma sœur Jacinta. Il n'avait plus l'âge de vivre seul et Dolores, la bonne, était presque aussi vieille que lui. Nous avons mis Dolores à la retraite. Elle vit comme une princesse dans une maison de retraite et nous avons emmené mon père chez Jacinta.

— Votre sœur habite à la campagne ?

— Non. Mais nous avons pensé que mon père, avec sa bronchite et le reste, serait mieux à la campagne. C'est une maison très confortable près de San Miguel de Cruilles, dans l'Ampurdán.

— Je pourrais la visiter ?

— Pour le plaisir ou pour le boulot ?

Don Felipe était hors de lui et regardait la tête de Carvalho comme si c'était une balle de golf. N'oubliez pas de me remettre aussi une photographie, ajouta Carvalho aimablement, en guise d'au revoir.

— Vous devez comprendre que je suis tenu de rendre un rapport complet, le plus complet possible.

— Si vous saviez où je me le mets, votre rapport.

Le ton de la voix est toujours très bien élevé, il faut le reconnaître.

— Mais peut-être pas les bénéfices qui pourraient vous revenir si l'assurance marche.

— Combien ?

— Vingt-cinq millions.

Le club de golf est stoppé dans sa chute vertigineuse et s'arrête à deux doigts de la balle. C'est le moment juste choisi par don Felipe pour lever la tête et essayer de construire une phrase qui masque l'excitation de sa voix.

— Moi, l'argent ne m'intéresse pas. Parlez-en avec ma sœur. Elle saura ce qu'il faut faire.

Il avait vu des femmes comme celle-là dans la vague de films allemands qui avait commencé à déferler sur l'Espagne dans les années cinquante. On y voyait des femmes de cinquante à soixante

ans, maîtresses chez elle, maîtresses aussi d'autres maisons et d'autres vies, carrées, toujours habillées de pied en cap pour recevoir le bourgmestre, la trogne durcie par les maquillages de cinquante années de coquetterie, pleine de verrues. Doña Jacinta jaugea Carvalho et le classa dans la catégorie de ces électriciens ou de ces plombiers rédimés par le baccalauréat mais qui n'auraient jamais la distinction nécessaire pour qu'elle pût les recevoir chez elle en égaux.

— Ne me retenez pas trop, j'ai une quantité de choses à faire.

— Dans la compagnie, on m'appelle Pepe le Bref. Je regrette d'avoir à vous importuner. Je vais essayer d'être aussi rapide que possible.

— Si vous n'essayez pas, j'essaierai, moi. Ne vous inquiétez pas. Je n'ai pas la langue dans ma poche.

L'amabilité non plus n'était pas le fort de doña Alvarez de Enterria. Pendant toute l'entrevue, Carvalho sentit planer l'ordre de le jeter dehors, mais il eût fallu des laquais pour ce faire, et il soupçonnait que le seul laquais que pouvait se permettre doña Jacinta était la quasi-fille philippine qui lui avait ouvert la porte et l'avait introduit dans un salon encombré de tableaux de Ramón Casas, de deux pianos à queue et de flacons contenant ce qu'il prit à première vue pour des truffes mises à macérer dans de l'eau-de-vie mais se révéla être les calculs que le grand-père de doña Jacinta avait extraits des vésicules les plus illustres du pays.

— Ceux-là, ce sont ceux du président Maciá, quand il n'était pas encore séparatiste, quand il était encore colonel. Mon grand-père ne faisait pas de politique. Il était plus responsable que mon père.

Ce commentaire relevait de la phase aimable de la conversation. Plus tard, lorsque Carvalho commença à remettre en question les circonstances de la mort de l'ancien soldat de la République, doña Jacinta, les mains aux hanches, se mua en irascible soprano dramatique de zarzuela. Étrange, hein ? Même mort, le vieux va encore nous faire suer ? Il n'aurait pas pu mourir normalement, non ? Frère et sœur irascibles, se dit Carvalho tout en hochant la tête, désolé du dérangement qu'il causait. Mais quand il décida que la colère de doña Jacinta passait les limites du tolérable, il flanqua un coup de poing sur l'accoudoir de son fauteuil.

— Assez, fermez-la. Je fais mon enquête ou alors il n'y aura pas de prime. Un peu moins de grands discours, s'il vous plaît, et au fait. Je veux me rendre sur les lieux où vivait votre père, et d'abord là où il est mort. Si ça ne vous plaît pas, voyez à cette adresse, demandez ce monsieur et dites-lui que vous préférez perdre des millions de pesetas et laisser en paix la mémoire de votre père.

— Ne le prenez pas comme ça. Nous sommes de grandes personnes ! Mon frère m'a déjà prévenue, pour cette police d'assurance, je l'ai cherchée partout et je n'ai rien trouvé.

— Cherchez mieux.

— Vous n'avez pas apporté un double ou une copie ?

— Je travaille dans un service parallèle à la compagnie. Ce sont les assureurs qui détiennent les contrats et les copies. Téléphonez au siège.

— Comment s'appelle la compagnie ?

— Assurances Universelles S.A.

Carvalho avait besoin de deux jours avant que la supercherie fût découverte. Un ami de Teresa attendait de pied ferme près du téléphone et se serait fait tuer sur place plutôt que d'admettre qu'il n'était pas employé aux Assurances Universelles S.A., pénétré du fait que la police souscrite par M. Álvarez de Enterria portait le numéro cinquante-quatre mille deux cent soixante-trois. Le moment venu, il faudrait bien la produire, cette police d'assurance, mais alors, les carottes seraient cuites, très cuites même, et il se pourrait bien qu'il les reçoive sur la tête.

Il ouvrirait son parapluie.

Biscuter vient de passer une heure dans sa cuisine laboratoire et il s'apprête à servir son plat avant que Carvalho prenne son envol, grâce à des ailes qui ce matin-là semblent plus jeunes que de coutume. Biscuter a appris à distinguer les enquêtes alimentaires et routinières de celles où Carvalho est prêt à jouer sa peau, et même son sang, si besoin est. Carvalho adore les histoires de petits vieux. Peut-être par solidarité préventive ou par prémonition. Et puis, il a parlé au téléphone avec Teresa et il y a un rendez-vous dans l'air, dans le studio du faux employé aux Assurances Universelles S.A.

— S'ils portent plainte, votre ami va avoir des ennuis.

— Ne vous inquiétez pas. Le studio est à son père, un personnage de première importance dans cette ville. Du genre à qui il n'arrive jamais aucun ennui. Et le téléphone est à son nom.

Carvalho consulte un annuaire sur son bureau. C'est là que lui arrive le cri poussé par Biscuter dans la cuisine, à mi-chemin entre le bureau et les toilettes.

— Enfin, chef. La vichyssoise. Quand je n'oublie pas les poireaux, j'oublie le sel de céleri.

Apparaît Biscuter, triomphant, portant une grande soupière pleine de soupe blanche.

— Je viens de la faire, chef, j'ai haché le persil il y a à peine deux minutes.

Carvalho est absorbé dans ses pensées, mais il se secoue et dit :

— Je regrette, Biscuter, je dois sortir.

— Mais elle est juste à point.

Carvalho hume la soupe. Il la goûte avec la cuillère en bois que lui tend Biscuter.

— Pas assez de poivre blanc.

— Je me disais aussi ! Vous allez mettre longtemps, chef ?

— Je vais chez les bonnes sœurs. N'oublie pas le poivre blanc.

Mais avant les bonnes sœurs, il y a le rendez-vous avec Teresa et son complice, un jeune type mince et bleuté qui respire, et sans doute vit, difficilement, mais qui joue avec enthousiasme son rôle dans la conspiration.

— D'abord, la tante a appelé et je lui ai récité ma tirade comme nous étions convenus. Ensuite, ç'a été au tour de l'avocat et je lui ai passé Teresa, comme si elle était la secrétaire du patron.

— Je lui ai dit que le patron ne pourrait pas le recevoir avant trois jours parce qu'il était en Suisse pour négocier des contrats. J'ai bien fait ?

— Bravo pour la Suisse. C'est un des pays les plus sûrs du monde.

— Si vous voulez, je peux vous raconter une histoire suisse.

— Ce sont mes préférées.

J'ai vécu un temps à Genève quand je suis sortie de pension. Je travaillais comme traductrice à l'Unesco. Chaque matin, je sortais mon sac d'ordures et peu à peu je me suis rendu compte que les voisins me regardaient d'un air dégoûté. Je ne crois pas que mes ordures étaient plus puantes que les leurs et ils posaient leurs sacs au même endroit que moi. Un jour, j'en ai eu marre et j'ai coincé la voisine. Qu'est-ce qui ne va pas ? Résultat, ils n'étaient pas contents parce que leurs sacs étaient noirs et que les miens étaient rouge foncé. Incroyable, non ? Remarquez, mes sacs n'avaient rien d'extraordinaire. En Suisse, ils fabriquent les sacs-poubelles en deux couleurs seulement, noir et rouge.

Carvalho lui proposa de continuer à lui raconter des histoires suisses devant un déjeuner, mais elle était déjà invitée, par le téléphoniste. Le garçon ravala sa salive, soulagé, et Carvalho laissa Teresa entre ses mains tremblantes de malade.

Dans le cloître avance à pas menus une sœur qu'on devine jeune à mesure qu'elle s'approche de Carvalho. La sœur se plante, en silence, devant Carvalho qui ne trouve à dire qu'un...

— Ave Maria Purissima.

... qui met de l'affolement dans les beaux yeux placides de la religieuse. Affolement et silence.

— De mon temps, les sœurs se saluaient comme ça, et elles répondaient : « Conçue sans péché. »

La sœur ne peut s'empêcher de rire et elle se cache la bouche derrière la main. Elle ne sait plus où se mettre et son regard s'envole pour ne pas avoir à soutenir celui de Carvalho.

— Excusez-moi, j'ai été surprise. Ça ne se fait plus.

Carvalho hausse les épaules, signe qu'il accepte la fatalité du temps

qui passe. La religieuse fait demi-tour et Carvalho la suit dans le cloître. Elle sort un lourd trousseau de clés d'un pli de ses jupes et ouvre une énorme porte qui donne sur une salle pleine de rien et de quelques vieux tableaux, puis une autre porte qui donne sur une autre salle non moins nue. Laissant passer le détective, la sœur lui recommande :

— Ne la fatiguez pas. Dolores est très, très vieille et elle n'a plus que quelques mots. Elle n'entend que ce qu'elle veut, et elle répond rarement.

Et Dolores est là, dans un fauteuil roulant, pareille à un petit insecte impotent au milieu de la salle évidemment trop grande pour elle. C'est une petite vieille avec de rares cheveux blancs, tassée sur elle-même dans son fauteuil, mais qui possède encore un regard vif et nerveux comme ses lèvres tremblantes et éclairées par une salive irrépessible.

— Ce monsieur est venu vous voir, madame Dolores. Vous voyez comme il est gentil ?

Dolores hausse les épaules.

— Et Notre Seigneur, voyez comme il est bon, il se souvient de vous et vous envoie des visites.

La vieille, qui observe Carvalho de tous ses petits yeux, hausse de nouveau les épaules.

— Je viens vous parler de don Ricardo, qui est près du bon Dieu, de Monsieur.

Les yeux de Dolores s'aiguisent, ce sont des stylets cloués sur le visage du détective, mais ses épaules se haussent, parce qu'elles doivent se hausser, parce qu'elle n'a plus l'âge d'exprimer autrement qu'elle se fout de tout, se dit Carvalho, qui, presque malgré lui, sourit, en connivence avec la vieille. Elle se sait l'héroïne de la scène, elle ferme ses petits yeux et fait semblant de dormir.

— Elle est coquine... Maintenant, elle fait semblant de dormir, n'est-ce pas que vous ne dormez pas, madame Dolores ?

Et la sœur la chatouille, et madame Dolores rit comme une petite fille, mais sans ouvrir les yeux. La sœur fait une moue d'impuissance complice à Carvalho.

— Je la connais. Elle est dans un mauvais jour. Elle ne veut rien dire.

Carvalho se penche, son visage est à la hauteur de celui de la vieille dormeuse.

— Vous ne voulez rien me dire sur don Ricardo ?

Maintenant, Dolores pleurniche et dit à la sœur :

— Je suis gentille, ma sœur. Je suis bonne. Je ne veux pas qu'on me fasse du mal.

— Et qui est-ce qui va vous faire du mal, allons ! Elle a de ces idées ! De nouveau, il y a de l'astuce sur le visage de la vieille femme.

Carvalho lui murmure :

— Don Ricardo.

La vieille répond :

— Un saint.

Carvalho murmure encore :

— Ses enfants. Doña Jacinta.

Et la vieille, sans hésiter, répond :

— Une sale putain.

Elle a décidé que l'audience était terminée car elle feint de dormir, ronfle même. La sœur lève les bras au ciel.

— Des gros mots maintenant ! Je vais vous punir, madame Dolores. Je ne vous donnerai pas le pain au lait que je vous ai promis.

Et la vieille dormeuse hausse les épaules sans cesser de dormir. La sœur fait sortir Carvalho, passe devant lui, lui montre le chemin de retour et commence par dire :

— Quelle ingrate ! Avec tout ce que doña Jacinta et son frère ont fait pour elle. C'est l'âge. Elles disent tout ce qui leur passe par la tête.

Puis, à l'avant-dernier tour, ses jeunes sourcils froncés :

— La supérieure m'a dit de vous demander de rappeler à doña Jacinta qu'elle n'a pas envoyé la pension de madame Dolores depuis trois mois. Nous n'allons pas la mettre à la porte. Mais ce qui est dit est dit.

Le réveil sonne et le bras nu de Carvalho sort des couvertures à la recherche de sa gorge stridente. Plus qu'appuyer sur le bouton d'arrêt, la main semble vouloir étrangler le réveil.

— Quelle heure c'est ? demande une voix féminine de dessous les draps.

— Huit heures.

— Huit heures ?

Il y a de l'indignation et un brutal soulèvement dans le corps de Charo qui émerge nu jusqu'à la taille.

— Tu crois que c'est une heure pour réveiller les gens ?

— Je pars en excursion.

Il y a de l'indignation, de la perplexité, de l'égarement sur le visage matinal et sur les seins, non moins matinaux, de Charo.

— Ce n'est pas chez moi, ici.

— Non, c'est chez moi, dit Carvalho, qui a déjà pris la direction de la douche.

— On se couche à quatre heures et tu te lèves à huit. Tu n'es pas un peu fou ?

Charo replonge entre les draps. Au bout d'un moment, elle passe un œil et crie :

— N'oublie pas ta gourde !

Le frère et la sœur Alvarez de Enterria l'attendaient devant la

Pedrera. De loin, Carvalho les vit qui discutaient et il fit semblant de ne pas remarquer qu'ils prenaient une tête de chien non pas battu, indigné. Ils avaient absolument voulu se rendre dans la même journée à l'appartement de don Ricardo et à la maison de campagne où il était mort. Don Felipe ne pouvait pas manquer un tournoi international qui commençait le lendemain au club de golf de Sant Cugat et doña Jacinta prétexta des occupations métaphysiques sur la réalité desquelles Carvalho n'osa pas poser de questions. L'appartement de don Ricardo était situé sur la Rambla de Catalunya, dans un vaste escalier où le *modem style* avait déposé une jeune déesse dont la chevelure florale servait de cadre aux marches qui conduisaient à un ascenseur, qu'on aurait dit construit à l'occasion de quelque site à Barcelone du tsar de toutes les Russies. L'ascenseur prenait ses responsabilités quant à son antiquité, il monta en conséquence et les porta jusqu'à un appartement où deux familles auraient pu vivre à l'aise, avec un très bas pourcentage statistique de chances de se rencontrer une fois l'an dans le vestibule. Mais seules deux ou trois pièces étaient habitables, celles qui donnaient sur une cour intérieure de l'Ensanche, caractéristique décor d'arrière-boutique de familles respectables, réseau de persiennes, de jardins d'hiver, de vérandas vitrées, de pots de fleurs en céramique décorée mis au service de palmiers d'un vert renfermé, de grilles ouvragées jouant à être des balcons ou des séparations entre les cours et, derrière tout cela, la végétation d'un immense jardin collectif, romantique, abandonné, isolé, dans une ville qui n'était plus ce qu'elle avait été. Le frère et la sœur s'impatienzaient devant la contemplation satisfaite de Carvalho, et, comme leurs raclements de gorge n'avaient aucun effet, doña Jacinta se décida à lui demander les raisons de sa paralysie.

— Le spectacle des arrière-cours de l'Ensanche m'a toujours bouleversé.

— Vous serez bouleversé un autre jour, aujourd'hui, nous avons un emploi du temps très chargé.

— Pourquoi votre père a-t-il choisi de vivre dans la partie de l'appartement qui donnait sur l'arrière ?

— Est-ce que je sais ! Peut-être parce que c'était plus tranquille, il n'entendait pas les bruits de la rue. Ou alors il se sentait plus en sécurité, plus caché. Il était vieux et il était mort de trouille en permanence.

De trois choses l'une : ou bien doña Jacinta n'aimait pas les vieux, ou bien elle n'aimait pas les vieux qui avaient peur, ou bien elle n'aimait pas tout habitant de la terre qui ne fût pas elle. Carvalho pencha pour la troisième éventualité et parcourut, suivi par doña Jacinta, les trois pièces qui avaient été le théâtre des dernières années que le vieil homme avait vécues dans une liberté retrouvée. Une

chambre avec un lit à deux places *art déco** et une armoire anglaise sobre comme une cocktail party presbytérienne. Un cabinet de travail où il n'y avait que des livres et une table en pin, large mais légère, à tréteaux de bois brut, la salle de bains démodée et subitement sale de tristesse et d'oubli, une cuisine qu'on avait peu utilisée au cours des dix dernières années, ce qui avait été la chambre de Dolores, guère mieux que celle qu'on avait dû lui donner dans son couvent.

La bibliothèque était composée d'exemplaires reliés pour la plupart, où les philosophes de l'entre-deux-guerres, Ortega y Gasset et Bertrand Russell en tête, étaient les seules concessions faites à la modernité. Quatre ou cinq costumes dans les armoires. De vieilles chemises dans les tiroirs. Une demi-douzaine de paires de chaussettes, de celles qu'on porte avec des fixe-chaussettes. Des cravates larges. Trois paires de bretelles.

— Il s'est gâché la vie et la vue au milieu de tous ces livres.

— Il avait la tête pleine de lettres.

— Il aurait mieux fait de moins lire et de vivre davantage.

— Ma pauvre maman a été une martyre.

— Il savait même parler latin et il lisait des livres en grec.

Le frère et la sœur se débondaient, en un double soliloque qui rappelait les airs croisés des différents personnages dans les opéras et les zarzuelas. Ce bruit de fond ne dérangeait pas Carvalho, occupé qu'il était à s'imprégner de ce qui flottait encore de l'atmosphère résiduelle mais intime de Ricardo Alvarez de Enterria.

— C'est tout ce qu'il a laissé ?

— Il y avait aussi une montre qu'il voulait absolument donner à ma nièce.

— Vous avez une nièce ?

— Mon frère a une fille. Quant à dire qu'elle est ma nièce, ça...

— Ce n'était pas un richard, vous savez.

— Il avait du bien, mais il vivait très modestement. On ne peut pas lui enlever ça.

— Tant mieux pour les héritiers.

— Si ma mère avait vécu plus longtemps, nous aurions hérité beaucoup plus. Elle savait y faire.

— Maman était un aigle.

— Un écureuil.

Carvalho laissa le frère et la sœur se mettre d'accord sur le genre d'animal qu'avait été leur mère et il rôda dans l'appartement, ouvrit des tiroirs, des portes, il alla même vérifier le porte-rouleau de papier hygiénique dans une salle de bains aux murs hauts et au vasistas ouvert sur l'immutabilité d'une sableuse façade de cour d'immeuble.

— Vous avez enlevé quelque chose ?

— Non. Même pas ses vêtements. Vous avez dû les voir dans

l'armoire. Il n'avait presque rien. Il était très soigneux et il avait encore conservé des costumes d'avant-guerre, après, jusqu'en 39, il était tout le temps en uniforme.

Don Felipe eut un accès de nostalgie.

— Il avait très belle allure.

— Pour ce que ça lui a servi.

— Apparemment, madame, vous considérez qu'il faut toujours gagner les guerres.

— En tout cas, il ne faut pas les perdre.

Et, comme par défi, elle rejeta sa tête en arrière, sa tête en pomme de terre, pleine de verrues déviatrices de l'orographie de son visage.

Deux sots impatients, inutilement impatients, Carvalho ne s'expliquait pas la sensation de hâte ; ils faisaient naître en lui la hâte pour la hâte, anxiété de vérifier qu'ils n'avaient rien à faire, rien à penser, rien à imaginer. Quand ils eurent toutes sortes d'allusions pour inciter Carvalho à terminer au plus vite son inspection, et qu'ils sont convaincus qu'elles étaient inutiles, ils se désintéressèrent de lui. Elle sortit un jeu de cartes espagnoles de son immense sac en crocodile et se mit à faire des réussites. Il alluma un vieux téléviseur en noir et blanc qui se trouvait dans la cuisine et s'assit pour regarder, hébété, le fourmille des lignes et des points lumineux qui usaient de leur mieux pour trouver une impossible échappée au-delà des limites de l'écran. Carvalho parcourut les pièces vides. Dans l'une d'elles se trouvaient encore quelques photographies jaunies, fixées avec des punaises sur le papier peint : une photo de l'enterrement de Franco, Einstein, Roosevelt avec sa femme, Manuel Azaña parlant au cours d'un meeting dans les arènes de Valence, à en croire ce qui était écrit derrière. Pas un coin, pas une trace porteuse de sens qu'il n'examinât. Il s'obligeait à lire en bloc une vie tournée vers la jouissance des meilleures idéologies de sa jeunesse : les grands souvenirs que l'espoir républicain et de la guerre civile. Quand Carvalho fit sa réapparition dans la partie habitée, don Felipe était endormi sur sa chaise et la femme reprenait précipitamment un air normal, comme si elle n'avait pas arrêté un instant de faire des réussites. Carvalho l'avait pourtant sentie derrière lui, constante, obstinée, telle l'ombre de la gouvernante de Rebecca sur les pas de la pauvre Joan Fontaine.

— Si c'est moi que vous attendiez, on peut s'en aller.

— Ce n'est pas trop tôt. D'ici à San Miguel de Cruilles, on en a au moins pour une heure, une heure et demie en voiture.

Une brève discussion s'éleva quand il s'agit de décider quelle voiture on prendrait pour se rendre jusqu'à San Miguel de Cruilles. Carvalho imposa la sienne, car il voulait être à même de choisir son restaurant et de ne pas avoir à subir le mauvais goût du frère et de la sœur.

— On pourrait s'arrêter sur l'autoroute.

— Pourquoi ? Vous vous nourrissez d'essence ?

— Non. Mais je ne suis pas difficile, je mange n'importe quoi.

— Moi pareil.

— Personne de vous empêche de manger de beaux sandwiches de pain au pain avec une pellicule de jambon à goût d'aliment composé au milieu. Ils en font de très bons dans les cafétérias, sur l'autoroute. Moi, je déjeunerais tranquillement à La Marqueta, à La Bisbal : escargots à la chèvre et morue au roquefort.

— Qu'est-ce que c'est que ces saloperies ? Des escargots à la chèvre !

La chèvre est une espèce d'araignée de mer presque vide qu'on utilise, sur toute la côte de l'Ampurdán, pour donner du goût aux plats.

— Et la morue au roquefort ? La morue est mangée aux vers ?

— C'est une bonne idée, je la suggérerai à Savalls, le patron du restaurant. C'est un homme qui a de l'imagination.

— Quelle horreur ! De la morue au roquefort !

Il les laissa garés devant un verre de Drambuie, elle, et un café arrosé au rhum, lui, et s'en alla manger dans la gargote de Savalls. Une heure plus tard, il sortait tout ragaillardi de *La Marqueta*, ragaillardi d'âme et de corps, et bien renseigné sur la légende de doña Jacinta et de son défunt époux, juge d'anodine mémoire qui avait restauré la Vieille ferme de San Miguel mais n'avait pas eu le temps d'en profiter, pas même *in articulo mortis*, ayant été renversé par une Ducati 750 alors qu'il traversait la rue pour courir vers son exemplaire du *Correo Catalán* de tous les matins. Objectif funeste, d'autant plus que ce jour-là, 20 novembre 1975, *El Correo Catalán* était sorti sans avoir annoncé que Franco était mort et fut donc le seul journal au monde qui ne donna pas la nouvelle en temps et en heure.

— Pauvre homme. Il l'avait entendu à la radio et il a voulu en être sûr, expliquait doña Jacinta tandis que la voiture de Carvalho s'arrêtait devant le portail de fer vert de la propriété.

Don Felipe ouvrit, avec des halètements bourboniens, et Carvalho fit rentrer sa voiture sur un entier de pierres plates émergeant d'un tapis de pelouse tondue ras. Le sentier le conduisit devant la porte d'une ferme restaurée à fond, la façade à demi recouverte par un bougainvillier en état d'hibernation. Une fois dedans, Carvalho parcourut la maison, mortifiée par des travaux de restauration qui avaient mis le living à la place de l'étable et une salle de travail où personne n'avait jamais fait le moindre travail dans le fenil. Ricardo était mort sur ce lit Thonet et peut-être son dernier regard s'était-il posé sur un casier à musique qui servait d'étagère à de rares livres, sans doute achetés au poids dans une liquidation honteuse du Corte Inglés.

— Qu'est-ce qu'il y a derrière ?

— Une petite pièce que mon mari a fait installer et qui est cachée par l'armoire. On y met les appareils électriques qui peuvent être volés ou les tableaux à la fin de la saison. La maison est très isolée et, pendant l'année, la femme de ménage ne monte du village que deux fois par semaine.

Carvalho poussa l'armoire et se fit ouvrir la porte par un Louis XX mal à son aise, démolí par la digestion d'un sandwich au saucisson grande liquidation de fin de saison. Une petite pièce sans fenêtre éclairée par une ampoule au plafond. Machinalement, Carvalho parcourut le mur du bout des doigts et soudain son regard tomba sur une inscription faite avec une pointe métallique, peut-être le bout d'une petite clé. « Cette fois, ils m'auront. »

Carvalho se mit à une fenêtre grillée, attiré par la perspective du chemin qui s'en allait vers le bois, un chemin qui partait de la fenêtre ou y menait. C'est alors qu'il vit l'homme, grand, épais, roux, avec de grosses lunettes aux verres en cul de bouteille qui lui enfouissaient les yeux dans des profondeurs d'océan. L'homme lui fit un signe, un geste précautionneux qui lui disait d'approcher, mais ce fut lui qui s'avança vers la grille puis colla ses grosses lèvres au fer et murmura :

— Ne croyez rien de ce qu'ils vous disent. Ils sont mauvais. Don Ricardo se méfiait d'eux.

Du doigt, il engagea Carvalho à sortir de la maison. À le rejoindre plus loin sur le chemin, indiquait maintenant la main de l'homme tendue vers le bois. Carvalho retraversa la maison, récurera le frère et la sœur, silencieux, suant l'ennui, assis l'un en face de l'autre dans les fauteuils du living, mais sans se regarder, comme s'ils attendaient le signal de départ.

— Je vais me dégourdir les jambes.

— Où allez-vous vous dégourdir les jambes ?

Le ton conciliateur de doña Jacinta était si forcé qu'il laissait transparaître toute son agressivité réprimée.

— Un chemin est l'endroit idéal et j'en ai vu un à cette fenêtre.

— Accompagne-le donc. Monsieur ne connaît pas la région.

— Qui ? Moi ?

Le golfeur sortait de sa méditation et ne saisissait pas le pourquoi de cette expression crispée et insinuante à la fois.

— Merci, mais je peux y aller tout seul.

Il ne leur laissa pas le temps de tomber d'accord. Du jardin, Carvalho les vit, de l'autre côté de la vitre, gesticulants, l'agressivité de madame Jacinta se retournant contre son frère qui se défendait, alléguant sans doute l'ignorance où il était de ce qui se passait et sa somnolence. Carvalho trouva le chemin qui partait de la fenêtre grillée et le suivit jusqu'à l'orée du bois. De l'épaisseur du bois lui parvint un hep ! d'appel, et, quand il y entra, il vit tout de suite le géant roux mal

caché derrière un chêne-liège.

— Ils ne vous ont pas suivi ?

— Pourquoi m'auraient-ils suivi ?

— Je ne veux rien avoir à faire avec eux.

Surtout elle. Vous comprenez, je suis un drôle d'oiseau, moi, dit l'homme.

De près, Carvalho comprenait pourquoi ses yeux étaient comme noyés au fin fond de l'épaisseur des verres. Non contents d'être gros, ils étaient cassés.

— Je ne suis pas d'ici, moi. Je suis de Barcelone, mais un beau jour j'en ai eu assez de gagner de l'argent en faisant des conneries et je suis venu vivre ici, au village. Je suis venu avec ma famille, et sans un rond, je n'avais rien de rien, une main devant, une main derrière, nu comme un ver. Tout le monde ne le comprend pas et ils me prennent pour un drôle d'oiseau. Surtout les personnes comme doña Jacinta et son frère, des vraies sangsues. Des parasites, des suçoptères, comme je dis.

— Que faisiez-vous avant d'entrer au couvent ? lui demande Carvalho, montrant le paysage qui les entoure, le hameau.

— J'étais informaticien. Un des premiers dans ce pays. Expert en ibéemes, quoi.

— Et maintenant ?

— Je donne des cours, pas beaucoup. Des petits boulots par-ci, par-là. Ma femme fait pareil. Mais je suis heureux. Je vis dans un monde sans murs, sans pointeuse, sans horloge qui compte le temps vendu au patron. Le vieux comprenait ça. Don Ricardo était un type formidable. Je lui apprenais les secrets des bois. Les coins où poussent les champignons. Les terriers des furets. Ces bois sont extraordinaires, sauvages. Les promoteurs ne les ont pas encore bousillés.

— Vous étiez très amis, don Ricardo et vous ?

— Dès qu'il arrivait, il venait me chercher et nous discussions en marchant sur le chemin, dans un sens, puis dans l'autre. J'aimais philosopher, et lui, il aimait écouter. Je n'ai jamais lu dans ses yeux qu'il me trouvait casse-pieds.

— Je comprends.

— Ça m'étonnerait. Les gens d'ici sont de braves gens, mais ils n'ont pas confiance dans les mots.

— Sage coutume, non ?

— Mais moi, j'aime parler.

— Désolé.

C'était un géant triste qui ouvrait le chemin à Carvalho.

— Quand don Ricardo est venu, la dernière fois, vous l'avez vu ?

Le géant s'arrêta et se retourna lentement. Sur son visage était apparue de la malice et comme me expression de chasseur satisfait,

comme si Carvalho avait fait ou dit ce qu'il en attendait.

— Non. Personne ne l'a vu. Il était mort quand nous l'avons revu.

Le regard du géant passa par-dessus le visage de Carvalho et chercha la maison, celle du frère et de la sœur, et son drame sordide, un drame pressenti. En voix off, il dit :

— Évidemment. À l'enterrement, même la demoiselle avec laquelle il venait parfois en week-end n'est pas venue.

— Sa petite-fille. Elle était en voyage.

— Non. Pas sa petite-fille. L'autre.

Il a dit cela avec une intention particulière.

— L'autre ? Et elle a un nom, cette autre ?

— Elle a un nom.

— Vous le savez ?

— Je le sais.

Ils n'ouvrirent pas la bouche jusqu'à ce que les allusions de Carvalho se fissent plus audacieuses et devinssent presque des questions directes. Il évoquait la vie solitaire du vieil homme, le besoin d'affection qu'on a à cet âge-là, de personnes attentives, vous-mêmes, vous voyez ça tous les jours. Il y a un racisme social à l'égard des vieux. On leur parle comme à des idiots, comme à des enfants. On croit qu'ils n'ont plus les désirs, les frustrations qui tenaillent le reste de l'humanité. Il pensa même avoir attendri don Felipe, qui l'écoutait émerveillé par l'image sensible et compréhensive qu'il donnait d'un agent d'assurances. Mais doña Jacinta n'avait pas l'intention de baisser pavillon.

— Il était seul parce qu'il le voulait bien. Il n'a fait que ce qu'il a voulu dans la vie et, par la même occasion, il a gâché la nôtre. Je n'oublierai jamais les années quarante qu'il nous a fait passer. C'était le moment où une jeune fille de bonne famille doit débiter dans le monde, occuper la place qui lui revient. À cause de ses maudits antécédents politiques, nous vivions comme des pestiférés.

— Je voulais parler des dernières années. Don Ricardo n'a jamais eu l'intention de se remarier ?

— Se remarier ?

Carvalho a en horreur ce rire tonitruant inséparable du rôle du méchant dans les films de Hollywood et le rire de doña Jacinta ressemblait à un raccourci de l'histoire du sarcasme dans le cinéma nord-américain. Soit elle dissimulait très bien, soit elle ignorait tout des derniers rôles amoureux de son père. Le frère et la sœur ne l'intéressant plus pour l'instant, il les déposa à Barcelone, assez tôt pour avoir le temps de se rendre à l'adresse que lui a donnée le géant roux. Un rez-de-chaussée dans une ruelle aux abords retirés et modestes de la place de Lesseps. C'est toute la scénographie d'une maison d'édition. Livres un peu partout, machines à écrire, un va-et-

vient de personnages myopes remontant du doigt leurs lunettes sur leur nez et un silence de travail intellectuel organisé. D'une table du fond se lève une femme qui s'approche de l'endroit où se trouve Carvalho, debout en deçà de la frontière de la réception, où une standardiste décroche sans arrêt le téléphone et psalmodie :

— Éditions du Sommet. Bonjour.

C'est une femme presque jeune, presque mûre, au corps mince et libre, sans entraves, sans soutien ceci ou cela, mais avec une façon de regarder en face le mâle exploiteur que ne fait que confirmer ce symbole féministe pendu sur son décolleté.

— Vous désirez ?

— Vous parler. Hors d'ici, si c'est possible.

— Je regrette. Vous êtes dans une usine à culture, ici. On pointe à l'entrée et à la sortie. À la rigueur, je pourrais sortir si mon mari venait de passer l'arme à gauche. Par exemple.

— Et si c'est un amant, ça ne marche pas ?

— Je proposerai ça pour la prochaine convention collective. Suivez-moi.

C'est un minisalon d'accueil pour des mini-visites. Leurs genoux se touchent quand ils s'assoient l'un en face de l'autre. Leurs visages ne sont guère éloignés non plus.

— Les rapports culturels sont toujours aussi serrés ?

— C'était le seul endroit qui restait.

— Très suggestif.

Apparemment, elle n'a pas le sens de l'humour et elle l'avertit d'un rapide battement de paupières qu'elle n'a pas de temps à perdre.

— Je voudrais vous parler de la mort de don Ricardo.

De l'inquiétude dans ses yeux ou bien est-ce une simple curiosité ?

— Vous alliez en week-end avec lui dans la propriété près de Gérone.

— Parfois.

— Pour des raisons culturelles ?

— Bien sûr. Je lui posais des questions sur l'histoire et nous faisons l'amour. Deux choses éminemment culturelles.

— Des questions sur l'histoire. Quel genre d'histoire ?

— Celle qui m'intéresse, l'histoire orale. C'est-à-dire que je recueille en direct le témoignage de personnages qui ont vécu une époque historique déterminée. Ricardo était une « taupe », je suppose que vous le savez.

— Histoire orale. Et de l'histoire orale vous êtes passés à l'amour... oral ?

— C'est notre affaire. Vous ne comprenez pas qu'on puisse faire l'amour avec un septuagénaire ?

— Pourquoi pas ? Ce que je comprends moins bien, c'est que le

septuagénaire, presque octogénaire, puisse le faire avec vous.

— Je peux être très excitante quand je veux.

— Je n'en doute pas.

— Ricardo était un homme épatant et un amant rationnel. Je fais une thèse sur la répression franquiste et le chapitre sur les « hommes cachés » est très difficile.

— Comment avez-vous appris sa mort ?

— Les jours passaient. Il ne m'appelait pas.

Finalement, je lui ai téléphoné et sa conne de fille me l'a dit.

— Ses enfants savaient que le vieux et vous aviez des confrontations culturelles ?

— Non.

— Sa petite-fille ?

— Encore moins.

— Pourquoi encore moins ?

— C'était le seul résidu de pouvoir bourgeois chez Ricardo, il ne voulait absolument pas que sa petite-fille apprenne notre liaison. D'ailleurs, c'était logique. Il était amoureux d'elle.

— Sacré don Ricardo !

Elle l'observe et il y a de la moquerie dans ses yeux et dans sa voix quand elle le prévient :

— J'aimerais reparler de tout ça avec vous, dans trente ans, quand vous aurez quatre-vingts ans, à peu de chose près. Je suis sûre que vous seriez heureux de rencontrer une femme comme moi.

— Je ne suis pas un personnage intéressant. Je ne mérite pas de passer à l'histoire. Même orale.

— Vous êtes aussi insignifiant quand vous baisez ?

— Si je vous disais de venir me répéter ça dans mon lit, vous le prendriez comme un propos machiste.

— Je n'en attendais pas moins de vous.

— Les choses sont claires.

C'est une bataille qui se joue entre eux, gaie, mais bataille tout de même.

— De quoi est mort don Ricardo ?

— Du cœur, m'a dit sa fille.

— Vous y croyez ?

— Pourquoi je n'y croirais pas ? Il ne faut pas y croire ?

Carvalho remarque l'alliance qu'elle fait tourner autour de son doigt.

— Mariée ?

— Séparée. Mais c'est Ricardo qui m'a fait cadeau de cette alliance. Il voulait se marier avec moi. J'ai refusé.

Carvalho se lève et laisse en suspens un commentaire.

— Vous l'avez utilisé, comme un homme objet.

— C'est un peu vrai.

Il est à la porte quand la voix de la femme lui demande, tremblante :
— Ne dites rien à sa petite-fille, s'il vous plaît. J'aurais l'impression de l'avoir trahi.

Teresa lui avait laissé un message urgent au bureau : « On est cuits. » Carvalho se rendit immédiatement au studio du jeune homme bleu et y trouva les deux complices affolés par la tournure que prenaient les événements. Dès qu'ils virent Carvalho, ils s'accrochèrent à lui comme à une bouée de sauvetage.

— Ma tante sait que la compagnie d'assurances n'existe pas. Elle a téléphoné il y a trois heures pour dire qu'elle envoyait les flics.

— Ils devraient être là depuis longtemps.

— En fait, quand nous avons entendu l'interphone, nous avons cru que c'était eux.

— D'abord, l'avocat a rappelé. Il avait déjà des soupçons, il posait des questions très directes sur la compagnie, le patron et finalement il a insisté pour avoir l'adresse, il voulait venir personnellement. Alors, Luis a fait comme si la communication était coupée et il a laissé le téléphone décroché pendant une heure. Il m'a appelée et je suis accourue dare-dare. Nous avons essayé de vous téléphoner. Finalement, nous avons eu peur et nous avons raccroché. Il n'y avait pas cinq minutes que nous avions raccroché qu'il s'est remis à sonner. Cette fois, c'était ma tante. On aurait dit la voix d'une bête sauvage. Elle en avait presque la respiration coupée quand elle parlait, enfin, parler, c'est peu dire, elle hurlait comme une folle. Je ne pouvais pas la prendre parce qu'elle aurait reconnu ma voix, c'est Luis qui a reçu toute la douche. Elle savait déjà qu'il n'y avait pas de compagnie et elle nous a bien fait comprendre qu'elle connaissait l'adresse où nous étions.

— Elle doit avoir du piston au Téléphone. Maintenant qu'elle sait l'adresse, c'est bizarre qu'elle ne se soit pas encore montrée, si elle est tellement indignée. Elle, l'avocat, les flics. La première chose à faire, c'est foutre le camp. Tu habites ici, mon gars ?

— Ah non alors ! C'est une garçonnière que mon père utilise de temps en temps.

— Dans ce cas, partons. S'ils veulent nous trouver, ils n'auront qu'à nous chercher. Tu devrais décider de ce que tu vas dire s'ils te mettent la main dessus : soit tu ne te dégonfles pas et tu dis que tu ne sais rien et que quelqu'un s'est servi du studio pour faire une blague, soit tu prends ça sur toi et tu dis que c'est une blague. Si tu prends ça sur toi, il faudra bien que tu admettes que tu es de mèche avec moi, et je serai dans le bain moi aussi. À toi de décider.

— Je suis musicien, moi. Je ne sais rien.

— Parfait. On leur laisse un jour. Si dans un jour ils n'ont pas bougé, alors, c'est nous qui bougerons.

Ils essayèrent leurs empreintes partout où il leur parut qu'il devait y en avoir et sortirent l'un après l'autre de l'immeuble pour se retrouver dans une cafétéria de la rue Ganduxer. Le jeune homme prétendit qu'il avait à faire et partit, non sans avoir enveloppé Teresa d'un regard de mouton éborgné.

— C'est votre petit ami ?

— Vous plaisantez ? Ne vous moquez pas de lui. Il est très malade. Il mourra avant que son adolescence soit passée. Il est ce qu'on appelle un « enfant bleu ». Ses parents le gâtent énormément, ils l'emmènent partout, c'est comme ça que je les ai connus, dans un voyage où je faisais le guide. C'est un type merveilleux. Comme tous les gens comme ça, qui ont une fêlure, une faiblesse.

Elle n'aimait pas parler de Luis et préféra demander à Carvalho ce qu'il avait trouvé.

— Votre tante est une sale bête.

— Ça, c'est pas une découverte.

— Et votre père un imbécile.

— Je le regrette, mais c'est une vérité grande comme une cathédrale. C'est tout ?

— Ils détestaient votre grand-père, et votre tante n'a pas beaucoup d'affection pour vous. Évidemment, votre tante n'a pas d'enfants ?

— Elle a été opérée très jeune et elle est restée stérile.

— Il y a de la sagesse dans la nature, parfois. Je pense que cette délicieuse soirée serait idéale pour aller dîner quelque part.

— Il pleut. Il fait froid. C'est un printemps froid et horrible. N'allez pas si vite. Je n'aime pas qu'on se jette sur moi. Quand il sera temps, vous le verrez bien.

— Vous aimez bien manger ?

— J'ai un palais curieux et assez expert.

— Je l'ai su la première fois que je vous ai vue. Et puisque vous êtes décidée à enfermer nos rapports dans des limites purement professionnelles, dites-moi où je peux en apprendre davantage sur votre grand-père. Il avait des amis ? Vous m'avez dit qu'il était en contact avec des cercles républicains.

— Avant, il faisait partie d'un groupe qui avait un local quelque part. Une fois, je suis allée le chercher, il était content de dire que j'étais sa petite-fille, mais franchement j'ai trouvé que ça ressemblait plutôt au club du troisième âge.

— J'aime les vieux. Quand ils veulent bien être aimables, ils sont délicieux, et quand ils se mettent en colère, ils ont toujours raison.

Charo, elle, fut d'accord pour sortir. Elle n'avait pas de client ce soir-là et elle était heureuse de se lancer dans la rue, son Carvalho au bras, nez au vent, toutes voiles dehors. Elle ne voulut pas voir le manque d'appétit de Carvalho, son air renfermé, la passivité extrême qu'il

montra dans les prolégomènes de l'amour. Ce n'était pas la première fois que Carvalho n'était pas là tout en étant là, ne la pénétrait pas tout en la pénétrant. Mais ce soir-là Carvalho était dans un lieu d'où il ne voulait pas revenir et il ne servait à rien de perdre son temps à essayer de le ramener dans la salle de séjour de Vallvidrera, devant la cheminée où le feu brûlait grâce à l'impulsion initiale de *L'Officier prussien et autres nouvelles* de D. H. Lawrence. Charo sauva une page roussie qui était restée à l'écart du cœur de la flambée et lut le message survivant : « Mr. et Mrs. Lindley en vinrent à perdre tout contact avec les réalités, passant le plus clair de leur temps à se torturer sur la façon de joindre les deux bouts, tout en dressant leurs enfants à acquérir de bonnes manières, à former d'ambitieux projets d'avenir et à se sentir des responsabilités sociales insupportables... » C'était tout ce qui restait de lisible et Charo se plaignit à Carvalho qu'à cause de ses manies il l'empêchât de connaître le début et la fin d'une si jolie histoire.

— Les romans où il y a beaucoup de parents et d'enfants sont toujours très jolis, très tristes et très joyeux à la fois, Pepe, parce que chaque enfant vit sa vie et chaque parent meurt d'une manière différente.

— De quoi est-ce que tu te plains ? Quel est le dernier livre que tu as lu ?

— Un livre sur la Télévision espagnole, avec tous les artistes et tous les présentateurs de la télé.

— Tu ne devrais pas lire. Les livres sont faits pour les gens qui écrivent des livres, parce qu'au fond on écrit parce qu'on a lu des livres avant. Mais les autres ne devraient pas lire. Les seuls lecteurs devraient être les écrivains eux-mêmes.

— Tu parles d'une théorie ! C'est comme si tu disais que les seuls clients des détectives privés devraient être les détectives privés. Quand tu es de mauvais poil, tu dirais n'importe quoi. Qu'est-ce que tu as, ce soir ?

De toutes les tendresses dont Charo était capable, la seule qui lui fût intolérable était celle qui essayait de faire de lui un enfant qui lui raconterait, la tête sur ses genoux, qu'on est très méchant avec lui à l'école.

— Laisse tomber. Je m'occupe d'une affaire triste et je suis triste. Des fois, j'ai des affaires joyeuses et je suis joyeux.

— À d'autres, Pepe. Tu es plus inquiet que d'habitude. Il y a du danger ?

— Celui de renifler la merde.

Mais ce n'était pas précisément l'odeur qu'il avait dans le nez, plutôt cette bouffée de lavande anglaise qui avait monté du corps de Teresa, quand elle s'était penchée par-dessus la table pour donner un baiser

d'adieu à l'« enfant bleu ».

— J'ai rencontré un « enfant bleu », Charo.

— Pauvre chou ! C'était un petit bébé ?

— Environ vingt ans.

— Et à vingt ans, c'est toujours un « enfant bleu \$1 \$2 ?

— Être un enfant bleu ne veut pas dire qu'on est exactement un enfant. Ce sont des personnes qui souffrent d'une insuffisance cardiaque particulière. Ils ont le teint un peu bleu. Ils ne vivent pas longtemps.

— Maintenant, je comprends.

Carvalho éprouvait du remords d'avoir utilisé le moribond pour la seconde fois. La première, appât dans son enquête, la seconde en guise de chape destinée à isoler le nez fin de Charo de l'odeur de lavande anglaise de Teresa.

Il n'en fallait pas plus, c'était une déclaration de principe en soi – un portrait de don Manuel Azaña dans le vestibule et un drapeau républicain accroché sur le mur avec des punaises, à peu de distance du cotonneux visage de don Manuel. Des vieillards bien propres au castillan rutilant se partageaient en deux ou trois groupes dans un salon ouvert sur une cour aveugle du quartier gothique de Barcelone. Dans un groupe, on joue au subastado et les voix se croisent avec le groupe qui élève la voix, conséquence de l'élévation même du sujet de la conversation.

— Qu'est-ce qui se serait passé si Ramón Franco, au lieu de passer dans le camp de son frère, était resté avec la République ?

— Eh bien, nous aurions perdu la guerre avant, il suffisait qu'il touche quelque chose pour que ça se casse la gueule.

— Sauf les avions. Il s'en est bien sorti avec son Plus Ultra.

— Bon Dieu, à quoi ça sert de spéculer maintenant sur le cas de Ramón Franco ? Si tu me dis : qu'est-ce qui serait arrivé si les grandes puissances avaient fait le blocus réellement, je répète, réellement, autour des factieux ? Voilà la vraie question. Voilà la question qui me reste là, en travers de la gorge, depuis 1936.

— Eh bien, avale-la en vitesse si tu ne veux pas être enterré avec.

— Enterré, moi ? Je ne mourrai pas tant que je n'aurai pas vu la III^e République.

Un vieux découvrir la présence de Carvalho, se lève, sort du groupe et va vers le détective.

— C'est vous qui m'avez téléphoné.

— Mais oui. Il s'agit de don Ricardo.

— Don Ricardo. Ah ! Don Ricardo !

Il invite Carvalho à le suivre et le conduit jusqu'au coin le plus reculé et silencieux de la pièce.

— Don Luis, s'il vous plaît, j'aimerais bien savoir pourquoi, sacré

bon sang, vous avez gardé ce fichu valet ?

— En cas de besoin.

— Par ici la bonne soupe.

Les voix montent à la table de subastado et l'hôte de Carvalho souffle un doux chut qui réussit à les faire baisser. Ils s'assoient autour d'une table sous laquelle a été placé un radiateur électrique qui leur chauffe les pieds. Carvalho examine le vieux tout menu et propre qui se tient devant lui et il attend ce qu'il va dire, mais le vieux semble avoir les mêmes intentions, l'examine et garde ses distances.

— C'est très animé, ici, se décide finalement Carvalho.

Le vieux embrasse du regard la partie de la salle qui se trouve dans son champ visuel.

— Pourtant, aujourd'hui, ils sont dans un jour calme. Vous devriez nous entendre discuter sur la question de savoir s'il est plus important de gagner la guerre ou de faire la révolution.

— Comme ça, dans l'abstrait ?

— Non, par rapport à la guerre civile.

— Ah ! Vous croyez qu'il y avait le choix ?

— Apparemment si, en mai 1937, après les événements de Barcelone.

— Et qu'avez-vous choisi ?

— Gagner la guerre.

— Bravo.

Le vieux rit mais retrouve aussitôt son sérieux et ajoute :

— Nous ne faisons de mal à personne et nous ne sommes plus en état de provoquer une guerre ou une révolution. Retomber là-dedans, ce serait atroce. Si une autre guerre civile éclatait maintenant, je crois que je gèlerais sur place, comme un oiseau.

— Que pensait don Ricardo des temps présents et futurs ?

— C'était un vitaliste. Le passé lui faisait horreur, mais il l'assumait, comme nous tous. Ici, vous ne voyez que des vieux fous nostalgiques, mais tous ensemble nous sommes le malheur d'une guerre perdue : prisons, vexations, misère, exil. Pour nous, c'est un miracle que le soleil se lève encore ou qu'il pleuve ou que nous puissions caresser notre petit-fils. C'est peut-être la raison pour laquelle nous aimons tant le présent et le futur, et que le passé, pour nous, n'est rien d'autre, dans le meilleur des cas, que le souvenir de notre jeunesse et, dans le pire, que la tragédie de la guerre. Don Ricardo, de ce point de vue, était comme nous.

— D'après ce que je sais, vous étiez resté un de ses bons amis depuis cette époque.

— En effet, nous avons fait ensemble la campagne de l'Ebre.

— Dans la même compagnie.

— Oui.

— Le comportement de don Ricardo comme officier républicain a-t-il toujours été correct ? Je crois que vous avez été son commissaire politique ?

Le vieux cligne des yeux. Il semble hésiter. Il pose la main sur le bras de Carvalho, le serre comme s'il voulait souligner ce qu'il va dire.

— Écoutez. C'est vrai. J'étais le commissaire politique de la compagnie. Mais ne me le répétez pas, chaque fois ça me fiche une de ces peurs... je ne me suis pas encore remis de la trouille que nous avons eue le 23 février, le jour du coup de Tejero.

— Qu'est-ce que don Ricardo vous a dit à ce propos ?

— C'est drôle, la vie. Ce soir-là, je lui ai téléphoné à son appartement de l'Ensanche, et j'ai parlé avec lui une bonne demi-heure. Il avait aussi peur que moi. Je l'ai appelé après le discours du roi, pour le rassurer et me rassurer moi-même, mais il n'a pas répondu. Je me suis dit qu'il devait dormir, mais ça m'a paru bizarre, il avait horreur de s'endormir, un vrai insomniaque, et cette nuit-là, c'était le moment ou jamais de rester réveillé. Je ne l'ai plus jamais revu ni entendu. Il paraît qu'il est tombé malade justement ce soir-là ou le lendemain, et ses enfants l'ont emmené. Parfois, je me dis qu'il est tombé malade à cause du coup de Tejero. Il a été la seule victime de Tejero.

Si Teresa Álvarez voulait que sa minijupe ressemblât à un étui à culotte, elle avait réussi.

— Vous êtes une surdouée de la minijupe. Vous étiez une gamine au temps de la mode de la minijupe.

— C'est très gentil, merci beaucoup, mais je ne l'étais déjà presque plus. Je suppose que vous avez quelque chose de plus intéressant à me raconter.

— En effet. Hier, je n'ai pas pu vous faire le bilan de mon enquête. D'abord, pour ce qui est de l'appartement où votre grand-père vivait habituellement, rien ne peut laisser supposer qu'il était habité par un malade, pas une trace. Dans la pharmacie, par exemple, il y avait de l'aspirine et une boîte de Ziloric, des cachets préventifs de la goutte, qui est une maladie parfaitement domestiquée, par ailleurs. Je n'ai même pas aperçu de pistolet pour pisser, indispensable chez un vieillard obligé de garder le lit. Rien. Et tant votre père que votre tante m'ont affirmé qu'ils n'avaient rien touché. Même pas ses vêtements. Ensuite, après un long voyage au cours duquel j'ai admiré l'infinie miséricorde de Dieu qui permet qu'il existe des personnes aussi lamentables que votre père et madame votre tante, nous sommes arrivés au mas. Il faut que je vous dise que votre grand-père y a séjourné dans une chambre demi-secrète où il a écrit, sur le mur, une partie du message du papier de la montre. C'est très curieux, à l'intérieur de cette pièce, il y a un tas d'objets de valeur, un téléviseur,

des appareils de radio, des couverts en argent, des tableaux, et puis un modeste réchaud à alcool et un petit radiateur électrique. Soit la radinerie de votre tante envers d'éventuels voleurs est infinie, soit ces misérables objets ont eu ou ont encore une fonction. Par ailleurs, j'ai remarqué que votre tante avait laissé un horrible lit pliant dans une des plus belles pièces de la maison, alors que la logique aurait voulu qu'il soit relégué avec le réchaud dans la chambre secrète.

— Conclusion ?

— Ce n'est pas tout. J'ai observé que votre tante possède une excellente discothèque et une impressionnante installation pour l'écoute, où qu'on se trouve dans la maison. Pendant un moment, j'en suis même venu à croire que l'installation allait jusque dans la chambre secrète, mais... Mais si on avait bien fait un trou pour que les fils puissent passer dans la chambre, ils s'arrêtaient là, protégés par un ruban isolant tout neuf, comme si l'interdiction d'entrer était récente.

— Que voulez-vous dire ?

— Que ces fils ont été coupés il n'y a pas longtemps et qu'à l'intérieur de la chambre on voit encore sur le mur le rond qu'occupait un baffle aujourd'hui disparu.

— Conclusion.

— Vous me rappelez un manuel d'Histoire d'Espagne que j'ai lu quand j'étais jeune, écrit par un communiste catalan qui s'obstinait à faire des résumés à la fin de chaque chapitre. Tous les chapitres se terminaient pareil : *Bref*... blablabla... Le livre était écrit en français.

— Je répète. Conclusion.

— Vous avez déjà essayé de ne pas vous maquiller ? Si j'étais vous, j'enlèverais cette minijupe et ce maquillage, ce sont des prétextes, à mon avis.

— Maintenant ?

— Le moment vous paraît mal choisi ?

— Vous pourriez me donner d'abord votre conclusion ?

— Votre grand-père s'est sûrement trouvé dans la chambre secrète et il y a vécu, je ne sais pas combien de temps. On l'a mis là en espérant qu'il survivrait, sinon, je ne vois pas pourquoi il y aurait un réchaud et un radiateur. La question est de savoir si on l'a mis là pour le protéger ou pour autre chose, et dans ce cas, pourquoi. Il avait beau faire de la politique, je ne crois pas qu'il était menacé.

— Les derniers temps, il était obsédé par l'idée d'un coup d'État. L'idée que tout pourrait recommencer le rendait fou. Il n'aurait pas supporté d'avoir à repasser par une expérience fasciste.

— Quelqu'un a dit : le pire qui peut arriver à un type qui a la manie de la persécution, c'est d'être poursuivi pour de vrai. Je voudrais vous parler de ça. Un de ses amis m'a fait une remarque qui m'a donné l'idée de vérifier les dates. Il est tombé malade dans la nuit du 23 au

24 février. Ça vous dit quelque chose ?

— Non.

— Vous autres, les jeunes, vous n'avez pas besoin de mémoire historique. Deux mois à peine ont passé et vous avez déjà oublié le 23 février, le coup de Tejero.

— C'est vrai ! J'étais en Australie et j'ai tout vu en vidéo. Là-bas, c'était plutôt rigolo. Quand j'ai vu arriver ce garde civil dans les Cortes, j'ai eu un de ces fous rires, je ne pouvais plus m'arrêter. Et les collègues australiens qui étaient avec moi pareil.

— Votre grand-père, ça ne l'a pas fait rigoler du tout.

— Moi non plus, si j'avais été là.

— Il faut que je retourne dans la ferme de l'Ampurdán. Les choses parlent.

— Je regrette d'avoir ri, pour le 23 février. Vous me pardonnez ?

— Je suis apolitique.

— Vous êtes un homme sans appétits et sans obsessions.

— J'ai des uns et des autres.

— Par exemple ?

Carvalho fit descendre la fermeture Éclair de la jupe et le petit bout de tissu tomba pour découvrir une culotte qui semblait un fragment d'écume sur des ombres de chair et de végétations humides. Teresa ôta son pull en le faisant passer par-dessus sa tête et deux seins comme des obus jaillirent à la rencontre de Carvalho avec toute l'ambiguïté de l'agressivité vaincue. Carvalho se plaça derrière la fille, prit ses seins dans ses mains et la poussa vers le lavabo, où il l'aida à enlever son maquillage.

C'était une raison secondaire, mais sans doute l'aida-t-elle à entreprendre le voyage et à dominer la paresse mentale que lui causait cette côte à monter de près de cent trente kilomètres entre Barcelone et San Miguel. En faisant un détour d'à peine vingt kilomètres, il pouvait aller dîner au *Cypselle de Palafrugell*, d'un riz noir au poisson, un peu liquide, riz noir à cause de l'oignon brûlé et écrasé dedans, du pain grillé avec des tomates et des anchois, les exquis boulettes de porc et de gambas aux calamars et, au passage, se mettre d'accord avec le patron et lui commander un Niu pour dans quinze jours. Il avait promis à Fuster et à Charo de les inviter autour de ce plat monumental, et il passa le temps qui suivit le café, le verre d'eau-de-vie de framboise et le cigare Cerdán, attendit qu'il fût onze heures passées pour s'approcher de la ferme des Álvarez de Enterria, à manigancer ce gueuleton.

— J'ai réussi à trouver des tripes de morue en Italie et du peixopalo Dieu sait où. Je peux faire un Niu chaque week-end de ce qui reste d'avril. Après, il fait trop chaud.

— Compte sur trois convives sans pitié et sans scrupules.

Il avait sa démarche de fête quand, une fois sa voiture garée sur la route secondaire qui unit Cruilles au hameau de San Miguel, il prit le chemin de la maison.

Nuit noire sur la vieille ferme ampurdanaise. Une torche éclaire brusquement la serrure et une main introduit un rossignol dans la fente. Elle essaie, recommence, fourrage avec une certaine adresse, réussit enfin à faire céder la serrure. La lampe s'ouvre un chemin à l'intérieur de la maison, le faisceau de lumière erre, hésite et finalement se décide pour un parcours méthodique que secondent les mains qui ouvrent des tiroirs, palpent certains détails du mobilier, suivent de nouveau la trace de fils électriques installés depuis peu, visitent une fois encore méticuleusement le débarras, feuillettent les livres, un par un, pour le cas où, entre les pages, habiterait un secret. Le porteur de torche finit par entrer dans la pièce à la fenêtre avec une grille donnant sur le chemin, la torche arrache des parties de la pièce à l'obscurité et soudain éclaire en plein la fenêtre où apparaît un visage énorme, avec des verres de lunettes océaniques, comme collé au carreau. La torche s'arrête sur la fenêtre. Son porteur avance et, à mesure qu'il avance, le visage du géant roux se fait plus précis, on dirait qu'il est accroché matériellement aux barreaux de la grille, il ne bouge pas, il ne respire pas, dirait-on. L'autre main du porteur de torche ouvre la fenêtre. Le visage du géant roux hésite, ses yeux clignent sous l'agression de la lumière de la lampe.

— Carvalho ? demande le visage maintenant à demi caché par un avant-bras.

— Oui, répond le porteur de torche et il éclaire son propre visage pour justifier de son identité.

— Vous cherchez quelque chose ? Vous cherchez ça ?

Le géant roux lui tend un objet, une petite boîte, une cassette.

— C'est pour moi ? Vous l'avez écoutée ?

— Je l'ai écoutée.

— Et ?

— Je veux que vous tiriez vos conclusions vous-même. Moi, j'ai renoncé à prendre des décisions compliquées.

— Où l'avez-vous trouvée ?

— Je vous le dirai en dernier. La veille de votre visite avec le frère et la sœur, elle est venue.

— De qui parlez-vous ?

— De doña Jacinta. Elle est venue faire le ménage. Je l'ai aperçue pendant que je cherchais des asperges de campagne et j'ai été surpris de la voir si occupée. Normalement, elle laisse ses sacs d'ordures au bord de la rue principale du village et l'éboueur qui passe tous les trente-six du mois les ramasse. Mais cette fois elle a entassé des choses dans un cabas qui est toujours dans le jardin, sous un abri de bruyère.

Tous les matins, quand le jardinier qui s'occupe du jardin arrive, il brûle ce qu'il y a dans le cabas.

— Et vous êtes passé avant lui ?

— Je suis passé avant lui.

— Et ça valait la peine ?

— Vous jugerez vous-même.

— Vous ne gagnerez rien en échange.

— Ce que je gagnerai ne regarde que moi. J'ai renoncé à tout sauf à mon estime personnelle.

Vous faites partie de ces imbéciles qui vont jusqu'à militer dans le camp perdant, tout en sachant que c'est le camp perdant.

— Les vainqueurs sont toujours répugnants.

— Je dois continuer à chercher ?

— Je ne crois pas. Je crois que dans cette cassette il y a tout ce que vous pouvez souhaiter.

Il écouta la bande sept fois dans la même journée. Chacune des auditions lui suggérait de nouveaux éléments pour la même scène initiale, celle qu'il s'était représentée dans son imagination après la première audition. Aussitôt qu'il eut terminé, il empoigna le téléphone et arrangea, pour le lendemain, un rendez-vous avec Teresa, son père et sa tante.

Le ton de sa voix devait être sans réplique car doña Jacinta ne s'autorisa que trois impertinences et accepta de venir. Quant à don Felipe, c'est à peine s'il pouvait émettre un son. Mais une fois la scène finale programmée et concertée, Carvalho remit en marche son magnétophone, une, deux, trois, quatre, cinq, six fois de plus. C'était un cas digne de figurer dans l'histoire de la cruauté, et en même temps une preuve que la cruauté peut être historique.

Si l'on ne comprenait pas l'histoire d'Espagne, cette cassette pouvait sembler n'être, simplement, que le résidu d'effets spéciaux, les chutes d'un mauvais scénario sur les barbaries abstraites. Dans l'histoire d'Espagne, avec l'histoire de don Ricardo incluse en elle, elle prenait tout son sens et lui faisait dresser les cheveux sur la tête. Il invita Fuster à venir écouter la bande dans la solitude nocturne de Vallvidrera et il improvisa pour lui un dîner de circonstance : riz aux artichauts et au safran et poulet à l'aigre-doux, sauce aux anchois. Fuster écoutait en se tripotant l'endroit où il avait porté un petit bouc pendant des années, et de temps en temps, pour exprimer sa répugnance, il fronçait tous les traits qui tenaient dans son visage.

— Quels salauds !

Mais la répétition de la cassette lui permit de brûler dans la nuit tous ses états d'âme, depuis la répugnance jusqu'à l'indignation, et il se rendit au rendez-vous du lendemain dans la peau de l'inspecteur d'une pièce de théâtre d'Agatha Christie, où les révélations et les

silences sont mesurés par un chronomètre mental que seuls connaissent les meilleurs dramaturges. La scène qui l'attendait ne le déçut pas. Teresa restait dans son coin, la hanche appuyée sous un tableau de Sunyer et le coude et le visage sur un lutrin de bois sculpté. Don Felipe avait les pouces dans les poches de son gilet et regardait Carvalho avec l'œil curieux dont les rois de France observèrent les premiers membres du tiers état placés dans leur ligne de tir. Près de lui, une épouse distinguée de carnet mondain de *Hola* années cinquante essayait de se convaincre elle-même que ce raout n'avait pour objectif que d'échanger des opinions sur le prévisible divorce de Caroline de Monaco. En revanche, *doña Jacinta*, prévoyant un assaut féroce contre sa sécurité, était sur la défensive et regardait Carvalho. Quand, enfin, la femme de don Felipe eut répété pour la quatrième fois que Caroline de Monaco avait l'air d'une jolie coiffeuse, Carvalho, exaspéré, peut-être parce qu'il avait beaucoup aimé la mère de la princesse, décida de rompre la trêve et se tourna vers don Felipe.

— Vous avez enlevé votre père et vous l'avez emmené à la ferme de San Miguel de Cruilles.

Vous l'avez enfermé dans la chambre secrète et vous l'y avez gardé jusqu'à ce qu'il meure.

Don Felipe regarda sa sœur. La terreur avait rétréci ses traits et les avait transformés en ceux de n'importe quel guillotiné sur ordre de Louis XX de France. Le rire de *doña Jacinta* était davantage un message adressé à son frère qu'une volonté de provoquer Carvalho. Que dit cet homme ? Ce fut tout ce que prononça la calomniatrice de Caroline de Monaco. Carvalho regarda les longues jambes de Teresa comme y cherchant un point d'appui pour soulever le monde et il sauta dans l'arène.

— Vous avez inventé les pires ignominies pour qu'il ait un infarctus. La maison de San Miguel est truffée de preuves. Pardonnez-moi d'abuser de votre patience, mais ce qui est arrivé mérite une explication. Pour commencer, vous, don Felipe, vous avez le couteau sur la gorge, financièrement parlant. Vous avez perdu tout ce qu'il vous restait dans les trous des terrains de golf, comme ces poches de pantalon trouées par où tombent les pièces d'or. Votre situation financière n'est guère meilleure, madame. Ni l'un ni l'autre, vous n'avez hérité du sens de l'austérité de votre père et vous aviez grand besoin de l'héritage de votre mère, que don Ricardo conservait intact mais qu'il ne partageait pas entre vous. Ce fut sa seule erreur. Ne pas se rendre compte qu'il était tombé dans un nid de vipères. Une série de facteurs providentiels facilitèrent vos plans, davantage les vôtres, madame, je suppose, que ceux de votre frère. Votre frère me semble bien incapable de faire quoi que ce soit si ce n'est taper sur une pauvre balle avec un club imbécile conçu avec des prétentions de

singularité. Le premier facteur a été la solitude de don Ricardo, accentuée par les absences de sa petite-fille. Le second facteur, son excitation, à mesure que la vie politique espagnole devenait plus trouble depuis le début de l'année. Et voilà que s'est produit le coup d'État du 23 février. D'abord, sans doute, est venue la proposition spontanée de le cacher, sans aller chercher midi à quatorze heures. On fait une suggestion, le projet mûrit, de nouvelles possibilités apparaissent. Le vieux que vous avez emmené à San Miguel était un pauvre homme poussé dans ses derniers retranchements par l'histoire, obsédé par les fantômes qui ressuscitaient, mort de peur, irrationnellement mort de peur... J'ignore s'il s'est finalement rendu compte qu'il était victime d'une machination. Le message qu'il a laissé pour sa petite-fille est ambigu. Ils ne l'auront pas, mais qui ? Le fascisme ? Vous ? Vous avez créé une situation d'angoisse, de menace qu'il n'a pas supportée. Pendant sept jours épouvantables, vous avez nourri en lui une peur atroce, psychologiquement épouvantable. Vous avez inventé toutes sortes de bassesses pour provoquer un infarctus. Ce ne sont pas des paroles en l'air. J'ai ici une preuve formelle et la maison de San Miguel est pleine de preuves complémentaires, ne soyez pas surprise, madame, vous pourrez vérifier par vous-même, que, dans votre bêtise, vous n'avez pas détruites. En ce moment même, la police est en train de perquisitionner là-bas.

— Imbécile ! cracha don Felipe à sa sœur.

— Imbécile, moi ? Bon à rien ! Triple bon à rien !

Doña Jacinta gifla son frère. La femme du giflé mit sa main devant sa bouche, regarda sa fille, toujours debout, toujours aussi méprisante, poussa un oh étouffé et demanda à son mari :

— Tu as remarqué la gifle que t'a flanquée ta sœur ? Que se passe-t-il, Felipe ?

Felipe avait pris sa sœur par une lèvre et par un sein et essayait de la déchirer en morceaux, tandis qu'elle cherchait à attraper des dents la main qui lui lacérait la figure. Carvalho envoya un coup de poing dans le foie de l'homme et un autre dans les reins de la femme. Ils retombèrent chacun dans un fauteuil puis firent, entrecoupé de sanglots et de reproches, le récit complet d'une séquestration et d'une flamme de réchaud à la lumière de laquelle s'était brisé, de fatigue ou de dégoût, le pauvre cœur du vieux républicain. Pendant ce temps, Carvalho a sorti son magnétophone de poche et y insère la cassette que lui a donnée le géant. C'est un enregistrement d'hymnes nazis et franquistes, de bruits de bottes, une question enregistrée d'une voix énergique : *C'est ici qu'habite Ricardo Alvarez de Enterria ? Il doit nous suivre. Pas de résistance.* Pendant que le frère raconte, l'image du pauvre don Ricardo parvient à prendre corps, plus ou moins, dans le salon, comme s'il revenait pour revivre son agonie.

— C'est elle qui a eu l'idée. Nous lui avons dit qu'avec le coup d'État il fallait qu'il se cache. Nous sommes allés le chercher, nous l'avons emmené de Barcelone à quatre heures du matin et nous l'avons mis dans le débarras. Pendant plusieurs jours, nous lui avons passé de la musique militaire, des discours, des déclarations enregistrées que mon beau-frère a, qui datent des années quarante. Elle m'a obligé à mettre des bottes et à faire des bruits de pas, comme si on fouillait la maison. Elle le voyait dans le débarras et je ne sais pas ce qu'elle lui disait, je ne l'ai pas revu jusqu'à sa mort et je l'ai aidée à le transporter dans son lit.

— Alors maintenant, c'est moi qui aurais tout fait, qui aurais tout imaginé. Qui a eu l'idée d'enregistrer *Alvarez de Enterria* ? Il doit nous suivre. *Pas de résistance* ? Et de le passer, de le passer jusqu'à ce qu'il se torde de peur. Qui a eu l'idée ?

— Vous n'avez eu aucune pitié, aucun respect, aucun remords ?

— Je ne voulais pas le faire.

— Tais-toi, pleurnichard. Pitié, respect, remords ? Savez-vous ce qu'il m'a répondu le jour où je lui ai dit en face qu'il s'intéressait plus à la politique qu'à sa femme et à ses enfants ? Il m'a répondu : je ne regrette qu'une chose, c'est d'avoir cru que je ne pourrais pas vivre sans vous. Si j'avais pu deviner que vous seriez comme vous êtes, j'aurais été plus content de moi.

Le frère et la sœur se battent de nouveau comme des chiffonniers et la belle-sœur pousse de faibles cris impuissants. Teresa semblait avoir hâte d'échapper à cette caverne remplie d'animaux nuisibles qui se mordent avec les mots, les yeux et les mains. Carvalho la suivit, à deux pas derrière, jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât pour respirer à pleins poumons. Elle s'était à peine maquillée.

— Ce n'est pas vrai que la police est à San Miguel. J'ai dit ça pour les impressionner. J'ai écrit un rapport sur toutes les preuves résiduelles qui complètent la cassette.

— Pourquoi n'avez-vous pas prévenu la police ?

— La justice a sa logique. J'ai la mienne. Je livre mes conclusions à mon client. Je fais un paquet avec une portion de la vérité et je le lui donne. Il m'a payé pour. Il en fait ce qu'il veut après.

— Trop pour moi d'avoir à dire s'il faut les punir ou pas.

— C'est comme ça.

— Ce sont des salauds.

— Qu'allez-vous en faire ? Ils sont à vous.

— Je vais réfléchir.

— Votre grand-père était quelqu'un. De l'avant-dernière fournée qui s'est servie du sentiment comme d'un outil pour savoir et croire. Je suis sûr qu'il aimait bien bouffer.

— Tout à fait. Il m'a raconté que quand il se cachait, dans les années

quarante, il avait appris à faire l'escabèche sans cuisson, simplement par macération des produits dans le vinaigre, l'huile, les épices, les herbes aromatiques. Vous avez déjà goûté le pajot à l'escabèche ?

— Je le devine comme si je l'avais déjà goûté.

— Je crois que mon grand-père gardait ses recettes dans un livre de sa bibliothèque. Il faudra que je les passe en revue un par un. Ça vous dirait de m'aider ?

— Vous venez de faire ce que certaines demoiselles imprudentes osaient en présence de Dracula. Elles lui montraient leur cou. Je ne lis pas les livres. Je les brûle.

Mais il ne résiste pas à l'offre perplexe qui subsiste sur le visage de la jeune fille.

— Parce que c'est vous, et à condition que ça ne crée pas de précédent, je ferai une exception.

1 Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

2 Tapas : amuse-gueule variés selon les saisons et les régions qui, en Espagne, accompagnent l'apéritif, un verre de bière ou de fino. Chaque bar possède ses spécialités, qui peuvent aller des simples chips aux célèbres gambas grillées et à des plats en sauce. L'on sait que Carvalho ne manque pas d'y goûter, aussitôt qu'il le peut – par exemple, les tripes dont il fait lui aussi un repas dans *La Rose d'Alexandrie*. (N.d.T.)

3 Manuel Azaña (1880-1940) a été trois fois chef du gouvernement républicain espagnol, de 1931 à 1936 et président de la République de 1936 à 1939. Après la victoire de Franco, il se réfugie en France et meurt à Montauban. *(N.d.T.)*